

LE TRÉSOR

DU

PARNASSE.

LECTOR

D

PAH 22 E



Gallica  
LE TRÉSOR  
DU  
PARNASSE,  
OU  
LE PLUS JOLI  
DES RECUEILS.

..... *Facies non omnibus una,*  
*Nec diversa tamen....* OVID. Métam.

TOME TROISIÈME.



A LONDRES.



M. DCC. LXX.



← M DCC LXX →



L E  
PATRIOTISME.  
P O È M E.

CE Peuple énorqueilli de l'Empire des Mers ;  
Qui divise l'Europe & trouble l'Univers ,  
L'Anglois se croit-il donc le Souverain du monde ?  
Hé ! quel est le triomphe où son orgueil se fonde ?  
Voit-on ses Pavillons arborés dans nos Ports ?  
Ne vois que son sang qui fume sur nos bords !  
Que de l'Américain possédant les Contrées ,  
Il ferme à nos Vaisseaux les Mers hyperborées ;  
Que de l'or du Bramine , Usurpateur jaloux ,  
Aux rivages du Gange il l'emporte sur nous :  
Croit-il nous étonner par ce foible avantage ?  
Comme n'a point tremblé des succès de Carthage ,

Tome III.

A

## LE PLUS JOLI

Si Louis desira que l'Univers calmé  
Vit enfin de Janus le Temple refermé,  
Ce n'est point d'une main suppliante & craintive  
Qu'aux bords de la Tamise il fit porter l'Olive,  
Il n'a déshonoré ni son rang, ni son cœur.  
Sans paroître vaincu, sans se croire Vainqueur,  
Ce Monarque vouloit qu'on mit dans la balance  
Les droits de l'Angleterre & les droits de la France;  
Qu'au gré de l'équilibre & de l'égalité,  
Les deux Peuples rivaux signassent le Traité.  
Sans doute il étoit loin d'employer l'artifice;  
Et la paix devenoit le fruit de sa justice:  
Mais puisqu'on veut la vendre, & nous donner la loi,  
Il la voulut en Pere, il la refuse en Roi.

Stanley, toi qui portas ce refus à ton Maître;  
Que Londres, par ta bouche, apprenne à nous  
connoître.

Du commerce étranger nous fermant les canaux;  
Londres se promettoit des triomphes nouveaux,  
Elle a cru que pressés du fardeau des subsides,  
Nous allions à ses fers tendre des mains timides,  
Dis-lui, Stanley, dis-lui que le Cultivateur  
Seme en paix les trésors qui font notre grandeur;  
Que la main qui féconde & moissonne la terre,  
Est prête, s'il le faut, à lui porter la guerre.  
Dis-lui que le François est encore aujourd'hui;  
Ce qu'il fut dans des tems où l'on trembloit pour lui,

## DES RECUEILS.

3

Le dernier de nos Rois, après trente ans de gloire,

, loin de ses drapeaux, s'envoler la Victoire;

is, intrépide & fier, sur son Trône ébranlé :

Non, dit-il, mon malheur n'est point encor

„ comblé.

J'appellerai mon Peuple. Unis par le courage,

Le Pere & les Enfans iront braver l'orage.

Que son auguste FILS élève aussi sa voix !

Sur les mêmes Sujets il a les mêmes droits.

des abaiffemens pensiez-vous le contraindre ?

ous l'aimons, il peut tout; c'est à vous de le craindre.

Mais pesons nos vertus & comparons nos mœurs :

ous, fiers Républicains, vous, superbes Vainqueurs,

ui, couvrant de Vaisseaux la surface de l'onde ;

assemblez dans vos murs les richesses du monde ;

quoi ! pour armer vos bras, pour ouvrir vos trésors,

faut donc que la Cour, par de secrets ressorts ;

travers vos débats, vos lenteurs importunes,

ptive le suffrage & les voix des Communes.

ependant, ces François que votre orgueil jaloux

privés d'un Commerce interrompu par vous,

ui ne vont plus chercher aux deux bours de la terre

4 LE PLUS JOLI

L'or que vous ravissez par une injuste guerre ;  
On les voit, ces François, ces zélés Citoyens,  
Prodiguer à leur Prince, & leur sang & leurs biens  
On porte au pied du Trône un tribut volontaire,  
Et Paris a donné quand Londres délibère.

Ce luxe à nos Climats reproché tant de fois,  
La pompe de la Cour, le faste de nos Rois,  
Ces vases, ces métaux qu'étale l'opulence,  
Ces Chef-d'œuvres des Arts dont s'embellit la  
France ;

On a vu notre zèle en immoler l'éclat  
A la gloire des Lis, au soutien de l'État.  
Les Sujets du Monarque imitoient les exemples  
Du sein de leurs Palais & du fond de leurs Temples  
Les Prélats & les Grands envoyoient à leur Roi,  
Ces dons de leur amour, ces gages de leur foi ;  
Et le Pauvre, sensible à la gloire commune,  
Pour la première fois pleura son infortune ;  
Malheureux seulement, sous ses toits ruinés,  
De ne posséder pas des biens qu'il eût donnés.

Toi, le Maître & l'Ami d'un Peuple qui t'adore  
LOUIS, quel noble espoir doit t'animer encore  
Une plus belle ardeur embrase nos esprits,  
L'audacieux Anglois, trop fier de nos débris,  
Contemplant de nos Ports l'enceinte abandonnée  
Eroit déjà voir la France à ses pieds enchaînée.

Il croit que désormais sur l'Empire des eaux,  
 Qui seul fera tonner l'airain de ses Vaisseaux;  
 Qu'aux éclats de sa foudre, ou foibles, ou captives,  
 Nos Flottes n'oseront s'éloigner de leurs rives.  
 Que dis-je? A son orgueil, tant de fois démenti,  
 Le Pavillon François semble être anéanti,  
 Et l'affreux Léopard, respirant les ravages,  
 Déjà gronde & rugit autour de nos rivages.

Cependant, quel génie, ou quels puissans efforts  
 Ouvrent nos Arsenaux & repeuplent nos Ports?  
 Déjà dans les Chantiers de la France indignée,  
 J'entends gémir au loin la scie & la cognée.  
 Ces chênes & ces pins qui bravoient dans les airs  
 La fureur des vents & le froid des hivers,  
 Qui, touchant de leur cime à la voûte du monde,  
 Pongeioient jusqu'aux Enfers leur racine profonde;  
 Ces colosses du Nord, par la terre enfantés,  
 Par un autre Élement tout-à-coup transportés,  
 Pendent le sein des mers, & les vagues dociles  
 S'abaissent sous le poids de ces Châteaux mobiles.

Quelles mains à l'État ont donné ces secours?  
 Est vous, Mortels heureux, mais enviés toujours;  
 Vous, que de noirs crayons peignent dans l'abon-  
 dance,  
 Vous abreuvant des pleurs versés par l'indigence.  
 Est vous, Ministres saints, Pontifes révéres,

## 6 LE PLUS JOLI

De l'Autel & du Trône appuis chers & sacrés  
C'est toi, vaste Cité, qui, fidelle à tes Princes  
Dans les temps malheureux sert d'exemple aux  
Provinces.

Tu ranimes leur zèle, & les Fleuves François  
Unis par leur amour, rivaux par leurs bienfaits  
Vont porter, en roulant leurs ondes fortunées  
De plus nobles tributs aux deux Mers étonnées

Généreux Citoyens, que ne puis-je en ces Vers  
A la postérité tracer vos noms divers !

Je laisse à nos Héros, je laisse à la Victoire  
Le soin de les inscrire aux fastes de la Gloire  
Qu'ils doivent leur splendeur aux succès des  
Guerriers !

Que le Lis refleurisse à côté des Lauriers !

Enfans de Mars, comblez une attente si belle  
Oui, c'est à la valeur à couronner le zèle.  
Partez, nouveaux Jafons, &, traversant les flots  
Allez venger la Grece, allez punir Colchos.  
Pour ravir la Toison, par un Monstre gardée  
Vous n'aurez point l'appui des charmes de Médée  
Il faut du Léopard affronter le courroux,  
Il faut, sans l'assoupir, l'abattre sous vos coups  
Allez, & que bientôt nos mains reconnoissantes  
Puissent orner de fleurs vos poupes triomphantes

De l'Empire des Lis , toi , Ministre éclairé ,  
 Du Vaisseau de l'État le Pilote assuré ,  
 Sage Choiseul , poursuis ; sers ton Maître & la  
 France.

J'ignore quels desseins occupent ta prudence ;  
 Ma Muse n'ira point , par un zèle indiscret ,  
 Du Cabinet des Rois pénétrer le secret.  
 Mais à tes soins actifs , la Politique unie ,  
 Les vertus de ton cœur , le feu de ton génie ;  
 L'Astre prédominant de tes heureux destins ,  
 Tout annonce aujourd'hui des triomphes certains ;  
 C'est par ton entremise & sous ton Ministère ,  
 Que vont marcher unis le François & l'Ibère.  
 Ils naissent ces beaux jours , ces jours trop attendus ,  
 Où l'Ayeul des BOURBONS dit qu'on ne verroit plus  
 Entre l'Espagne & nous les Monts des Pyrénées ;  
 Où les deux Nations , l'une à l'autre enchaînées ;  
 Dans un même intérêt confondant tous leurs vœux ,  
 Du sang & de l'amour resserreroient les nœuds.  
 Puisse enfin la Tamise , après ces temps d'orage ;  
 Entrer dans les Traités de la Seine & du Tage !  
 Puissai-je voir tes soins consacrés par la Paix ,  
 Et l'Univers heureux jouir de tes bienfaits !

M. COLARDEAU.



## L'ENTHOUSIASME.

## O D E.

**A**NIMÉ d'une noble audace ;  
Je cede à mes transports brûlans ;  
La route que la raison trace  
Fut toujours l'écueil des talens.  
Souveraine de l'Harmonie ,  
Ivresse, mere du Génie,  
Épuise sur moi ta fureur.  
Quel accès violent m'agite ?  
Il m'embrase, un Démon l'excite ;  
Tous mes sens frémissent d'horreur.

Ainsi s'élance la Bacchante ,  
Le thyrsé en main, les yeux troublés ;  
Le Cithéron qu'elle épouvante  
S'ébranle à ses cris redoublés :  
Ainsi dans ces fêtes célèbres  
Où, sous le voile des ténèbres ,  
Cérès inspiroit les Mortels ,  
Effrayés du bruit du tonnerre ,  
Et des tremblemens de la terre ,  
Ils tomboient aux pieds des Autels.

Tu fis les Dieux, sacré délire ;

E. Les murs s'élèvent à tes sons ;  
 Tu fais de l'Enfer qui t'admire  
 Treffaillir les cachots profonds ;  
 De Mars tu souffles les alarmes ;  
 Alexandre court, vole aux armes ;  
 Le courage, c'est ta chaleur.  
 Sparte dans ses revers sommeille ;  
 Quel chant \* la frappe ? Elle s'éveille ;  
 Tout succombe sous sa valeur.

Rival de l'Auteur qui fit naître  
 Le monde du sein du cahos ,  
 Ton pouvoir fécond donne l'être  
 Aux objets à ta voix éclos ;  
 Des tombeaux tu perces l'abyme ;  
 La cendre éteinte se ranime ,  
 Les obstacles te sont des jeux.  
 Quand tu t'échappes, c'est ce foudre  
 Qui réduit les remparts en poudre  
 Dans l'instant qu'il vomit ses feux.

C'est dans les flots de cette ivresse  
 Qu'Homere trempe ses pinceaux ;  
 C'est quand cette fureur le presse  
 Qu'il enfante ses grands tableaux.  
 Ici quel bruit ! les cieux s'écroulent,  
 Sur ma tête les vagues roulent ;

\* Tyrée.

Av

La nuit regne avec le trépas :  
Là, Mars fait fumer de carnage  
Les champs consternés du ravage  
Des fléaux courans sur ses pas.

Soins assidus, lente culture,  
Que pouvez-vous sans ces transports ;  
Les simples jeux de la Nature  
De l'Art surpassent les efforts.  
La Gloire n'a qu'un foible empire ;  
Ceux que l'Enthousiasme inspire ,  
En Dieux se trouvent transformés :  
Ils s'arment de la foudre , ils tonnent ;  
Mortels , ces traits qui vous étonnent  
Parteat de leur cœur enflammés.

Dieu, d'un souffle de sa puissance ;  
Avoit créé les Élémens ;  
Des Cieux tremblans en sa présence  
Il dirigeoit les mouvemens.  
D'un vaste océan de lumière ;  
Sa main inonda la carrière  
Des mondes flottans à son gré ;  
Et par ce spectacle sensible  
Il s'annonce & paroît visible  
A l'œil de sa gloire entouré.

Du devoir exempt de contrainte  
Les Mortels goûtoient les plaisirs ;

Ils ne ressentoient point l'atteinte  
 Des besoins nés de nos desirs.  
 Bonheur de l'esprit, doux mensonge ;  
 Alors vous n'étiez point un songe.  
 Que manquoit-il donc à leurs vœux ?  
 Talens fertiles en prodiges,  
 Les jours qu'enfantent les prestiges  
 Ne brilloient point encor pour eux.

Enfin sur le trône du monde,  
 Minerve veut placer les Arts ;  
 Les ombres d'une nuit profonde  
 Vont disparaître à leurs regards ;  
 Mais, dit-elle, ô Raison bornée ;  
 Dans des entraves enchaînée,  
 Qu'es-tu capable de tenter ?  
 Qu'au feu du Ciel tu sois unie ;  
 C'est à la flamme du génie,  
 Qu'appartient le droit d'inventer.

Terre, éveille-toi ; la Déesse  
 Vient éclairer tous les humains ;  
 La Gloire à la suivre s'empresse ;  
 Tenant des lauriers dans ses mains,  
 Du Soleil les courriers s'arrêtent,  
 Les Heures en riant s'apprêtent  
 A semer de roses son cours.  
 Sur les ailes des vents portée,

Elle descend chez Prométhée,  
Qu'elle embrase par ce discours.

» Viens donner une ame nouvelle  
» Aux Mortels à l'erreur soumis ;  
» Du feu du Ciel qu'une étincelle  
» Pénètre leurs sens endormis.  
» Viens. . . . La Gloire suit le courage ;  
» Déjà je vois à ton ouvrage  
» Applaudir le monde animé.  
» Quels temples on va te construire !  
» Faire penser l'Homme , l'instruire ,  
» C'est plus que de l'avoir formé.

Emporté d'un effor rapide ,  
Prométhée atteint le séjour  
Où le Roi des Saisons préside  
Aux Mois qui composent sa Cour.  
Il ravit la flamme divine ,  
Brillante & féconde origine  
De tant de prodiges divers !  
Tout s'embellit dans la Nature :  
Des Arts la magique imposture  
Fait éclore un autre Univers.

Au ciseau le marbre flexible ;  
Du Ciel fait descendre les Dieux ;  
L'Art , sur une toile sensible ,  
Rapproche les temps & les lieux.

Ouvrages vainqueurs de l'Envie,  
Ce feu vous a donné la vie;  
Il forma vos traits les plus beaux :  
Ainsi du Soleil l'influence  
Produit, par sa vive puissance,  
Le plus précieux des métaux.

Quels transports, Rameau, fais-tu naître ?  
Que tes accords sont ravissans !  
Ton talent, qui commande en Maître,  
Par des sons peint tout à mes sens.  
Tantôt l'Enfer s'ouvre, & des Ombres  
J'entends gémir les antres sombres :  
La douleur s'agite & rugit :  
Tantôt tu fais tonner l'orage,  
Et l'onde écumante de rage  
Frappe, en grondant, l'air qui mugit.

Mais quoi ! la sévère Uranie  
Soumet le délire au compas :  
Les yeux abattus, Polymnie  
Mefure, en marchant, tous ses pas.  
Transports de Pindare & d'Horace,  
Faut-il donc que l'Art vous remplace !  
D'un torrent force-t-on les eaux ?  
Ces chênes voisins du tonnerre,  
Aux soins qui cultivent la terre,  
Doivent-ils leurs pompeux rameaux ?

La Nature, dans ses miracles,  
Renverse l'ordre de ses loix ;  
Lorsqu'Apollon rend ses oracles ,  
Regle-r'il les sons de sa voix ?  
Esprit divin , fureur sacrée ,  
Ah ! si dans mon ame inspirée  
J'éprouvois vos accès fougueux ,  
Je peindrois LOUIS , ses merveilles ;  
Si les Rois méritent nos veilles ,  
C'est quand les Peuples sont heureux.

Parmi les plaisirs , l'Abondance  
Sur nous ouvreroit ses canaux ;  
Soumis aux destins de la France ,  
Le Temps lui céderoit sa faulx.  
Le Louvre reprendroit sa gloire ,  
Sur des bords chéris , la Victoire  
Éleveroit un Temple à Mars.  
Les Lignes feroient étouffées ;  
Assise au milieu des trophées ,  
La Paix couronneroit les Arts.

D'où naît l'ardeur qui me transporte ?  
Vais-je donc braver les éclairs ?  
Un tourbillon de feu m'emporte  
Dans les vastes plaines des airs.  
Sous mes pieds les mers disparaissent ;  
Les fronts des montagnes s'abaissent ;

La terre se cache à mes yeux :  
Entouré des vents , des orages ,  
Sur un char je fends les nuages ,  
Et déjà je suis dans les Cieux.

Je vois un Dieu dont la couronne  
Brille des plus vives couleurs ;  
Le chœur des Muses l'environne ,  
Les Grâces le parent de fleurs.  
Toute la Nature en silence  
Prête l'oreille à la cadence  
De ses accens mélodieux :  
A ces accords , à leur empire ;  
Rousseau , je reconnois ta lyre ;  
C'est à toi de chanter les Dieux.

M. SABATIER.

---

## V E R S

*A Mlle de M\*\*\*\**

**A** CE bouquet charmant que pour toi l'on a fait ;  
Je vois , gentille Églé , qu'aujourd'hui c'est ta fête ;  
Non , me répondit-elle , avec un air honnête ,  
C'est moi qui l'ai cueilli pour orner mon corset :  
C'est donc , lui dis-je alors , la fête du bouquet.

## ÉPITRE

A M. L'ABBÉ POULE,  
PRÉDICATEUR DU ROI.

*Sur la méthode de diviser les Discours.*

QUAND l'éloquence dans Athenes  
Étalant ses riches trésors,  
Des passions brisoit les chaînes,  
Et voyoit ses heureux efforts  
Maîtriser un peuple volage,  
L'enflammer de guerriers transports ;  
Et le préserver de l'orage  
Qui venoit fondre sur ses bords ;  
Alors sa beauté vive & pure ,  
Méprisant des charmes trompeurs ,  
Dans les sources de la nature  
Puisoit sa vie & ses couleurs :  
Pourquoi d'une frêle parure  
Auroit-elle emprunté les fleurs ?  
L'ajustement n'est qu'imposture ,  
Une Belle simple & sans art ,  
Sur les cœurs régne en souveraine ;

Tandis qu'une Coquette vaine  
Ne peut les toucher par son fard.  
Alors sa force impétueuse,  
Sans porter des coups médités,  
Sous sa puissance impérieuse  
Faisoit fléchir les volontés.  
Elle ignoroit l'art sophistique  
De ces fades transitions,  
Et la méthode didactique  
De nos froides divisions,  
Dont le compas géométrique  
Dirige les dimensions,  
Et qui, sous leur joug tyrannique,  
Enchainant nos sensations,  
Rendent notre ame léthargique,  
Endorment nos affections.  
Aussi de sa voix foudroyante  
Elle étonnoit les Auditeurs,  
Et son action véhémence  
Troubloit & subjugoit les cœurs.  
Maintenant par quelle manie  
A-t'elle imité l'harmonie  
De ces concerts mélodieux,  
Dont la douceur charmant l'oreille,  
Affadit l'ame qui sommeille  
Dans un calme fastidieux ?  
Méthode si fort approuvée,

Trop subtile combinaison,  
Fille de la froide raison,  
N'es-tu pas la cause éprouvée  
De ce funeste changement ?  
Oui, dans tes liens captivée,  
L'éloquence foible, énervée,  
N'est plus qu'un corps sans mouvement,  
L'esprit aime la symétrie,  
Mais il n'atteint jamais le beau;  
Géné dans sa route chérie,  
Il est semblable à cet oiseau,  
Dont le vol rase la prairie  
Ou les bords fleuris d'un ruisseau;  
Le génie ardent, intrépide,  
Imite l'Aigle audacieux  
Qui seul, sans soutien & sans guide;  
Emporté d'une aile rapide  
Va se reposer dans les Cieux.  
Lorsque par sa vertu puissante,  
Cette flamme vive & pressante  
Échauffe, embrase un Orateur :  
A chaque objet qui se présente  
Il sent redoubler sa chaleur ;  
Il court, il s'agite, il s'élance,  
Il tonne, & les foudres qu'il lance  
Pénètrent tout d'un feu vainqueur ;  
Dans le mouvement qui l'entraîne,

Il ne connoît aucune chaîne  
Qui doive arrêter son ardeur.  
Tels sont les effets du génie;  
L'austere contrainte est bannie  
De ses ouvrages excellens.  
En vain l'Art, Maître despotique;  
Veut par sa morgue flegmatique  
Refroidir ses accès bouillans;  
Il brave les regles qu'il trace;  
Assuré qu'une noble audace  
Fait les succès les plus brillans.  
Ces grands traits d'un discours sublime  
Qui triomphent de l'Auditeur,  
Pourroient-ils partir d'un Rhéteur  
Que jamais un beau feu n'anime;  
Qui, sous le compas & la lime,  
Arrange & polit tous ses mots:  
Rarement voit-on des esclaves  
Agir & penser en Héros?  
Un Athlete dans des entraves  
Ne peut signaler sa valeur,  
Et malgré sa menace fiere,  
S'il n'est libre dans la carrière,  
Ses coups tomberont sans vigueur.  
Il est pourtant une structure  
Dont l'effet s'annonce toujours  
Dans l'édifice d'un Discours.

Un plan de qui la marche sûre  
Sert à le régler dans son cours ;  
C'est ce fil dont l'heureux secours ,  
Présentant une route aisée ,  
Guida l'intrépide Thésée  
Au travers de nombreux détours.  
Mais ce plan où tout se rapporte ,  
Faut-il toujours le respecter ?  
Non , quand un Orateur s'emporte ,  
Quand un zèle ardent le transporte ,  
Il doit oser s'en écarter.  
Ainsi , lorsqu'entre deux armées ,  
De même fureur enflammées ,  
On tente le sort des combats ;  
D'abord on s'ébranle , on s'avance ;  
Un ordre , fruit de la prudence ,  
Anime & conduit tous les bras :  
Mais aussi-tôt que le carnage  
Échauffe le cœur des Soldats ;  
Aussi-tôt qu'armé par la rage ,  
Et traînant la mort sur ses pas ,  
Mars aux transports de leur courage  
Vient joindre ses feux dévorans ;  
On se mêle , on se précipite ,  
Chacun suit l'ardeur qui l'excite ,  
Le désordre est dans tous les rangs.  
Vengeur de la vertu flétrie ,

Toi qui domptas la faction,  
Dont le flambeau dans ta Patrie  
Eût porté la destruction ;  
Réponds-moi, fameux Cicéron, (a)  
Quand ton invincible éloquence,  
Telle qu'un vaste embrasement,  
Ne trouvoit point de résistance ;  
Aux loix d'une exacte ordonnance  
La vit-on soumise humblement ?  
Non, une méthode timide  
Auroit de ton discours rapide  
Réprimé l'effor véhément.  
Loin cette forme régulière,  
Divisée en tant de rameaux,  
Semblable au cours d'une rivière,  
Qui, coupée en plusieurs canaux,  
N'a plus cette majesté fiere  
Qui faisoit admirer ses eaux.  
Un Orateur foible, stérile,  
Dont les yeux n'embrassent jamais  
Toute la sphere des objets,  
Les partage, & cet art facile,  
Pour l'étayer, est un secours ;  
Mais à travers tous ces détours,  
La raison apperçoit les traces  
D'un esprit lent & sans chaleur.

(a) On a ici en vue principalement les Discours contre Catilina;

Un Nain monté sur des échasses,  
N'a qu'une apparente grandeur :  
Le vrai , le sublime Orateur  
Commence & termine sa course ;  
Sans recourir au moindre appui ;  
Sa plus infailible ressource  
Se trouve uniquement en lui.  
Ainsi dans la lice tragique ,  
Un Euripide prétendu ,  
De l'attirail épisodique ,  
Soutient son esprit morfondu :  
Tandis que l'Auteur d'Athalie ,  
D'une seule & simple action  
Tient toujours la Scene remplie  
Sans aucune digression.  
Dans votre route compassée ,  
Froids Rhéteurs , Seneques nouveaux ,  
Aiguisez de vos Madrigaux  
Votre diction empesée ;  
Et puisque votre main glacée  
Ne peut manier les pinceaux  
Qui produisent les grands tableaux ;  
Entrez dans une voie aisée ,  
Ayez recours aux jeux de mots.  
Si votre éloquence toisée  
Dans ses sentiers marche à pas lents ,  
N'accusons que votre foiblesse

Et l'impuissance des talens  
Dont vous cachez la petitesse,  
En la couvrant de faux brillans.  
Ainsi ce disciple d'Appelle,  
Qui des traits charmans d'une Belle (a)  
Ne put rendre la majesté,  
Employa l'or, les pierreries,  
Dont il chargea les draperies,  
Pour suppléer à la beauté.  
Pour toi, POULE, que la Nature  
Combla de ses rares bienfaits,  
D'une fastueuse parure  
Ta main rejette les apprêts.  
Mais, dis-moi, sur la contexture  
Qui dirige tous nos discours,  
Prétends-tu te régler toujours ?  
Par un industrieux mélange,  
On voit tes crayons enchanteurs,  
A la force de Michel-Ange,  
De Rubens joindre les couleurs.  
Mais pourquoi d'une mélodie  
Imiter les justes accords ?  
Que ton éloquence hardie,  
Sur les ailes de ton génie,  
Se livre entière à ses transports.  
D'une exactitude servile

(a) Hélène.

Brise les fers impérieux ;  
 Et, puisque tu peux être utile,  
 Ne crains point d'être audacieux.  
 Le vrai talent a l'avantage  
 De pouvoir nous donner des loix ;  
 Tout s'empresse à lui rendre hommage ;  
 Dès qu'il fait entendre sa voix.  
 Commence donc, que ton courage  
 Nous délivre d'un esclavage,  
 Qui tient le génie abbatu ;  
 Détruire un tyrannique usage,  
 C'est le comble de la vertu.

M. SABATIER.

## VERS

*A une jolie Femme, en lui envoyant une Brioche.*

**C**ERTAIN Chat, d'humeur libertine,  
 Se blotit un matin dans un tas de farine,  
 Pour mieux croquer les crédules souris.  
 Craignez qu'un jeune enfant dont vous fuyez  
 l'approche,  
 Ne soit caché de même au sein d'une brioche,  
 Pour mieux tromper votre mépris.

DESMAHIS.

BIBLIS

## BIBLIS A CAUNUS.

## HÉROÏDE.

C'EN est fait; je triomphe & mon amour expire.  
Sans crainte, cher Caunus, maintenant tu peux lire  
Ces traits, ces heureux traits que ma main va tracer,  
Et que sans crime enfin ta sœur peut t'adresser.  
Les Dieux se sont lassés d'opprimer leur victime,  
Et le nœud qui nous lie est un nœud légitime.  
Que dis-je ? Je me trompe... & malgré moi toujours  
Du torrent de mon cœur ma plume suit le cours.

O toi, qui m'embrasas de cette horrible flamme;  
Toi, qui vois sans pitié le trouble de mon ame,  
Laisse-moi respirer, impitoyable Amour;  
Ah ! que loin de Caunus n'ai-je reçu le jour !  
Aut-il qu'un même sang tous deux nous ait fait  
naître ?

Je sentis donc tes feux avant de te connoître;  
Dieu cruel, tu te plûs à surprendre ma foi,  
Et mon premier soupir fut un tribut pour toi.

Je crus d'abord, je crus qu'une amitié sincère  
Par des nœuds innocens m'attachoit à mon frère :  
Grands Dieux ! je m'égarois dans ce triste détour ;

*Tome III.*

B

Cette amitié fatale, hélas ! c'étoit l'amour.  
Alors avec horreur , dans le crime engagée ;  
Je parcourus l'abyme où je m'étois plongée.  
Je tentai tout, fis tout, osai tout pour dompter  
Cet ennemi toujours prompt à se révolter.  
Je contraignis mes yeux ; je cachai mes alarmes ;  
J'étouffai mes sanglots , je dévorai mes larmes.  
Mais plus je combattois, plus ce cruel amour  
Dans mon cœur enflammé s'accroissoit chaque jour,  
J'écrivis par deux fois , & ma lettre tracée  
Fut de ma propre main par deux fois effacée.  
Je voulus par deux fois te parler , & deux fois ;  
Prête à trahir mes feux , j'ai retenu ma voix :  
Je respirois... Je crus, dans le fond de mon ame ;  
Avoir en ces momens triomphé de ma flamme.  
Hélas ! je me trompois, ... Tyran impérieux ,  
Serai-je donc toujours la dupe de tes feux ?  
Quel plaisir peux-tu prendre à te jouer sans cesse  
Du cœur , du foible cœur d'une triste Princesse ?

Ne crois pas, cher Caunus, qu'aveugle en ses  
transports ,  
Mon ame s'abandonne au crime sans remords.  
Moi-même de mes feux je frémis la première,  
Et mon oeil à regret se rouvre à la lumière.  
Je voudrois dans le fond des plus affreux déserts  
Aller cacher ma honte aux yeux de l'Univers.

Que veux-tu ? ... Je brûlois du feu le plus funeste.  
 Le sort a commencé; mon cœur a fait le reste.  
 Qu'ai-je fait ? J'en fremis..... mais pouvois-je  
 toujours

Résister à tes pleurs, à tes tendres discours ?  
 Combien de fois, témoin de mon désordre extrême,  
 Cher Caunus, en pleurant me pressois-tu toi-même  
 D'épancher dans ton sein le secret de mon cœur ?  
 Ah ! Biblis, disois-tu, quelle sombre langueur,  
 Du printems de tes jours vient obscurcir l'aurore;  
 Si ma tendre amitié peut te toucher encore;  
 Par ses nœuds si sacrés, par mes embrassemens,  
 Daigne m'apprendre enfin l'objet de tes tourmens.

Qu'une Amante est crédule & facile à séduire !  
 Dans quel piège fatal as-tu pu me conduire ?  
 Hélas ! je me flattois du sort le plus heureux,  
 Et l'espoir se glissoit dans mon cœur amoureux.  
 Et te l'ai dit enfin, ce secret exécration,  
 Ce secret qui pour toi dût être impénétrable.  
 Tu l'as voulu, cruel, & tu fuis de ces lieux.  
 Quoi ! ta sœur qui t'adore, est un monstre à tes yeux !  
 Ah bien, déteste-moi : viens, frappe ta victime ;  
 Dans mon sang répandu viens effacer mon crime.  
 Pour exciter ton bras, pour armer ta fureur,  
 De mes cruels transports peins-toi toute l'horreur.  
 L'astre dont la clarté vient dans la nuit obscure

De l'absence du jour consoler la nature ;  
Sur son char argenté brilloit au haut des cieux,  
Le sommeil, par trois fois, avoit fui de mes yeux  
J'errois dans ce Palais, & revenois encore  
Attendre, en ces jardins, le retour de l'aurore ;  
Lorsqu'enfin pour donner un cours libre à mes pleurs  
J'entre dans un bosquet : là, couché sur des fleurs,  
Un mortel à l'écart, sans crainte, sans alarmes,  
Aux douceurs du sommeil abandonne ses charmes :  
Je recule, je crains, je n'ose m'approcher ;  
Je veux fuir... de ces lieux je ne puis m'arracher  
J'avance... quel objet vient s'offrir à ma vue !  
C'étoit toi... Le plaisir brille en mon ame émue :  
Je m'arrête, j'admire, & mon œil enchanté  
Contemple de ton front la grace & la fierté.  
Je crois, en te voyant, voir le Dieu de Cythere  
Que d'attraits, ai-je dit ; faut-il qu'il soit mon frère !  
Quelle heureuse mortelle, hélas ! doit quelque jour  
Sous ses superbes loix l'enchaîner à son tour ?  
Si c'étoit moi... que dis-je ? un obstacle barbare  
Pour jamais entre nous s'élève & nous sépare...  
Ah ! saisissons l'instant présenté par le sort ;  
Nous sommes sans témoins, il fait nuit ; Caunus dort  
Eh ! que crains-je ? en cachant cette flamme cruelle,  
J'en serai moins heureuse & non moins criminelle.  
Tout est tranquille : eh bien, livrons-nous à nos feux  
A peine ai-je achevé ce discours malheureux,

Soudain la lune fuit ; les astres s'obscurcissent :  
Sans un ciel effrayant les ombres s'épaississent.  
Une profonde nuit, mere de la terreur,  
Épand sur ces climats la plus affreuse horreur.  
Aveugle que je suis , je crois que la nuit sombre  
avorise mon crime en redoublant son ombre.  
Je ne reconnois plus ni raison ni pudeur ;  
Je me livre sans frein à ma brûlante ardeur ;  
Tout l'amour aux humains fait inspirer d'audace !  
Je m'élançe sur toi ; je te fais , t'embrasse ;  
Mes bras avec transport te pressent sur mon sein. . .  
Mais bientôt ton réveil arrête mon dessein ;  
Tu fais un cri ; l'on vient , & ta sœur expirante  
Sans un désordre affreux devant toi se présente.  
Tu recules , tu fuis épouvanté d'horreur.  
Je veux parler, . . . ma voix rentre au fond de mon  
cœur.

L'aurore enfin renaît , je renaiss avec elle ;  
Je te cherche en tous lieux , en tous lieux je t'appelle ;  
Malas ! rien ne répond à mes cris douloureux ,  
Un instinct me conduit sur ces bords malheureux.  
J'arrive ; à ton aspect je demeure éperdue.  
La honte devant toi me fait baisser la vue.  
Je te vois , quel spectacle effroyable à mes yeux !  
Me voir , lancer sur moi des regards furieux ,  
M'échapper de mes bras , fuir , & voler sur l'onde :  
Tout mon cœur est frappé d'une douleur profonde :

Je succombe. . . . ma voix se perd dans les sanglots,  
Et mon ame avec toi semble errer sur les flots.  
Je te dirai bien plus : sans toi ne pouvant vivre,  
Biblis, au gré des mers, se résout à te suivre.  
Sur un vaisseau léger je m'embarque à mon tour,  
Nous partons : à l'instant je vois pâlir le jour.  
Les vents impétueux sont déchainés sur l'onde.  
La mer en bouillonnant mugit ; la foudre gronde :  
Les vagues en fureur s'élancent dans les airs,  
Et la flamme des cieux semble embraser les mers,  
Tremblante je descends. . . tout se tait ; le zéphir  
Sur les flots apaisés reprend un doux empire,  
Et le char éclatant du Dieu brûlant des jours  
Dans des plaines d'azur roule & poursuit son cours  
Mais cette paix rendue à la mer irritée,  
Hélas ! est encor loin de mon ame agitée.

O Ciel ! c'en est donc fait ; je ne te verrai plus  
Tu franchis tout, tu pars ; mes cris sont superflus  
Par un cruel destin sans cesse poursuivie,  
Je vais donc loin de toi traîner ma triste vie.  
Quoi ! ta sœur en ces lieux n'a pu fixer tes pas !  
Quoi ! la fureur des mers ne t'épouvante pas !  
Tu me fuis. . . Ah ! crains-tu que mes trop foibles  
                  charmes,  
Que des yeux obscurcis par d'éternelles larmes,  
Fléchissant quelque jour ta sévère rigueur,  
Ne t'inspirent le feu qui brûle dans mon cœur.

Ah ! plutôt, cher Caurus, tu crois que ton absence  
Va me rendre à ton gré ma tranquille innocence;  
Que mon feu, loin de toi, plus facile à dompter;  
Ce feu, que malgré moi mon cœur fit éclater,  
Peut, aidé par le tems, s'éteindre de lui-même.  
Mais que tu connois peu la puissance suprême  
Du penchant qui m'entraîne & qui te fait frémir ?  
Le tems, qui détruit tout, semble en moi l'affermir ;  
Et toujours plus ardent, ce feu qui me dévore,  
Comme un embrasement, croît & s'irrite encore.

Vois quel est de l'amour l'invincible pouvoir !  
Quoiqu'absent de ces lieux, je crois souvent r'y voir.  
Un doux frémissement s'élève dans mon ame ;  
Je renais à l'instant, tout m'émeut, tout m'enflamme,  
Tout transporte mes sens ; je ne suis plus à moi,  
Et mon cœur enflammé vole au devant de toi.  
A cette illusion flatteuse & mensongere  
Mon ame avec transport se livre toute entiere,  
Mais, hélas ! le bandeau qui me couvre les yeux  
Tombe ; & je ne vois plus qu'un fantôme odieux,  
Qui, d'un air effrayant, me poursuit, & sans cesse  
Me reproche à grands cris un instant de foiblesse.  
Alors tout m'épouvante, & tremblante, je croi  
Que les cieux entr'ouverts vont s'écrouler sur moi ;  
Oui, la seule terreur habite en cet asyle.  
Compagne de la paix, l'innocence tranquille

Avec toi s'est enfui de ce lieu fortuné,  
Et l'affreuse Douleur, d'un souffle empoisonné  
Vient sans cesse infecter l'air que l'on y respire;  
Soit que le jour renaisse, ou bien soit qu'il expire,  
Je trouble par mes cris les paisibles échos,  
Et mes sens fatigués sont privés du repos.  
Sous le voile effrayant d'une morne tristesse,  
Verrai-je, loin de toi, s'éclipser ma jeunesse ?

Hélas ! depuis l'instant que tu quittas ces lieux,  
Ce n'est plus ce séjour si flatteur à mes yeux,  
Où le tendre zéphir, d'une aile caressante,  
Voloit, en se jouant, sur la rose naissante;  
Où le myrte amoureux s'élevoit en berceaux,  
Où l'ombre des tilleuls & le chant des oiseaux  
Aux cœurs indifférens inspiroient la tendresse,  
Où fuyoit sur des fleurs une onde enchanteresse.  
Cet asyle, autrefois le temple de l'Amour,  
N'est plus que du trépas le funeste séjour.  
Là, parmi des rochers & des cyprès funebres,  
La couleuvre, en sifflant, rampe dans les ténèbres;  
Les roseaux agités par le souffle des vents,  
Semblent pousser au loin de longs gémissemens :  
Là, du midi brûlant l'haleine dévorante  
Vient sécher de nos prés la verdure mourante ;  
Et la foudre, qui gronde au milieu des éclairs,  
Répond au bruit des vents déchainés par les airs.

C'est-là, c'est dans ces lieux où l'horreur me  
 consume,  
 Que la fleur de mes jours seche dans l'amertume.  
 Non, je n'exige point que ton sensible cœur,  
 Par un tendre retour, réponde à mon ardeur.  
 Je ne veux que te voir, que jouir de tes charmes;  
 Et que ta main du moins daigne effuyer mes larmes.  
 Viens, cher Caunus, suis-moi, que crains-tu dans  
 ces lieux ?

En consolant sa sœur offense-t'on les Dieux ?  
 Viens, de mes sentimens interprete fidele,  
 Ta voix de ces échos, ainsi que moi, t'appelle.  
 Ah quoi ! lorsqu'en ces lieux remplis de mes douleurs,  
 Tout semble partager & plaindre mes malheurs :  
 Toi seul, hélas ! toi seul, cher objet de mes larmes,  
 Tu peux, sans être ému, connoître mes alarmes ;  
 Et ton ame tranquille en ce désordre affreux,  
 Ne plaint point de ta sœur le destin malheureux.  
 Aux charmes de l'Amour Caunus inaccessible ;  
 La pitié du moins doit-il être inflexible ?  
 Mon frere, ouvre ton cœur au nom de la pitié.  
 Non, ce n'est plus l'amour, c'est la seule amitié,  
 Par la voix de ta sœur, hélas ! qui t'en conjure.  
 Est-tu donc insensible au cri de la nature ? ....

Mais non, .... ne me crois pas : va, ce n'est qu'un  
 détour.

Qu'un prétexte subtil inventé par l'Amour.

L'Amour est le seul Dieu que ma foiblesse implore,  
Ma bouche en vain l'abjure, & mon cœur brûle  
encore.

Fuis, habite des lieux de la terre ignorés ;  
Que par les vastes mers nous soyons séparés !  
Fuis, évite sur-tout ma poursuite indiscrete !  
Que j'ignore à jamais le lieu de ta retraite !  
J'irois, n'en doute pas, au bout de l'Univers ;  
J'irois, bravant la foudre & le courroux des mers,  
Malgré les Dieux vengeurs, à te suivre obstinée,  
Troubler de tes beaux jours l'heureuse destinée.  
Fuis, & que loin de moi ton cœur puisse bannir  
Des crimes de ta sœur l'horrible souvenir.

Mais, hélas ! cher objet de ma flamme insensée,  
Que ces tristes conseils sont loin de ma pensée ;  
Tu ne les fuis que trop, & je n'ai pas besoin  
D'exciter dans ton cœur un si funeste soin.  
Viens plutôt à Biblis rendre une main propice :  
Viens sous mes pas tremblans combler ce précipice,  
Opposer ta froideur à mes feux combattus,  
Et me conduire enfin au sentier des vertus.  
Ah ! fidèle aux accès d'une fierté farouche,  
Tu t'applaudis d'avoir un cœur que rien ne touche.  
La vertu sur ton ame a, dis-tu, des appas ;  
C'est sa voix qui t'appelle. . . . & tu ne reviens pas.  
Va, va, de tes refus je pénètre la cause,  
Sans doute une rivale à ton retour s'oppose,

Recouvrant cet amour d'un prétexte odieux  
Ne me fuis, ingrat, que pour lui plaire mieux.  
Ciel! qu'osai-je dire! est-ce à moi de me plaindre?  
Quel crime à déguiser peut enfin te contraindre?  
Toi, maître de ton cœur, ne peux-tu pas sans moi  
Pour un autre à ton gré disposer de ta foi?

O vous, dont la colere implacable & funeste  
Alluma dans mon sein les flammes de l'inceste,  
Éclaircissez un doute où me conduit l'Amour;  
Des ombres de la nuit faites sortir le jour.  
Répondez; si ce feu qui brûle dans mes veines;  
Mérite devant vous les plus terribles peines,  
Qu'il vienne donc, justes Dieux, que, prête à  
l'étouffer,

Je m'arrête soudain, & crains de triompher?  
Et si ce doux penchant, enfant de la nature,  
Est de votre bonté la preuve la plus sûre,  
Pourquoi l'affreux remord, s'élevant dans mon  
cœur,  
Vient-il d'un souffle impur corrompre mon bonheur?

Mon esprit effrayé prévoit votre réponse,  
Et je n'ai pas besoin que la foudre l'annonce.  
Oui, je suis criminelle, inexorables Dieux,  
Dois-je encore en douter quand j'ai devant les yeux  
Les exemples frappans dont l'Univers fourmille?  
Descendans de Pelops, malheureuse famille,

Vos crimes ont des Dieux attiré le courroux :  
Le bras de la vengeance est déployé sur vous.  
Europe criminelle, infortuné Thyeste ,  
Vos cœurs empoisonnés d'une flamme funeste ,  
Eprouvent des enfers l'inflexible courroux.  
Et moi , dois-je penser qu'en brûlant comme vous  
Des Dieux que j'ai bravés la facile indulgence  
Me dérobera seule aux traits de la vengeance ?

Brûler , fuir , desirer , pleurer , feindre , gémir ,  
Me livrer à mes feux , les détester , frémir ,  
Voir de Caunus absent croître l'indifférence ,  
Combattre sans triomphe , aimer sans espérance ,  
Et voilà donc , grands Dieux , ces crimes dont  
l'horreur

Contre moi dans ce jour arme votre fureur ?  
C'est donc pour ces forfaits , Juges impitoyables ,  
Qu'on prépare aux enfers des tourmens effroyables ?  
Eh bien ! si le devoir doit diriger nos pas ,  
Si la seule innocence a pour vous des appas ,  
Donnez donc , pour dompter le sort qui nous op-  
prime ,  
Plus de force aux humains ou moins d'attraits au  
crime.

Je veux briser mes fers ; mais mon cœur étonné,  
Dans les pieges qu'il fuit , se retrouve enchainé.  
Amante des vertus , mais esclave du vice ,

Je marche , en frémissant , au bord du précipice ,  
Je cours m'y plonger en voulant le franchir.  
Non , de ton joug , Amour , rien ne peut m'af-  
franchir.

La vertu cependant regne encor sur mon ame ;  
Elle trouble quelquefois , mais n'éteint pas ma flamme.  
Semblable à ce flambeau , qui , dans l'ombre apporté ,  
D'un sombre & vaste lieu combat l'obscurité ;  
Et qui , sans éclairer cette nuit ténébreuse ,  
Jette un jour effrayant qui la rend plus affreuse.  
C'est ainsi qu'en mon cœur le remords combattu ,  
Sans étouffer l'amour fait gémir la vertu.

Que ne suis-je , Caunus , en ces lieux où sauvage  
L'homme de sa raison ignore encor l'usage ;  
Où de son foible cœur disposant à son choix ,  
De la seule nature il suit les simples loix ?  
Et sans doute le cœur ne connoît point de crime ;  
Et tout ce qu'il inspire est toujours légitime.  
Et , le frere enflammé dans les bras de sa sœur ,  
Peut goûter de l'Amour la paisible douceur ;  
Et ce peuple tranquille , à nos yeux si bizarre ,  
Qu'un sot & vain orgueil nous fait nommer barbare ,  
Par son heureux instinct , digne d'un nom plus doux ,  
Est cent fois moins barbare & plus humain que nous.

Eh ! ne pouvons-nous pas sans frissonner sans  
cesse ,

Ni sans craindre des Dieux la foudre vengeresse ;  
Suivre un penchant qu'en nous la nature a placé ,  
Et serrer un lien par elle commencé.

Non , je ne puis penser qu'une ame juste & pure  
Puisse cesser de l'être en suivant la nature :  
Ces Dieux mêmes , ces Dieux dont l'horrible fureur  
Sur le crime à leur gré fait voler la terreur ;  
Ces Dieux à qui , tremblans , nous élevons des  
temples ,

Dont les Prêtres sacrés nous vantent les exemples ,  
N'ont-ils jamais formé de desirs criminels ?

Les a-t'on jamais vus , ces maîtres éternels ,  
Étouffer dans leurs cœurs une flamme impudique ,  
Et vaincre de l'Amour l'empire tyrannique ?

Non , de ce Dieu puissant , esclaves comme nous ,  
Comme nous sous ses fers ils ont succombé tous.

Ce Souverain des Dieux , qui lance le tonnerre ,  
Lui qui devoit au moins un exemple à la terre ;  
Jupiter daigna bien , au gré de son ardeur ,  
Par les nœuds de l'Hymen s'unir avec sa sœur.

Et nous , tristes humains , dont l'aveugle foiblesse  
Excuse de nos sens la fougue enchanteresse ,  
Nous ne pouvons comme eux par l'amour nous unir ,  
Sans redouter leurs bras armés pour nous punir.

Malheureuse , où m'égare une ardeur téméraire ?  
Ces Dieux , dont nous devons respecter la colere ;

Comme au-dessus de nous , font au-dessus des loix ,  
Et ce n'est point à nous d'examiner leurs droits.  
Quoi ! l'esprit entraîné par ma fureur extrême ,  
Je joins l'audace au crime , & l'inceste au blasphème ;  
Et malgré mes forfaits , je vis & ne vois pas  
Les voûtes des enfers se briser sous mes pas.  
Je ne vois point des Cieux les traits de la vengeance  
M'apprendre , en me frappant , à craindre leur  
puissance.

Ah ! si sur moi la foudre est si lente à partir ,  
C'est donc pour me donner le temps du repentir :  
Eh bien ! je vais sur moi faire un effort suprême ,  
Me vaincre , & s'il se peut , oubliant ce que j'aime ,  
Défarmer le courroux des Dieux & de Vénus . . .  
Qui , moi vaincre mes feux ! ne plus aimer Caunus . . .  
Ah ! le puis-je ? grands Dieux ! . . . toujours tyrannisée  
Du feu le plus ardent mon ame est embrasée.  
De mes affreux remords bravant le cri vengeur ,  
L'Amour , ce Dieu cruel , se mutine en mon cœur.  
Malgré moi , cher Caunus , je t'aime , je t'adore ,  
Je te l'ai dit cent fois , je te le dis encore ;  
Dût le Ciel en courroux éclater contre moi ,  
Tout mon cœur , tout mon sang , Biblis est toute à toi :  
Oui je languis , je brûle . . . Ah ! quelle est ma misère ?  
Je brûle pour Caunus , & Caunus est mon frère.  
O vous , qui dans la Crete avez reçu le jour ,

Vous dont le cœur sensible est séduit par l'Amour,  
Innocentes beautés, Amantes vertueuses,  
Que la triste Biblis, hélas ! vous trouve heureuses !  
Votre amant peut un jour devenir votre époux ;  
Vous vous livrez sans crainte aux transports les  
plus doux :

On ne vous voit jamais frémir en sa présence,  
Et le Ciel de vos feux approuve l'innocence ;  
Mais moi, que du destin le courroux odieux  
Sous un astre cruel a fait naître en ces lieux ;  
Moi, d'un funeste amour victime infortunée,  
Qui me sens malgré moi vers l'abyme entraînée,  
Je ne cede à l'Amour qu'en frémissant d'effroi.  
Mes larmes, mes soupirs, tout est crime pour moi ;  
Et ce penchant fatal, ce tourment que j'endure,  
En offensant les Dieux, font rougir la nature.

Ah ! puisque mon devoir s'oppose à mes transports ;

Puisque pour les dompter j'ai fait de vains efforts,  
Mourons donc, terminons des jours que je déteste ;  
La mort est désormais le seul bien qui me reste.  
Mourons. . . . & toi pour qui mon cœur a pu trahir  
Ces Dieux qui m'ordonnoient en vain de te haïr ;  
Au tombeau sans regrets tu me verrois descendre,  
Si du moins par pitié tu pleurois sur ma cendre ;  
Caunus, mon cher Caunus, viens me fermer les  
yeux ;

Viens, vole près de moi. Pourrois-tu dans ces lieux  
Craindre d'un feu mourant la dernière étincelle ?

Daignez donc affermir mon ame qui chancelle,  
Dieux puissans; ce n'est plus cette voix qui  
Toujours,

Même en vous implorant, craignoit votre secours;  
Vous voyez à vos pieds une foible mortelle  
Qui, domptant à la fin sa flamme criminelle,  
N'ose encor qu'en tremblant lever les yeux vers  
vous.

Que mes pleurs, que mes cris calment votre  
courroux;

Accordez à mon cœur cette paix inconnue,  
Si souvent demandée & jamais obtenue.  
Sur Biblis étendez votre bras bienfaisant;  
Que la mort soit pour moi votre premier présent;  
Et que par vous au moins mon ame gémissante  
Puisse au séjour des morts parvenir innocente.

Le Ciel m'exauce enfin, & mes vœux sont remplis;  
Par mes longues douleurs mes sens sont affoiblis:  
La mort va de mes jours trancher l'affreuse trame;  
Et je sens que déjà son froid glace mon ame.  
Adieu, mon cher Caunus, adieu donc pour jamais:  
Je crains plus que ta sœur ne trouble désormais  
De tes paisibles jours la carrière nombreuse.  
Où ! sans toi ma vie eut été plus heureuse !

Puisqu'avant que la mort eût daigné la finir ;  
 Mon cœur , sans crime , au tien n'a jamais pu s'unir ,  
 Ainsi qu'un même sein (a) nous a fait naître ensemble  
 Qu'en un même tombeau le trépas nous rassemble  
 Hélas ! prête à quitter la lumière du jour ,  
 Dans mon cœur expirant je crains encor l'Amour  
 A travers les brouillards d'un funebre nuage  
 Mon œil appesanti cherche encor ton image ;  
 Mais c'en est fait.... j'expire... & ma mourante voix  
 Te dit enfin adieu pour la dernière fois.

M. BLIN.

(a) Caunus &amp; Biblis étoient jumeaux.

## MADRIGAL.

L'AMOUR voulant donner une fête à sa Mere  
 Fit publier qu'à la Cour de Cythere  
 Les Plaisirs & les Jeux étoient tous invités,  
 Avec la Troupe agréable & légère  
 De tous ces petits Dieux qui vont à ses côtés  
 Tous ses parens , & tous très-faits pour plaire  
 Défense à tout Mortel d'oser y pénétrer :  
 Ma Thémire paroît ; on la fait retirer ;  
 Mais l'Amour , la voyant si belle & si gentille  
 Dit : Ah ! vraiment , laissez-la vite entrer ;  
 Elle est aussi de la famille.

M. DESMAHIS.

## L'AMOUR DE LA PATRIE.

O D E

A M. LE DUC DE FITZ-JAMES.

LORSQUE ces fiers Tyrans , des bords de Cilicie ,  
Porterent l'épouvante aux rives d'Italie ,  
Et sous leurs pavillons faisoient courber les eaux ;  
De ses vrais intérêts , Rome entiere occupée ,  
A la voix de Pompée  
Fit voler sur les mers d'innombrables Vaisseaux ;

On vit les Citoyens à leur Mere commune ,  
Par l'amour réunis , prodiguer leur fortune :  
Cet accord enfanta des succès éclatans ,  
Et de leurs ennemis les Troupes consternées ,  
Dans les flots entraînées ,  
Semerent les écueils de leurs débris flottans.

O France ! tes Sujets , qu'un même zèle anime ,  
Retracent à nos yeux cet exemple sublime ,  
Et déjà les Forêts descendent dans tes Ports ;  
L'onde , à regret captive , appelle ton courage :  
Va , cours , porte l'orage ,  
Et d'une Île orgueilleuse ose embraser les bords.

D'un Ministre éclairé, l'active prévoyance ;  
Dans l'ombre du secret seconde ta vengeance :  
Sous les yeux de ton Maître il a pesé tes droits :  
LOUIS est ton arbitre. Ah ! remplis son attente ;

Ta valeur triomphante

Ne fut dans tous les temps que l'amour pour tes Rois,

Digne fils de Barwick, ô bienfaisant Génie,  
Dont l'œil veille au bonheur de la Septimanie,  
Qui te fais adorer de ses enfans heureux ;  
Je crois voir ces Héros que ta présence inspire ;

Pour défendre l'Empire ,

Redoubler à l'envi leurs efforts généreux.

Déjà, de leur vertu que l'Univers contemple,  
Tous nos Peuples unis ont imité l'exemple.

Vois, Paris, quelle ardeur remplit tes Habitans ;  
Combien de Citoyens, dignes de nos hommages,

Chéris dans tous les âges ,

Survivront à l'airain que dévore le temps.

Des Mortels qu'entraîna la fureur de la gloire,  
Le nom ne retentit qu'au jour de la victoire ;  
L'Ambition barbare a flétri leurs lauriers ;

Mais Boufflers (a) qu'animoit l'amour de la Patrie,

Voit sa palme fleurie,

Braver en s'élevant l'ombre de ses Guerriers.

(a) On sçait que l'amour de la Patrie étoit l'ame des actions  
du Maréchal de Boufflers, cet habile Défenseur de Lille.

Amour de la Patrie, amour des grandes ames,  
 Source des beaux exploits, à tes brûlantes flammes  
 Allume cet honneur qui défend les États:  
 Quand l'Anglois des Valois usurpoit l'héritage;

Tu fis tomber sa rage,  
 Et repoussant sur lui le Démon des combats.

Autrefois ces Rivaux attachés à la France,  
 Méprisent lâchement insulter sa puissance,  
 Et la Haine en grondant les sépara de nous,  
 Du Continent qui s'ouvre une Isle détachée,

Par la Mer arrachée,  
 D'accord avec les flots fit mugir leur courroux.

Mais des ondes bientôt franchissant les barrières,  
 Leurs drapeaux escortés des fureurs meurtrières,  
 Et la mort dans nos champs déployerent le deuil.  
 Ah! rappelons ces temps pour venger nos outrages:

Emportés sur leurs plages,  
 L'Albion qui nous brave, osons pupir l'orgueil.

Vous le pouvez, François. De cette Isle effrayée,  
 Voyez s'anéantir l'audace foudroyée;  
 C'est un de vos Ayeux (a) qui brise ses remparts;  
 Admirez ce LOUIS (b) & ses Troupes vaillantes;

Qui, de leurs mains sanglantes,  
 Sur ses murs ébranlés plantent vos étendards.

(a) Guillaume le Conquérant.

(b) Louis VIII, fils de Philippe-Auguste.

Eh ! quoi ? n'êtes - vous pas ces Héros indomptables ,

Qui toujours généreux & toujours redoutables,  
Commandiez sur les flots de vos voiles couverts  
Neptune vous attend, il cherche dans ses plaines

Si vous rompez les chaînes

Que vos Rivaux altiers étendent sur les mers.

Déjà les Potentats, que leur pouvoir menace,  
Brûlent d'exterminer leur détestable audace ;  
Sur ces fougueux Tyrans ils vont porter leurs coups  
Ah ! n'entendez-vous pas éclater sur leurs têtes

Les horribles tempêtes ,

Que de l'Europe entière enfante le courroux.

Si leur rage a vomi les fléaux de la Guerre,  
L'Équité doit contr'eux armer toute la terre ;  
La sage Politique en impose la loi ;

Où bientôt sur l'amas de Couronnes brisées ,

De Villes embrasées ,

On verroit s'élever le Trône d'un seul Roi.

Mais que dis-je ? la France aux pieds de la Victoire,  
Enchaîna ce peuple enivré de sa gloire ,  
Et les Lis s'uniront aux Palmes de la Paix ;

Lorsque pour soutenir la grandeur d'un Empire

La Justice conspire ,

Le Ciel cède aux vertus & punit les forfaits,

Oh ! que peut d'un Vainqueur l'insolente furie,  
Contre un Roi que défend l'amour de la Patrie ?  
Des Citoyens armés sont les Dieux des combats :  
Voyez les raffermir des murs réduits en poudre,  
Et détourner la foudre,  
Qui sur leurs ennemis tombe avec le trépas.

Quels Citoyens pourroient sans se noircir d'un  
crime,  
Refuser leur secours à l'État qu'on opprime ;  
Les jours de ses besoins sont les jours des Héros :  
C'est alors que l'Honneur, pere de la Noblesse,  
Dissipant la mollesse,  
Fait sortir les vertus des ombres du repos.

Malheur à ces mortels guidés par leurs caprices ;  
Qui, sous de nouveaux cieux, emportant leurs  
services,  
Saltent leur Pays jusques dans ses dangers :  
Sans ingrats, pareils à ces plantes chéries,  
Qui dans leur sol nourries,  
Font produire des fruits aux climats étrangers.

M. SABATIER.



## V E R S

*A Mademoiselle CLAIRON, jouant le Rôle  
de DIDON.*

**N**ON, je n'en rougis point; j'ai vu couler mes  
larmes ! . . .

Que mon ame est troublée, ô divine Clairon !  
Attendri par ton art, entraîné par tes charmes  
Je partage ton feu; je meurs avec Didon.  
Je vois, avec mépris, fuir ce Héros perfide,  
Parjure par devoir, qu'un fantôme intimide.  
Pour un Amant épris d'une aussi belle ardeur  
Tous les Dieux sont muets; son oracle est son  
cœur. . . .

Dans ces transports, que tu fais naître,  
Clairon, j'ose t'offrir un téméraire encens.  
Pardonne ! je t'adore, & ne suis point le maître  
De renfermer ce que je sens.

Jaloux de leur grandeur, jaloux de notre hommage,  
Les Dieux, d'un œil égal, souffrent sur leurs Autels  
Des offrandes des Rois le superbe étalage,  
Et les dons toujours purs des plus simples mortels



EPITRE

# ÉPIÔRE

## A M. LAURENT,

*l'occasion d'un Bras artificiel qu'il a fait  
pour un Soldat Invalide.*

ARCHIMEDE nouveau, qui, par d'heureux  
efforts,

pour dompter la Nature, imites ses ressorts;

qui sers l'humanité, ton Maître & ta Patrie,

la Muse doit des vers à ta noble industrie.

Hez d'autres sans moi souilleront leur encens:

qu'ils l'offrent à Plutus; je le dois aux talens.

Les talens de nos biens sont la source féconde;

ils forment les trésors & les plaisirs du monde.

Sur cette terre aride, asyle des douleurs,

l'un fait naître des fruits, l'autre sème des fleurs.

Pourquoi faut-il, hélas! que notre esprit volage

ne aime que le brillant dont nos mœurs sont l'image?

Oui, j'aime à voir Pigal, par sa sçavante main,

donner des sens au marbre, & la vie à l'airain.

Il dévore des yeux ces toiles animées,

il brillent de Vanloo les touches enflammées.

Tome III.

C

Voltaire, tour-à-tour sublime & gracieux,  
 Peut chanter les Héros, les Belles ou les Dieux;  
 Je souris à Lany, qui, Bergere ou Déesse,  
 Fait briller dans ses pas la grâce ou la noblesse;  
 Et toi, divin Rameau, par tes magiques airs,  
 Peins les plaisirs des Cieux, ou l'horreur des enfers.  
 Mais serai-je insensible à ces talens utiles,  
 Qui portent l'abondance à nos Cités tranquilles,  
 Qui pour nous en tous lieux multipliant leurs soins,  
 Consacrent le génie à servir nos besoins ?  
 Non, ces Arts bienfaiteurs sont respectés des Sages,  
 Et moins ils sont brillans, plus on leur doit d'hommages.

Sans doute, ils te sont dûs, mortel industrieux !  
 Oui, tu gagnes mon cœur en étonnant mes yeux.  
 Cet Art qui, suppléant la force par l'adresse,  
 Fixe la pesanteur, calcule la vitesse;  
 Asservit à ses loix & l'espace & le temps,  
 Et maîtrise à son gré le feu, l'onde & les vents,  
 Cet Art a signalé l'aurore de ta vie,  
 Ton ame l'embrassa par l'instinct du génie.  
 Déjà tes foibles mains que lassoit le repos,  
 Préludoient, en jouant, à tes hardis travaux. [a]  
 Un astre impérieux nous fait ce que nous sommes.

[a] Le célèbre Cardinal de Polignac ayant vu une machine qu'avoit faite M. Laurent à l'âge de huit ans, annonça que cet enfant seroit un jour un grand Mécanicien.

les jeux de l'enfance annoncent les grands hommes.

Buffon, dans le sein d'un germe à peine éclos ;  
 sa distingue un tronc , des fruits & des rameaux.

Quels prodiges depuis ont rempli ta carrière !

Je suis dans les champs de la Flandre guerrière.

Estes champs ! où Cérès voit naître ses moissons ,

Le sang dont le Dieu Mars engraisse les fillons.

Ton art sur l'Escaut, pour défendre nos villes, (a)

Étoit des murs de fer & des remparts mobiles ;

Envoit sur l'ennemi des torrens déchainés, (b)

Et portoit nos Soldats sur les flots étonnés. (c)

Mais la Gloire t'appelle à de plus grands mi-  
 racles : (d)

puissance d'un art s'accroît par les obstacles.

Est par eux qu'un Dieu sage, irritant nos efforts ;

Nous enchaîne au travail, & nous vend ses trésors.

Est ainsi que ses mains avares & fécondes

ont caché sous la terre, en des mines profondes,

Et or qui fait mouvoir & vivre les États,

Le bronze & l'airain tonnait dans les combats ;

L'acier qui fait tomber les sapins & les chênes,

Le fer qui de Cérès fertilise les plaines,

[a] Machine de Poterne.

[b] Ecluses.

[c] Ponts portatifs.

[d] Dessèchement des mines.

Et le métal enfin, qui, docile à nos loix,  
 S'arrondit en canaux, ou s'étend sur nos toits;  
 L'Armorique long-tems, de ce métal utile,  
 Dans de vastes marais cacha l'amas stérile.  
 Tu parois : l'onde fuit, la terre ouvre son sein,  
 Et ne rend ces tributs qu'à ta puissante main.

Heureux qui sçait briller par d'utiles prodiges!  
 D'autres, féconds pour nous en frivoles prestiges,  
 Osent profiter à de pénibles jeux  
 Un art qu'à nos besoins ont destiné les Dieux.  
 Pour leurs Concitoyens, que produit leur adresse?  
 Ils nourrissent le luxe, ils flattent la mollesse.  
 Oui, dans eux le génie est un enfant badin,  
 Mais dans toi c'est un Dieu propice au genre  
 humain.

Tu sentis le pouvoir de ses mains bienfaisantes;  
 Tu les mouilles encor de tes larmes touchantes,  
 Infortuné mortel, heureux dans ton malheur,  
 Par ses rares talens, plus encor par son cœur. (a)  
 Je crois voir le moment où des traits de la foudre  
 Tes bras aux champs de Mars furent réduits en  
 poudre.  
 Je crois te voir encor meurtri, défiguré,

[a] M. Laurent a prouvé que la bonté de son cœur est égale  
 à la grandeur de son génie, en sollicitant pour ce Soldat des  
 secours de plusieurs personnes illustres, & en lui faisant lui-  
 même une gratification considérable.

Trainant le reste affreux de ton corps déchiré,  
Te montrer tout sanglant à sa vue attendrie :  
La pitié qui lui parle enflamme son génie.  
O prodige ! ton bras reparoit sous sa main :  
Ses nerfs sont remplacés par des fibres d'airain.  
De ses muscles nouveaux, essayant la souplesse ;  
Il s'étend & se plie, il s'élève & s'abaisse.  
Tes doigts tracent déjà ce nom que tu chéris :  
La Nature est vaincue, & l'Art même est surpris.

Que ne peut point de l'Art l'activité féconde !  
C'est par elle que l'homme est souverain du monde ;  
De la nature en vain tu crois naître le Roi,  
Mortel, sans le travail rien n'existe pour toi.  
Ce globe n'est soumis à ta vaste puissance,  
Qu'à titre de conquête, & non pas de naissance ;  
Et tu n'es distingué parmi les animaux,  
Que par ton noble orgueil, ton génie & tes maux.  
Vois l'énorme éléphant dont la masse effrayante  
Fait trembler les forêts dans sa course pesante.  
Près de ce mont vivant que sont tes foibles bras ?  
Mais sa force n'est rien ; il ne la connoît pas.  
Tu peux bien plus que lui : connoissant ta foiblesse,  
Tu sens ton indigence, & voilà ta richesse.  
Déjà l'Art t'a soumis l'air, la terre & les mers :  
Déjà je vois éclore un nouvel Univers.  
Tes jours sont plus sereins, tes champs sont plus  
fertiles,

O prodige de l'Art ! sous une main hardie (a)  
 Le cuivre , des oiseaux reçoit l'ame & la vie,  
 L'Automate , animant l'ivoire harmonieux ,  
 Forme , sous des doigts morts , des sons mélodieux.  
 Vois ces doubles canaux où les eaux rassemblées, (b)  
 Pour jaillir en torrens à grand bruit sont foulées !  
 Si le feu dans la nuit , irrité par les vents ,  
 Se roule en tourbillons dans des Palais brûlans ,  
 Mille fleuves soudain s'élancent jusqu'au faite :  
 L'onde combat la flamme , & sa fureur s'arrête.  
 Avec plus d'art encor ces utiles canaux  
 Dans d'arides déserts ont transporté des eaux.  
 Privé de ce secours , le superbe Versailles  
 Étoit vainement l'orgueil de ses murailles :  
 Mais que ne peut un Roi ? Près du riant Marly,  
 Que LOUIS , la Nature & l'Art ont embelli ,  
 S'élève une machine où cent tubes ensemble  
 Versent dans des bassins l'eau que leur jeu rassemble,  
 Élevés lentement sur la cime des monts ,  
 Ces flots précipités roulent dans des vallons ,  
 Raniment la verdure , ou baignent des Naiades ,  
 Jaillissent dans les airs , ou tombent en cascades.  
 Puisse un jour cet ouvrage , avec l'utilité ,  
 Unir dans sa grandeur plus de simplicité ! (c)

[a] Le Canard & le Flûteur de M. de Vaucanson.

[b] Pompes.

[c] Tout le monde convient que la Machine de Marly est trop compliquée.

(a) Puisse une main avare, avec magnificence,  
vie. Réparer ou créer cette machine immense :  
Retrancher des ressorts l'amas tumultueux,  
lieux. Rendre leur jeu plus sûr & plus impétueux,  
es, (b) Sans nuire à leur effet, borner leur étendue,  
alées! Et m'étonner encor sans fatiguer ma vue.

Mortels, de la Nature industrieux Rivaux,  
Dans leur majesté simple imitez ses travaux :  
Avec le grand Newton, admirant sa puissance,  
Par un rapide essor jusqu'aux cieux je m'élançe.  
Là, mon œil voit nager dans l'océan des airs  
Tous ces corps, dont l'amas compose l'Univers.  
Autour du Dieu des ans, tranquille dans sa sphère,  
Les astres vagabonds poursuivent leur carrière :  
Notre globe qu'entraîne une commune loi,  
S'incline sur son axe, & roule autour de soi.  
La mer aux temps marqués & s'élève & s'abaisse;  
La Lune croît, décroît, fuit & revient sans cesse :  
Autour de leurs soleils que de mondes flottans !  
Un seul ressort produit tous ces grands mouvemens.  
De la simplicité quel sublime modèle !  
Sans elle rien n'est beau, tout s'embellit par elle.  
(c) LAURENT, oui tu connus cette admirable loi :  
Tes ouvrages sont grands & simples comme toi.

Acheve ; & déployant ta force toute entière,  
De l'art qui t'illustra recule la barrière ;

Tout semble t'inviter à de nouveaux efforts ;  
 La gloire de ton nom t'a conduit sur ces bords ,  
 Où de tous les plaisirs le François idolâtre ,  
 Aux talens qu'il honore ouvre un vaste théâtre ;  
 Du bout du monde à l'autre assemble tous les Arts ,  
 Et des Peuples rivaux étonne les regards.  
 C'est-là qu'en t'admirant il va te reconnoître ,  
 Paris s'est applaudi lorsqu'il t'a vu paroître ,  
 Et ses murs si féconds en pompeux monumens ,  
 Attendent de tes mains de nouveaux ornemens.  
 Là , tandis que vengeant l'honneur de la Patrie ,  
 Le Louvre reprendra sa majesté flétrie :  
 Tandis que d'un Monarque , adoré des François , (a)  
 Le bronze avec orgueil reproduira les traits :  
 La Seine s'élevant de ses grottes profondes , (b)  
 A ta loi souveraine asservira ses ondes ;  
 Et , se multipliant dans de nombreux canaux ,  
 Formera dans Paris mille fleuves nouveaux.

Artiste ingénieux , & Citoyen fidèle , (c)  
 Des long-temps ta Patrie a reconnu ton zèle ;  
 En vain ce Peuple fier , jaloux de nos succès ,

[a] La Statue de Louis XV , par l'illustre Bouchardon.

[b] Les deux Machines du Pont Notre-Dame fournissent à Paris une quantité d'eau trop petite pour une si grande Ville.

[c] Le Roi de Prusse & celui d'Angleterre ont , fait à M. Laurent , pour l'attirer chez eux , des propositions très-avantageuses , que le seul amour de la Patrie lui a fait refuser.

Le rival, & sur-tout l'ennemi dès François :  
En vain ce Roi fameux par les Arts & la Guerre,  
Qui tour-à-tour instruit & ravage la terre ;  
Espéroient à prix d'or acheter ton secours ;  
Tu dois à ton Pays ton génie & tes jours.  
Malheur au Citoyen ingrat à sa Patrie,  
Qui vend à l'Etranger son avare industrie.

Et vous qui des talens voulez cueillir les fruits,  
Rois, payez leurs travaux, & connoissez leur prix.  
EUGENE, ce Héros dédaigné de la France,  
Fit trembler cet Etat qu'eût fervi sa vaillance.  
Pourquoi vous disputer des Provinces, de l'or ?  
Les Grands-hommes, les Arts ! voilà le vrai trésor.  
Osez les conquérir par d'utiles largesses ;  
Ils ne demandent point d'orgueilleuses richesses.  
Ils laissent à Plutus le faste & les grandeurs :  
Que faut-il à l'abeille ? Un asyle & des fleurs.  
Ah ! s'il est quelque bien qui flatte leur envie,  
C'est l'honneur : aux talens lui seul donne la vie.  
LOUIS qui, rassemblant tous les Arts sous sa loi, (a)  
Du malheur de régner se consolait en Roi :  
LOUIS de ses regards récompensoit leurs veilles ;  
Un coup d'œil de LOUIS enfantoit les Corneilles.

Citoyen généreux, ainsi ton Souverain,  
T'égalant aux Héros, ennoblit ton destin.

(a) Louis XIV.

Trop souvent le hasard dispense ce beau titre : (a)  
 Hélas ! si la vertu des rangs étoit l'arbitre ,  
 Peut-être un malheureux , mourant sur son fumier ,  
 Du dernier des humains deviendrait le premier.  
 Tes talens , du hasard ont réparé l'outrage ;  
 Ton nom n'est dû qu'à toi , ta gloire est ton ouvrage ,  
 D'autres feront parler d'antiques parchemins :  
 Ces monumens fameux qu'ont élevé tes mains ,  
 Ces chefs-d'œuvres brillans , ces fruits de ton génie  
 Tant d'utiles travaux qu'admira ta Patrie ;  
 Voilà de ta grandeur les titres glorieux.  
 Là , ta noblesse éclate & frappe tous les yeux.  
 Que sont de plus ces Grands dont la fiere indolence  
 Dévore lâchement une oisive opulence ?  
 Que laissent en mourant à leur postérité  
 Ces mortels corrompus par la prospérité ?  
 Des exemples honteux , de coupables richesses ;  
 Un nom jadis sacré , souillé par leurs bassesses.  
 Tes enfans plus heureux hériteront de toi  
 L'exemple des talens , le zèle pour leur Roi ;  
 L'amour du bien public , qui t'anime & t'enflamme ,  
 La noblesse du nom & la grandeur de l'ame.

M. L'ABBÉ DE LILLE

(a) M. Laurent a reçu du Roi des Lettres de Noblesse , & a été décoré du Cordon de l'Ordre de Saint Michel.

## ÉPITRE

A MADAME \*\*\*

*Qui avoit dit qu'elle vouloit faire des Vers.*

LIVREZ-VOUS au Dieu de l'Amour ;  
 Que celui des Vers vous enflamme ,  
 Qu'ils vous occupent tour - à - tour ,  
 Qu'ils régner tous deux sur votre ame :  
 Répandez un charme flatteur  
 Sur la plus tendre Poésie ,  
 Dont la beauté n'est bien faisie  
 Que lorsqu'une amoureuse ardeur  
 En développe l'énergie ,  
 Et lui fait part de sa chaleur ;  
 L'esprit inspiré par le cœur  
 Est l'équivalent du génie.

Pour former les plus doux concerts ;  
 Aimez , & chantez la tendresse ;  
 On n'entendra que de beaux vers  
 Si Vénus préside au Permesse :  
 L'esprit qui croît en s'exerçant ,  
 Se perd s'il manque de culture ;  
 Le travail est la nourriture

Qui le ranime en l'épuisant,  
 Ainsi l'ame sensible & pure  
 Ne peut exister qu'en aimant ;  
 L'Amour est un feu tout puissant  
 Qui circule dans la Nature ,  
 Et la conserve en l'embrasant.

Si vous voulez d'un vrai délire  
 Eprouver le saisissement ,  
 N'accordez jamais votre Lyre  
 Que dans les bras de votre Amant ;  
 De Sapho pour suivre les traces ,  
 Il faut par un double lien  
 Réunir les Muses aux Grâces ,  
 Ce fut là l'unique moyen  
 Qui rendit sa gloire immortelle ;  
 Mais pour peindre l'Amour comme elle ;  
 Il faut le sentir aussi bien.

### A MADAME \*\*\*

**Q**U'EST - CE qu'Amour ? C'est un enfant, mon  
 maître ;

Il l'est aussi du Berger & du Roi :

Il est fait comme vous , il pense comme moi ;  
 Mais il est plus hardi peut-être.

# ÉPITRE

## A MINETTE.

CESSEZ vos jeux, Minette, & m'écoutez.  
Je-hais en vous l'abus de mes bontés.  
Toujours mutine, étourdie & légère,  
Minette enfin me deviendra moins chère.  
Votre air prévient, mais pourquoi cachez-vous  
Un cœur cruel sous des dehors si doux ?  
Pourquoi sur-tout ces pattes veloutées,  
Mais en dessous de griffes ergotées,  
Tirant leurs traits de leurs petits carquois ;  
De coups subits frappent-elles mes doigts ?  
Vous déchirez la main qui vous caresse.  
Je ne veux plus que ma lâche foiblesse  
Nourrisse en vous ces sentimens ingrats.  
Vous me direz (car que ne dit-on pas  
Pour déguiser un naturel infâme ?  
Souvent l'esprit est le vernis de l'ame,  
Il en devient l'apologiste ; mais  
L'esprit est faux quand le cœur est mauvais.)  
Vous me direz que c'est à la Nature  
Qu'il faut s'en prendre, & qu'après tout, l'armure,  
Dont j'ai si bien l'empreinte sur ma peau,

Ne doit rouiller au fond de son fourreau;  
Qu'à son emploi chaque être se résigne;  
Que le chien mord, que le chat égratigne;  
D'où concluez qu'il est de vos destins  
D'égratigner, & qu'à tort je me plains.

D'un cœur gâté telle est l'inconséquence,  
Griffes n'avez que pour votre défense.

N'attaquez point, mais défendez vous: soit;  
Il ne faut même abuser de ce droit.

N'avons-nous pas, ainsi que votre espèce,  
Entre nos mains quelqu'arme vengeresse?

Quoi! pensez-vous qu'au milieu des travers,  
Dont par malheur abonde l'Univers,

Il ne soit pas des momens où la bile  
N'échauffe, enfin, l'ame la plus tranquille?

Mais, croyez-moi, le plus sage en ce cas  
Garde son flegme & soupire tout bas.

Oh! si chacun ne suivant que sa guise,  
Imputant tout à l'humaine sottise,

Ainsi que vous étoit abandonné  
Au fol instinct dont il est dominé;

Si l'on pouvoit rompre toute mesure,  
Verser le fiel de l'amère censure,

Venger son cœur, & traiter ici bas  
Les sots, ainsi que vous traitez les rats,

Répondez-moi, pensez-vous que moi-même,

(Moi qui suis bon, puisqu'enfin je vous aime,)   
Oui, répondez, dites - moi, pensez - vous,   
Qu'environné de critiques jaloux,   
Je ne pourrois comme eux, plein d'amertume,   
A son caprice abandonner ma plume,   
Et de bons mots empruntant le secours,   
Empoisonner & mes Vers & leurs jours ?

Graces aux soins qui, depuis mon enfance ;   
Ont de mes sens dompté la violence,   
Toujours battu, mais bercé par les flots,   
Je ris en paix de l'orage & des fots.   
Leurs plats Écrits, leurs cabales, leurs ligues,   
Le noeud secret de leurs sourdes intrigues,   
Ces comités, ces soupers clandestins,   
Où ces Messieurs vont régler nos destins ;   
Où de Comus l'irritante fumée   
Excite encor leur langue envenimée ;   
Où dans l'accès de leur double appétit,   
A belles dents ils déchirent l'esprit,   
De ces bouffons les fades parodies,   
De leurs Recueils les plates rapsodies,   
De ces Pédans l'insipide butin,   
Leur vain sçavoir, leur grec & leur latin ;   
Tout ce qu'enfin leur étroite cervelle   
Contient de faux en sottise réelle ;   
Le noir venin, le fiel de leurs Écrits,   
N'excite|| en moi que le plus froid mépris.

Mais cependant, l'abeille courroucée  
A la vengeance est quelquefois forcée.  
Lorsqu'elle va pomper le suc des fleurs,  
Et du matin mettre à profit les pleurs,  
Souvent un sot qui la suit à la trace,  
Dans ses travaux l'interrompt & l'agace.  
L'abeille alors prend l'humeur du frêlon,  
Sur l'importun darde son aiguillon,  
Et dans un coin bientôt notre imbécille,  
Triste & confus maudit le volatile.  
L'heureuse abeille (il eût dû le sçavoir)  
Reçut du Ciel un double réservoir:  
L'un est rempli de l'utile rosée,  
Qu'au sein des fleurs son adresse a puisée;  
De ce nectar si bienfaisant, si doux,  
Dont elle fait le partage avec nous.  
L'autre est rempli de ce cuisant acide,  
Dont l'agresseur sent le venin perfide;  
Poisons qu'elle a ramassés & cueillis  
Également sur la rose & le lis;  
Car à mon sot je dois encore dire,  
Qu'autour de nous tout être qui respire,  
Que l'animal, l'homme & les végétaux  
Ont le principe & des biens & des maux;  
Et qu'en ce point l'imprudent & le sage  
Sçavent en faire un différent usage:  
Où l'un choisit l'amertume & le fiel,

L'autre distingue, & sçait trouver le miel;  
 Et c'est ainsi qu'au monde sublunaire,  
 Il n'est de mal que le mal qu'on fait faire.

Quoi! dans le temps où j'use mes esprits  
 A raisonner, à polir mes Écrits,  
 Un imprudent qui n'a d'autre mérite  
 Que le levain de sa bile maudite,  
 Et qui, semblable aux reptiles obscurs,  
 Dans un recoin vomit ses suc impurs,  
 Un vil Zoïle osera dans sa rage,  
 Secrètement déchirer mon Ouvrage,  
 Et, sur mes Vers distillant ses poisons,  
 Mettre en bons mots de mauvaises raisons!  
 On me dira que dans sa coterie,  
 Poussant plus loin sa basse effronterie,  
 Par quelques sots sottement écouté,  
 Il n'est talent qu'il ne m'ait disputé;  
 Qu'il ose plus; que dans ces rimes même;  
 Où j'ai chanté tout ce que mon cœur aime;  
 Où j'ai chanté ma Patrie & mon Roi,  
 Où j'ai dépeint tout bon François & moi,  
 On me dira que sa haine insensée,  
 Dénaturant le style & la pensée,  
 Sur quelques mots, interprétés exprès,  
 Aura voulu qu'on me fit mon procès!  
 Je le sçaurai! je verrai ses cabales!  
 Et, froid témoin de ces ligues fatales,

Je laisserois sa coupable fureur ,  
Calomnier mon esprit & mon cœur !

Non , mon dépit aussi-tôt se réveille.  
Lâches , craignez l'aiguillon de l'abeille.  
Craignez du moins qu'armé de mes crayons ,  
Du jour sur vous rassemblant les rayons ,  
Je ne vous peigne & fasse reconnoître ,  
Sous des couleurs trop fidelles peut-être.  
Jusqu'à ce jour , ma facile bonté  
A pu souffrir votre importunité.  
Vous m'avez cru foible & pusillanime ;  
Mais votre humeur ose aller jusqu'au crime ;  
Et toute entiere à ses emportemens ,  
De mes Écrits passe à mes sentimens !  
Ah ! si ... mais non.... Que la nuit la plus sombre  
Vous enveloppe encore de son ombre !  
Ai-je besoin d'ôter à la laideur  
Le plâtre usé de son masque imposteur ?  
A nos regards de lui-même il s'entr'ouvre ,  
Et , malgré vous , l'œil public vous découvre.

Ma Muse ainsi renferme ses pinceaux.  
J'attends encor des outrages nouveaux.  
Mon cœur sensible , & que le vôtre offense ,  
Vous hait , mais moins qu'il ne hait la vengeance.  
Tout esprit doux se borne à menacer ;  
Le glaive est prêt , mais il craint de blesser.

Eh ! plutôt aux Dieux que dans l'âge où nous  
sommes ,

L'aménité rapprochant tous les hommes ,  
Unit les cœurs , les talens & les arts ,  
Sçût émousser la ppointe de ces dards ,  
Que des humains la fureur insensée  
Lance aujourd'hui jusqu'au sein du Lycée !

Qui penseroit à voir ces démêlés ,  
Ces longs débats toujours renouvelés ,  
Ces noirs Factums , ces brochures cruelles ;  
Ces manteaux courts , Colporteurs de libelles ,  
Ce vil essaim d'insectes bourdonnants ,  
Nés dans la fange , emportés par les vents ,  
Qui des marais dont ils viennent d'éclorre ,  
Vont ravager les richesses de Flore ,  
Vont déposer , sur les fruits de l'été ,  
Ces œufs féconds , dont le germe infecté  
Fait pulluler tant d'immenses familles  
De vers rongeurs & d'infâmes chenilles ;  
Qui penseroit qu'au milieu des rumeurs ,  
Des mouvemens , des ligues , des horreurs  
Dont est troublé le monde littéraire ;  
Qui penseroit , dis-je , qu'en cette guerre  
Il ne s'agit en tant de rivaux ,  
Que d'un laurier , d'infructueux rameaux ;  
D'un faux encens qui s'exhale en fumée ,  
Et d'un vain bruit qu'on nomme renommée ?

Je vois par-tout, avec l'acharnement,  
Régner la haine & le dénigrement :  
Les froids bons mots, l'insipide ironie,  
Versent leur fiel sur les fruits du génie.  
Dès qu'un Ouvrage au grand jour a paru,  
Dans les Cafés, le Critique accouru  
Sonne l'alarme, assemble ces pigmées,  
Ces légions de longs sifflets armées,  
Qui ne sçachant ni sentir, ni parler,  
De leurs poumons sçavent du moins souffler  
Dans ces tuyaux qu'une lâche industrie  
A fait servir d'organes à l'envie.  
Au milieu d'eux leur Chef déshonoré,  
Couvert d'opprobre, à la honte livré,  
Au noir tapis de la lente analyse,  
Passe l'Écrit qu'il déchire & méprise.  
Bientôt le prisme & le compas en main,  
Pour résultat de son triste examen,  
Il ne voit plus, dans l'œuvre qu'il censure,  
Qu'un rien pompeux fardé d'enluminure.  
Sur cet arrêt par sa bouche rendu,  
De ses Suppôts l'escadron répandu,  
Va par des cris, de folles incartades,  
Renouveler les fureurs des Ménades.  
Da Dieu de l'Inde on croit revoir les jeux  
Précipitée à flots impétueux,

L'horrible orgie , au combat échauffée ,  
Met en lambeaux le malheureux Orphée.

Vous en pleurez , Messieurs les Beaux-Esprits ,  
Mais vainement. Dans vos propres Écrits ,  
De ces excès vous donnez des modèles.  
Tant d'ignorans , témoins de vos querelles ,  
Lancent sur vous les traits envenimés ,  
Les mêmes traits dont vos bras sont armés.  
N'est-ce pas vous qui tenez à vos gages  
Ces embrions , ces petits personnages ,  
De tout mérite ardens persécuteurs ,  
Intrus par vous au nombre des Auteurs ?  
Vous excitez les cris de la cabale.  
Redoutez-vous une Muse rivale ?  
A sa poursuite alors vous envoyez  
Tous ces Raquets , par qui sont aboyés  
Les Candidats , les Nourrissons du Pinde.  
Du double Mont où son esprit se guinde ,  
Vous détournez son vol & son effor.  
Dans vos noirceurs vous faites plus encor :  
Vous répandez sur ce timide émule ,  
L'aigre sarcasme avec le ridicule.  
Ses vers , par vous mutilés , travestis ,  
A leurs Lecteurs n'offrent qu'un cliquetis  
De mots sans ordre & de phrases usées ,  
Sous un vernis vainement déguisées.

Tel est sur-tout l'art de nos Profateurs :  
 De nos tableaux ils ôtent les couleurs,  
 Laissent le trait & privent le génie  
 De cet éclat qu'il tient de l'harmonie.  
 Ils n'aiment point ces nobles fictions,  
 Ce mouvement, ce jeu des passions,  
 Ces traits hardis, ces fougues téméraires,  
 Du vrai Poète élans involontaires.  
 Ils n'aiment point ces mots de qui le choix  
 De qui les sons arrondis par la voix,  
 En chatouillant notre oreille charmée,  
 Donnent la vie à l'image exprimée.  
 Tout ce brillant que leur morgue proscrit,  
 N'est qu'un phosphore, un éclat de l'esprit,  
 Ils aiment mieux une prose toisée,  
 Où la raison, lourde & symétrisée,  
 Ne peignant rien, mais définissant tout,  
 S'appesantit, & disserte sans goût.

Aussi voit-on tout Rimeur subalterne  
 Fêré par eux sur le Pindé moderne.

Voilà leur aigle : Il a rimé, dit-on,  
 Rimé Sèneque, Aristote & Platon.  
 Il est bien vrai que sa docte Minerve,  
 En vains détails se morfond & s'énervé.  
 L'inversion, toujours hors de propos,  
 Brouille en ses Vers l'arrangement des mots.

Sa Muse enfin de grâces dépouillée,  
 Dans ses contours toujours entortillée,  
 Comme un reptile au travers des taillis,  
 Péniblement se traîne à longs replis.  
 Mais il n'importe, on trouve dans ses rimes  
 L'empois du grand, ces devises sublimes,  
 Ces riens pompeux, ces recherches du cœur,  
 Et des Pédans la sombre profondeur.

Ce Protégé dans leur troupe s'aggrege,  
 Voilà mon sot fier de ce privilège,  
 Qui, régénant l'École d'Apollon,  
 Regarde tout du haut de sa raison.  
 Il est gonflé du fiel de la satire.  
 Fourbe, hypocrite, adroit dans l'art de nuire,  
 Il sçait cacher son esprit médisant  
 Sous la faillie & sous un ton plaisant.  
 Mais sa gaieté n'est que grimace vaine;  
 Son rire affreux est celui de la haine.  
 Enfin, il a pour talent singulier,  
 Un art honteux, l'art de parodier.  
 Talent commun, sans verve & sans sublime!

Qu'il me réponde? A-t'il autant d'estime  
 Pour ce Scarron, ce bizarre Callot,  
 Dont le burin & dont l'esprit fallot  
 Ont surchargé leurs peintures comiques  
 D'êtres tortus, de formes fantastiques,

D'Anges proscrits en magots fagotés,  
 De noirs démons sur des monstres portés ;  
 Qui , se coëffant du capuchon d'un Moine,  
 Tentent la foi du solitaire Antoine ;  
 Estime - t'il l'un & l'autre bouffon  
 Au même point qu'un Corregè , un Milton ;  
 Eux dont la touche & vigoureuse & pure,  
 Des traits de l'Art embellit la Nature ?

Les faux plaisans , les diseurs de bons mots,  
 Par leur jargon n'en imposent qu'aux sots,  
 Un Vers heureux dicté par le génie,  
 Vaut tout le sel de leur plate ironie.  
 Par un esprit équitable & sensé,  
 L'esprit d'autrui n'est jamais rabaissé ;  
 Et du railleur la stérile éloquence,  
 Est moins en lui talent qu'insuffisance.  
 Mais.... Finissez ! quoi ! Minette poursuit !  
 De mes leçons est - ce donc là le fruit !  
 Cessez , vous dis-je , ou ces griffes cachées,  
 Par le ciseau vont être retranchées.  
 Imitiez-moi ; j'aurois pu démasquer  
 Tant d'importuns ardens à m'attaquer.  
 De leur cabale éclairant les manœuvres ;  
 Montrant leurs fronts où fiffient les couleuvres ;  
 J'aurois sur eux fait retomber les traits  
 Qu'ils m'ont lancés par des ressorts secrets.

J'ai dédaigné cette juste vengeance.  
 Enfin, Minette, imitez ma prudence,  
 Et, désormais tranquille à mes côtés,  
 Bornant le cours de vos jeux détestés,  
 Souvenez-vous que le pouvoir de nuire  
 Est étendu, mais qu'il faut le réduire,  
 Et qu'il vaut mieux être par sa douceur,  
 Dupe d'autrui que méchant par humeur.

M. COLARDEAU.

## VERS

A M. DE BERMANN,

*Qui a concouru avec Mlle. sa Sœur, pour le  
 Prix de l'Académie de Nancy.*

QUE ton ame en ce jour doit être satisfaite !  
 Tu retrouves dans ta défaite,  
 D'un triomphe nouveau la gloire & les douceurs ;  
 Ne crains pas qu'un autre l'obtienne ;  
 C'est l'emporter sur les Neuf Sœurs,  
 Que de ne céder qu'à la tienne.

M. DE LA LOUPTIERE,

# ODE SUR LA MORT

DE M. JOLYOT DE CRÉBILLON.

**Q**UEL spectacle est offert à mon ame éperdue!  
Que vois-je! dans mes sens la crainte est répandue!  
Est-ce ici le séjour qu'habite la terreur?  
Est-ce ici du néant la demeure fatale?

Quelle nuit infernale

Enveloppe ces lieux des voiles de l'horreur?

La lugubre clarté de cent torches funebres,  
Plus tristes mille fois que ces noires ténèbres,  
Vers un temple odieux guide mes pas errans;  
Un marbre ensanglanté couronne ses portiques;

Dont les débris antiques  
Semblent braver encor les menaces du tems.

Sur un Autel d'airain, la Mort, la Mort affise  
Tient pour sceptre une faux que la Fureur aiguise;  
A ses yeux est ouvert le livre des destins.  
De ses Arrêts sacrés, Ministres redoutables,

Les douleurs lamentables  
Entraînent à ses pieds la foule des humains;

Et ce fier Potentat, qui, gonflé d'arrogance,  
Aceable l'Univers du poids de sa puissance;  
Et l'esclave courbé sous le faix des travaux,  
Tout est en un instant disparu dans l'abyme,

Tout du néant victime,  
Périt également dans le fond des tombeaux:

Les torches à la main, échauffant le carnage;  
Bellone sur les morts, se frayant un passage,  
De rivières de sang inonde les Autels:  
L'Amour qui, sous des fleurs, masque sa perfidie;  
D'une main plus hardie,  
Sacrifie à la mort des milliers de mortels.

Dans ces funestes lieux, quel vieillard respectable  
A dévoué le temps au trépas indomptable?  
Le sceptre des Beaux-Arts éclate dans sa main;  
Sa voix rappelle au jour les Monarques célèbres;  
Qui, des séjours funebres,  
S'empresstent à l'envi de passer dans son sein.

Maître des passions qui captivent notre ame;  
Il l'émeut à son gré, l'attendrit ou l'enflamme:  
Quoi! la Mort à sur lui levé ses bras vengeurs!  
O Mort! Mort, arrêtez! ... il se débat, il tombe;  
Et la nuit de la tombe

L'enferme pour toujours, & le cache à nos pleurs:  
Détochez, ô François, vos honteuses alarmes!

Cet instant que le peuple envisage avec larmes ;  
Est l'épreuve de l'homme, & l'instant du Héros :  
Tant qu'il traîne ici-bas les chaînes de la vie ,

Les voiles de l'envie  
Obscurcissent toujours l'éclat de ses travaux.

Mais si-tôt que son ame, à ses destins fidelle ;  
Dépouillant les dehors de sa forme mortelle,  
Va boire le nectar dans la coupe des Dieux :  
Alors des sentimens le cœur est l'interprete ;  
Et sa cendre muette  
Est même respectable à l'œil de l'envieux.

Immortel Crébillon, les Filles de Mémoire  
Ont fixé pour jamais les degrés de ta gloire :  
Ton nom des plus fameux égale la hauteur.  
Eh ! qui sçut mieux que toi, des fils de Melpomene,  
Déployer sur la Scene,  
De forfaits inouis la surprenante horreur.

Ce Monstre au cœur de fer, c'est l'inflexible Atreus  
Voyez de quelle main, par le crime assurée,  
Il présente à son frere un vase horrible, affreux  
Tu demandes ton fils, infortuné Thyeste :

O vengeance funeste !  
Ton fils est tout entier dans tes flancs malheureux  
Quel sang vient de couler dans les murs de Mycenes  
Un couple scélérat, réuni par la haine,

Dans le sein maternel enfonce le couteau.  
 Tremblez, fils inhumains, le souffle des furies,  
 Dans vos ames impies,  
 Du remords dévorant allume le flambeau.

Que les soins d'Isménie (a) ont à mes yeux de  
 charmes !  
 D'un époux criminel enchaînant les alarmes,  
 De ses cruels malheurs elle adoucit le faix ;  
 Mais les Dieux l'ont marqué du sceau de leur colere ;  
 Et la main de son pere ,  
 Par des forfaits plus grands, venge encor ses forfaits.

Ainsi de la terreur, aux humains si fatale ,  
 Tu sçais nous faire aimer la pompe sépulcrale ;  
 Avec des flots de sang tu fais couler nos pleurs.  
 Quoi ! (b) de l'ambition tu sondes les abymes ,  
 Et la mere des crimes  
 Te développe aussi ses sombres profondeurs.

Ce Vieillard immortel, dont la main lente & sûre ;  
 Reproduit à la fois & détruit la Nature ,  
 Dans son rapide vol redouble tes efforts :  
 Ton esprit, dispensant des torrens de lumiere ;  
 Au bout de sa carriere ,  
 S'élève encor plus haut en ses rares accords.

(a) La Tragédie de Rhadamiste.

(b) Celle de Catilina.

30 LE PLUS JOLI

Je reconnois la voix du défenseur (a) de Rome  
Ce sont là tous ses traits, l'empreinte du grand  
Homme :

C'est ainsi qu'il tomba sous le couteau sanglant,  
Quels cris tumultueux ! le poison de l'envie,  
Epanché sur ta vie,  
Infecte de tes jours le reste chancelant.

Laiſſons ce vil Python exhaler ſes blaſphêmes ;  
Dès criminels humains les murmures extrêmes  
Alterent-ils jamais le front calme des Dieux ?  
Un tranſport inconnu m'appelle à l'Empirée ;  
De la voûte azurée  
Les chemins tout-à-coup ſont ouverts à mes yeux

Quelle Divinité, dans ſon orgueil ſuprême,  
Empruntant de la mort l'effrayant diadème,  
Rassemble à ſes côtés la troupe des malheurs  
Son front eſt obſcurci du deuil de la triſteſſe ;  
A ſes pieds la tendreſſe  
Grave en lettres de ſang ſes tragiques douleurs.

Corneille, pour Romain adopté même à Rome  
Racine, l'interprete & le peintre de l'homme,  
Sont d'un tribut de pleurs, pour encens honorés  
Là, mon divin Héros, guidé par la Mémoire,

(a) Le Triumvirat qu'il fit à l'âge de quatre-vingt un ans,  
qui fut injuſtement attaqué.

Sur un rayon de gloire,

Le Sanctuaire auguste occupe les degrés.

Pardonne, Crébillon, aux efforts de ma lyre;

Mes sens transportés par un heureux délire,

Ont retracé ta gloire aux siècles à venir;

Je couronne mes accords, & transmets dans mon ame

Cette céleste flamme,

Qui fait, des noms fameux, vivre le souvenir.

## M O R A L I T É.

U N arbre en fleurs est la figure

D'une beauté dans son printems.

C'est là sa première parure,

Il ne la garde pas long-tems.

Un Zéphir léger le caresse,

La fleur tombe & le fruit paraît.

Voilà l'effet de la tendresse,

La vertu meurt quand l'amour naît.

M. ROCHON DE CHABANNES.

## ÉPITRE

A M. GRESSET.

**E**H quoi ! charmant GRESSET, tu dors  
Et tu t'efforces, sans remords,  
De faire oublier ton génie !  
Horace, au printemps de sa vie,  
Lassé de ses premiers efforts,  
Par complaisance pour l'envie,  
Interrompt - il ses accords ;  
Et, d'avance au nombre des morts,  
En sa ténébreuse manie,  
Dans quelque Hameau d'Italie,  
Alla - t'il perdre les transports  
De sa timide Poésie ?

Toi, dont la naissante splendeur  
Éblouit ta Patrie entière,  
A ton lever dans la carrière  
Où s'élançoit ta jeune ardeur ;  
Tu t'es couché dès ton aurore ;  
Et dans la nuit cachant tes feux,  
Malgré nos cris, malgré nos vœux ;  
Ta longue éclipse dure encore !

Près de ton toit silencieux,  
J'ai vu les Grâces & les Jeux,  
Avec fureur briser ta Lyre,  
Et tristement entr'eux se dire :  
» Gresset est devenu Chartreux. »

Sors de ta coupable indolence,  
Et reviens parmi les vivans,  
Les dédommager du silence  
Où tu t'es plongé si long-temps.  
Des Amours la Troupe badine,  
Qu'avoit attristé ton sommeil,  
Dans leur allégresse enfantine,  
Battront des mains à ton réveil.

Celui que le destin propice,  
D'un talent sublime a doté,  
Doit au Public le sacrifice  
Même de son obscurité :  
Chargé d'honorables entraves,  
Il est le premier des Esclaves  
Consacrés à l'Humanité :  
C'est par la pénible excellence  
De ses Ouvrages renommés,  
Qu'il paye à ses freres charmés,  
La dette de son existence.

Les Dieux, dans leur juste pitié,  
En nous condamnant à la vie,

## LE PLUS JOLY

Formerent exprès le génie,  
Pour nous épargner la moitié  
Des maux dont la terre est remplie,  
Chaque talent est dévoué  
A cette loi sainte & chérie.

L'emploi de l'esprit enjoué  
Est de divertir la Patrie :  
C'est la servir que l'amuser.  
Le chef-d'œuvre des Politiques,  
Est l'art de sçavoir abuser  
Nos passions mélancoliques :  
Le vrai malheur, c'est le chagrin ;  
Et Molière, le plus habile,  
Est à la fois le plus utile  
Des bienfaiteurs du genre humain.  
Ah ! sans doute, ainsi que Socrate,  
Il eut un Dieu pour Conseiller,  
Qui, sous son nom, daignoit veiller  
Au bien de sa Patrie ingrate !

Mais il n'est plus, & les soucis  
Ont en foule inondé la France ;  
Et ces beaux lieux sont obscurcis  
Par la tristesse & l'indolence.

Le François a changé de mœurs ;  
On l'a fait rougir d'être aimable.  
Des pédans le troupeau coupable,

## DES RECUEILS.

Dans ses tyranniques humeurs,  
A, d'une main impitoyable,  
Tranché le sommet de nos fleurs;  
Sous une glace impénétrable,  
L'ennui sommeille dans les cœurs;  
A notre folie agréable,  
A nos plaisirs, à nos erreurs,  
A succédé l'art admirable  
D'analyser avec froideur,  
De disserter avec lenteur,  
Et d'être, sans nulle pudeur,  
Ennuyeusement raisonnable.

Tout, jusqu'à nos amusemens,  
Porte la pédantesque empreinte  
Du dégoût & de la contrainte  
Où languissent nos sentimens.  
A table, à nos festins tranquilles;  
On ne rit plus indécemment,  
Et les verres incessamment  
Seront bannis comme inutiles;  
On a pros crit les Vaudevilles,  
Et les refrains & les chœurs,  
Et sur-tout on n'y trinque plus;  
Les Grâces y font les habiles,  
Et, dans leur ennui dévorant,  
Philosophent, en digérant,  
Sur des vérités puériles.

Au mépris des loix & du goût ;  
Thalie, en sa rage Anglicane ,  
Comme une vile Courtisane ,  
Hormis les Dieux, a joué tout.  
A des têtes philosophiques ,  
Sans doute, il faut de pareils jeux ;  
Et le sel d'un libelle affreux ,  
Vaut mieux que des fadeurs attiques.

Fidelle à nos goûts effrenés ,  
De la bile qui nous consume ,  
Melpomene accroit l'amertume  
Par ses Drames défordonnés :  
Dans ses Parades sanguinaires ,  
Elle n'offre plus à nos yeux  
Que des amours incestueux ,  
Des crimes platement affreux ,  
Et des Héros patibulaires ;  
Nous l'avons vue , ivre de sang ,  
Vouloir, dans sa fièvre insensée ,  
Sur un échaffaud exhaussée ,  
Haranguer de-là le passant ,  
Et tout le Peuple applaudissant  
A cette héroïque pensée.  
Bientôt Médée, en ses fureurs ,  
Viendra sur la Scene troublée ,  
Aux brouhaha de l'Assemblée ,  
Égorger ses enfans en pleurs.

Sages , guidés par la prudence ,  
O sublimes Réformateurs !  
Achevez votre ouvrage immense :  
De Londres adoptez les mœurs ,  
Et donnez enfin à la France ,  
Des combats de Gladiateurs !

Ou plutôt connoissez votre âge ;  
Et servez mieux nos passions.  
N'offrez plus au François volage  
Vos attristantes fictions.  
Dans ces jours de crainte & d'alarmes ;  
Pour le tromper sur son destin ,  
Qu'attendez - vous de pareils charmes ?  
Le plaisir de verser des larmes  
Est trop ressemblant au chagrin.  
S'il se peut encore , il faut rire ;  
Des vapeurs d'un joyeux délire  
Il faut enivrer nos cerveaux ,  
Et nous endormir sur nos maux.

Mais , qui sçaura de nos caprices  
Gourmander les honteux excès ,  
Aiguillonner nos cœurs distraits ,  
Et nous réveiller sur nos vices ?

Gresset , de ta mourante voix  
Ranime la force première ;

Quitte les ombres de tes bois,  
Sors de ta tombe, & sois Molière.)

Mais, qu'ai-je dit? J'entends gémir  
Ta Religion alarmée:  
Tu rejettes jusqu'au desir  
D'une profane renommée.

Va, ne crains point que dans ces Vers  
J'aïlle, Apôtre du paradoxe,  
Étayer d'argumens pervers  
Quelque système hétérodoxe;  
Et te déduire impudemment,  
Dans ma folle philosophie,  
La scandaleuse apologie  
D'un scandaleux amusement.

Mais remplis au moins ta promesse,  
Et, si ta sévère sagesse  
A détruit tes tableaux divins,  
Pour consoler notre tristesse,  
Ayons-en du moins les dessins.  
Dans ton atelier solitaire  
Reprends tes pinceaux suspendus,  
Et termine, sans te distraire,  
Ces portraits en vain attendus,  
Où, quittant les grandes peintures,  
Par de chastes miniatures  
Tu veux amuser les vertus,

Ainsi d'un succès legitime  
Tu goûteras les doux transports ;  
Ta Muse, s'égayant sans crime,  
Nous corrigera sans remords.

Hélas ! de censeurs intrépides  
Quel siècle eût jamais plus besoin ?  
Et quand vit-on plus de faux guides  
Usurper ce sublime soin ?  
O siècle crédule & cynique,  
Fais moins de bruit de ton haut sens ;  
Ton titre de philosophique  
N'est qu'un sobriquet ironique  
Qui te distingue à tes dépens,  
De ta superbe maladie  
Connois le véritable nom :  
Pour quelques lueurs de raison ;  
Est-on guéri de la folie ?

Greffet, peins-lui tous ses travers  
Sous le masque qui la déguise,  
Découvre aux yeux de l'Univers  
Les oreilles de la sottise.  
Présente à l'homme ses devoirs :  
Que les vices cachés paroissent,  
Et dans tes fidèles miroirs,  
De tous côtés se reconnoissent.

Peins l'enthousiasme apprêté  
De tous ces petits fanatiques  
Qui vont dans les Places publiques ;  
Sur leurs tréteaux philosophiques ,  
Donner leçon d'impiété ;  
Fous malfaisans , vils Empiriques ;  
Qui compilent *incognito*  
Leurs gros volumes léthargiques ,  
Leurs almanachs *in-folio* ,  
Et leurs diatribes cyniques ;  
Et contre la Société  
Vont bâtifans de faux systêmes ;  
Et contre la Divinité  
Vont glapissant de froids blasphêmes ;  
Et qui , l'un sur l'autre monté ,  
Tâchent de se guinder eux-mêmes  
Par-delà l'immortalité.

Peins-nous ce Mécène stupide  
Qui , dans un souper clandestin ,  
De quelques fleurs de son jardin  
Va couronner la tête vuide  
D'un petit Auteur libertin ,  
Dont l'orgueil honteux & timide  
Bout de plaisir & fait le nain.

Peins Crésus , à l'ame massive ,  
Qui , perdant par degrés ses sens ,

De la volupté fugitive  
Cherche à tâtons les pas errans ;  
Qui, toujours dur, impitoyable,  
Devient enfin doux & traitable  
Pour échapper à son ennui ;  
Dans sa richesse, misérable,  
Voudroit qu'on eût pitié de lui ;  
Tâché, au fond de son ame usée,  
De trouver encore un desir,  
Et meurt d'une froide nausée  
En payant l'apprêt d'un plaisir.

Peins-nous les comiques disgraces  
De ces Rimailleurs boursouflés,  
Qui, par Melpomene sifflés,  
Viennent sur de longues échasses  
Boiter tristement sur ses traces,  
Et, se fatiguant en faux pas,  
Font rire de pitié les Grâces  
Qui contemplent leur embarras.

Peins ces folles impétueuses,  
Ces Petits-Maitres en jupons,  
Qu'on voit, de leur sexe honteuses,  
Du nôtre arborer tous les tons,  
Afficher des airs soldatesques,  
Siffler, lorgner, brusquer leur voix,  
Et rendre hagard leur minois,

Et s'affubler d'habits grotesques ;  
Croyant qu'en imitant nos fous ,  
Elles pourront devenir hommes ;  
Esprits-forts presqu'autant que nous ;  
Et n'ayant peur que des fantômes.

Peins nos Frondeurs réglant l'État ;  
Et criant contre tout Ministre ,  
Occupés dans leur vieux Sénat  
A quelque gageure sinistre ,  
Bien moins méchans que babillards ;  
Et , par amour pour la patrie ,  
Déraisonnant toute leur vie  
Sur la paix , la guerre & les arts ;  
Assurant que la politique  
En France va de mal en pis ,  
Et plaignant fort ce beau pays  
Qui n'a plus d'Opéra comique.

Du peuple qu'on nomme les Grands  
Peins-nous la petiteffe extrême.  
Peins nos Robins & nos Sçavans ,  
Nos Marquis & nos Abbés même.  
Puisque nos vices sont nouveaux ;  
Tu prendras des teintes nouvelles ;  
Et nos travers originaux ,  
Seront tes uniques modèles.

Pour moi , de ton Art enchanteur

Si je possédois la finesse,  
Et le secret de ta couleur,  
Je signalerois ma jeunesse,  
Par un tableau cher à mon cœur,  
Sous une robe vénérable,  
Connue au séjour des Neuf Sœurs,  
Je peindrois un Sage agréable,  
Sifflant les airs les plus flatteurs  
Au Perroquet le plus aimable.  
Plus loin, dans le monde porté,  
Hors de sa paisible cellule,  
On le verroit avec bonté,  
Détrompant un Vieillard crédule,  
Verser sur la méchanceté  
L'infamie & le ridicule :  
L'Envie, à l'aspect du succès,  
Armeroit sa langue traîtresse :  
Lui-même auroit l'air & les traits  
~~De l'honnête homme de sa Pièce.~~  
Frédéric, quittant les combats,  
Et les vaines soins de l'Empire,  
Pour lui, chanteroit sur sa Lyre,  
En l'appellant dans ses États ;  
Mais notre Sage n'iroit pas,  
Et, fuyant sa gloire importune,  
Il courroit à son Tivoli,  
Dans ses vertus enseveli,

Se dérober à la fortune.  
 Là, s'efforçant d'être inconnu,  
 Auprès d'une Épouse chérie,  
 Par les plaisirs de la vertu,  
 Il réaliseroit la vie.  
 Tandis qu'on le déchire ailleurs,  
 On le verroit, dans son ménage,  
 Par la paix unissant les cœurs,  
 Et soulageant dans leurs malheurs,  
 Ses Concitoyens de Village.  
 Je le peindrois content, heureux,  
 Toujours accompagné des Jeux,  
 Et couronné par la Sagesse.  
 Mais, dans un coin de mon tableau,  
 On appercevroit la Paresse,  
 Assise auprès de son bureau.

M. DE SELIS

## B O U Q U E T.

**E**N ce jour mille fleurs couronnent votre tête  
 En tout temps votre cœur est orné de vertus  
 Si le mérite étoit un nom de fête,  
 Vous auriez un Patron de plus.

Vanté

## ÉCUBE A PYRRHUS,

*Lui redemandant sa Fille POLIXENE.*

## HÉROÏDE.

ÉROS du sang d'Achille, invincible Pyrrhus;  
tu es en cendre, & sa cendre n'est plus.  
Veuve de Priam, dans son sort déplorable,  
ne peux-tu encore implorer un vainqueur implacable:  
Pyrrhus, prêtez l'oreille à mes cris douloureux,  
ceux vaincus maintenant ne sont que malheureux:  
ton bras est armé de la toute-puissance,  
tu peux suspendre même une juste vengeance;  
épargnez une mère, & voyez sa douleur;  
ne foncez pas les traits qui déchirent son cœur!  
Je réclame aujourd'hui l'humanité sacrée,  
la vertu chère aux grands cœurs, & des Dieux révérée;  
le droit inviolable des mortels malheureux,  
la première des loix qui les unit entre eux.  
Ne viens-tu pas d'entre mes bras d'arracher Polixène!  
Sois mère du moins, si je ne suis plus Reine.  
Ne d'un front couronné trahissant tous les droits;  
vous, voulez outrager la majesté des Rois;  
vous dégradez vous-même un puissant caractère,

Qui vous élève seul au-dessus du vulgaire.  
 Ah ! pour l'honneur des Rois , montrez à l'Univers  
 Le respect qu'on leur doit au sein de leurs revers  
 Pourriez-vous lui cacher que tous tant que nous  
 sommes,

Le Destin peut sur nous ce qu'il peut sur les hommes  
 L'Empire de l'Asie aujourd'hui renversé,  
 Présente dans sa chute un colosse brisé.  
 Que quiconque se fie au vain éclat du trône,  
 Au pouvoir incertain que donne la Couronne,  
 Qui dans l'enivrement d'un orgueilleux transport  
 Croit dompter à jamais les caprices du sort,  
 ( Des jeux de la fortune épouvantable exemple )  
 Sur ces débris fumans dans les fers me contemple  
 O toi vers qui j'étends mes suppliantes mains,  
 Acheve d'éclaircir mes horribles destins :  
 Pyrrhus ! accable donc mon ame infortunée.  
 Est-il vrai que ma Fille , à la mort destinée,  
 Doit du tombeau d'Achille ensanglantant l'Autel,  
 Tendre à genoux la gorge à ton glaive cruel !  
 Et pourquoi justes Dieux ! ... O loix de la nature,  
 Ne confondrez-vous point la voix de l'imposture ?  
 Tous les droits des humains seroient-ils donc trahis ?  
 Ce monde n'est-il plus qu'un peuple d'ennemis,  
 Qui , livré sans remords aux fureurs de la guerre,  
 Couvrant de sang humain la face de la terre,  
 Dans la férocity d'un courroux destructeur,

Insulte

consulte à l'innocence & brave sa douleur !  
et la Justice enfin, cette Reine équitable,  
qui prête à l'infortune une main secourable ;  
est donc plus sur le Trône assise avec les Rois ?  
de l'affreuse vengeance ils écoutent la voix !  
cette aveugle fureur, cette rage farouche,  
que rien ne peut fléchir, qu'aucun charme ne  
touche,  
embrasant pour conseil l'ardente inimitié,  
pousse dans les cœurs le cri de la pitié.  
Où de l'Univers ! un monstre plus barbare ;  
que l'Enfer a vomi des gouffres du Ténare,  
le Fanatisme impie, assis sur les Autels,  
exige le pur sang des malheureux mortels ;  
fonde son pouvoir sur l'amas de ses crimes ;  
triomphe en marquant de nouvelles victimes !  
l'imposture l'appuie, & du sein des tombeaux,  
évoque aujourd'hui les manes d'un Héros,  
de cet Achille enfin dont le noble courage,  
ne cherchoit que la gloire, & non pas le carnage ;  
qui ne sachant que vaincre au milieu des combats,  
saissoit à la clémence à marcher sur ses pas.  
De quel œil verroit-il ces Chefs remplis de haine,  
tout brûlans d'affouvir une rage inhumaine,  
d'une femme à loisir pour mieux percer le flanc,  
qui prêter une bouche avide de son sang ?  
si son ombre en courroux demandant des victimes,

Eût franchi de la mort les éternels abîmes ;  
 Héroïque vengeur des lâches attentats ,  
 On l'eût vu dévouer ce malheureux Calchas ,  
 Ce Devin furieux , cet odieux Ministre ,  
 Des noirs Arrêts du sort interprete sinistre ,  
 Dont la fourbe hypocrite , ose , élevant la voix ,  
 Faire parler les Dieux , pour massacrer les Rois !  
 Est-ce donc un Calchas dont la voix souveraine ,  
 Commande à ce grand cœur , le maîtrise & l'en-  
 chaîne ,

Honore le Guerrier de l'emploi des Bourreaux  
 Et fait à sa vengeance obéir le Héros ?  
 Fanatique assassin de ma dernière fille ,  
 Serois-tu plus cruel que ce terrible Achille ?  
 Il avoit à venger Patrocle & l'amitié ,  
 Et Priam en son cœur fit naître la pitié ,  
 Quand il vit ce Vieillard , de ses mains défaillantes  
 Du meurtre de son fils presser ses mains sanglantes  
 L'excès d'abaissement d'un pere malheureux ,  
 Scut toucher son grand cœur , ce cœur né généreux  
 Hélas ! assez de sang , de meurtres , de ravage  
 Ont dans ces lieux cruels signalé ton courage  
 La flamme a dévoré nos remparts & nos tours  
 Le feu de ton courroux doit-il durer toujours ?  
 Quand tu saccageois Troye , & que Troye embrasée  
 Offroit à ta fureur une conquête aisée ,  
 Parmi le bruit affreux des armes & des cris ,

abus de la Victoire entraînoit tes esprits ;  
tendant sur les miens une main sanguinaire ,  
Ce ne fut que leur mort qui pût te satisfaire ;  
Sous tes coups foudroyans tous me furent ravis ,  
Ta lance poursuivoit le dernier de mes Fils ;  
Jeune encore , & fuyant le poids de ta colere ,  
Il cherchoit un asyle aux genoux de son Pere ;  
Mais toi , méconnoissant cet asyle sacré ,  
Aux genoux de Priam il tomba massacré !  
Tyran , s'écria-t'il , les yeux baignés de larmes ,  
Qui braves d'un Vieillard les impuissantes armes ,  
Qui , du meurtre d'un fils , dans tes exploits cruels ,  
A souillé , sans frémir , mes regards paternels ,  
N'écoutant que la soif d'une horrible vengeance ,  
Tu foules donc aux pieds la plaintive innocence ,  
Sois puni ! . . . Si les Dieux secondent ma fureur ,  
Barbare . . . ton trépas va payer ma douleur.  
Il dit , son bras tremblant , glacé par la vieillesse ,  
Lance un trait iuvrile , enfant de sa foiblesse ,  
Loin de lui pardonner par ses cheveux blanchis ,  
Tu le trainas , cruel , dans le sang de son Fils ;  
Les mains de ce Vieillard timides & tremblantes ,  
Sondoient en frémissant ses blessures sanglantes ;  
Sans égard pour un Roi , sans pitié sur son sort ,  
Tu plongeas dans ton sein & le glaive & la mort !  
Et c'est toi que j'implore . . . Et mon ame abattue ,  
Doit caresser la main , dont l'aspect seul me tue !

Non ... n'attends pas de moi cet horrible retour ;  
Mais quoi ? ma fille , ô Dieux ! touche à son dernier jour !

Écoute , si le sort pour toi seul favorable ;  
Se plaît à m'opprimer sous ton joug redoutable ;  
Envers des ennemis vaincus & malheureux ,  
Un Vainqueur aisément peut être généreux ;  
Pourquoi souiller ton bras d'un forfait inutile ;  
Dans le cœur des Héros la clémence est facile ,  
Quoi ! tu sçus l'épargner dans l'horreur des combats ,  
Et ta main lui destine aujourd'hui le trépas !  
L'innocence est donc vaine , & la foible jeunesse ;  
La vertu , n'a plus rien qui pour elle intéresse !  
Sur un sexe timide & né pour la douceur ,  
De barbares Soldats font tonner la terreur ;  
A leur garde farouche une Fille est livrée ,  
On l'entraîne des bras d'une Mere éplorée ;  
On sépare des cœurs qu'unissent à la fois  
Les nœuds sacrés du sang , de l'amour & des loix !  
Dépouille - toi , Pyrrhus , de ce cœur inflexible ,  
Sois plus grand qu'un Héros , sois Homme , sois  
sensible :

Quand les Dieux sur mon ame épuisent leurs fureurs ;  
Attendri sur mes maux , touché de mes douleurs ,  
Laisse - toi pénétrer du cri de la nature ;  
Est-il une grandeur plus aimable & plus pure ?  
Bends-moi l'unique objet de mes timides vœux ,

Rends-moi la seule main qui doit fermer mes yeux ;  
 Rends-moi ce cœur qu'anime une égale tendresse,  
 C'est l'appui consolant de ma triste vieillesse ;  
 Quand tu peux réparer l'excès de mes malheurs ;  
 Accorde ce bienfait à mon âge, à mes pleurs !  
 Hélas ! c'est mon soutien, c'est mon Dieu tutélaire ;  
 C'est ma fille, c'est tout pour le cœur d'une mere.  
 Ne me rebute point, sois sensible à ma voix,  
 Au poids de leurs bienfaits les Dieux jugent les Rois !  
 Les Dieux t'en sçauront gré. . . . Ne veux-tu que  
 ma vie ?

Ah ! qu'au lieu de ma fille elle me soit ravie :  
 Victime volontaire, offerte à ton courroux,  
 En tombant sous ta main, je bénirai tes coups.  
 Je frémis, & je crains . . . je tremble ; mais j'espère  
 Que d'un œil de pitié tu verras ma misère :  
 Ce cœur triste & flétri qui gémit sous les ans,  
 Va s'ouvrir à la joie en ses derniers momens.  
 Mais, ô présage affreux ! Si toujours inflexible ;  
 Il faut encor du sang à ton ame terrible,  
 Si, féroce Vainqueur, rien ne peut t'émouvoir ;  
 Dans ce sein maternel porte le désespoir :  
 Assouvis d'un seul coup ta fureur meurtrière,  
 Sur le corps de la fille assassine la mere ;  
 Prouve, en mettant le comble à tes forfaits honteux ;  
 L'injustice, ou du moins l'impuissance des Dieux !

---

---

P O R T R A I T  
*D'UN CHEVALIER FRANÇOIS.*

**S**I l'on peignoit l'honneur François ,  
Je voudrois qu'il fût ceint d'une écharpe éclatante  
Qu'autour d'une taille élégante ,  
Les Amours renoueroient sans pompe & sans après  
Ses yeux seroient brillans d'une douce allégresse ;  
Ses longs cheveux , négligemment épars ,  
Ne seroient point tressés des mains de la mollesse  
On reconnoîtroit Mars au feu de ses regards ,  
A la Victoire on le verroit sourire ;  
Ses grâces mêmes auroient un air guerrier ;  
D'une main il tiendrait des branches de laurier  
Et de l'autre , des fleurs pour le sein de Thémire  
On représenteroit des Sièges , des Combats  
Autour de cette auguste Image ;  
Elle peindroit l'amour , la vertu , le courage ,  
Et le nom de BRISSAC seroit inscrit au bas.

M. DORAT,



## ÉPI TRE

A M<sup>ME</sup>. DE MARVILLE.

Vous voulez, belle Isfée, qu'à peine en son aurore,

L'astre de mes destins vous annonce son cours ;

Du plutôt que de moi, que d'un cœur qui s'ignore.

Je suive les replis, je sonde les détours ;

Qu'au milieu d'un groupe d'Amours,

Dans le salon brillant du Dieu de l'harmonie

L'expose le tableau de mon foible génie,

Et le système de mes jours.

Vous le voulez, ma main docile

Va saisir ce pinceau dont la touche facile

A tracé tant de fois vos charmes les plus doux ;

Le folâtre enjouement voltigeant sur vos traces,

La naissance des Ris, la toilette des Grâces,

Le sentiment en pleurs embrassant vos genoux.

Mais comment de si loin revenir sur mon être ?

Pourrai-je abandonner cette foule d'appas,

Cet air intéressant, ces accords délicats,

Ce je ne sçais quel feu, trop dangereux peut-être ?

Comment vous ferai-je connoître

Celui qui ne se connoit pas ?

E iv

Occupé tout entier des vœux de que ce j'aime ;  
Dans un cœur étranger plaçant tout mon bonheur ;  
Je suis encor pour moi le plus obscur problème ;

Pourquoi par un ordre suprême ,  
Du don de m'ignorer m'arracher la douceur ?  
Faut-il enfin m'ouvrir , me résoudre moi-même ;

Et vous analyser mon cœur ?  
Ah ! puis-je m'en défendre ? Un regard tout de  
flamme

A déjà sçu percer les voiles de mon ame ;  
Je me sens pénétré du feu de ses rayons ;  
Et déjà devant moi la vérité fidelle ,

Plaçant son miroir pour modèle ,  
A préparé la toile & posé les crayons.  
Philippe n'étoit plus ce trop vaste génie ,  
Des Grâces , des Amours , des Muses regretté ;  
Politique , Guerrier , Disciple d'Uranie ,  
Arbitre des talens & de la volupté.  
Philippe n'étoit plus , & je commençois d'être ;  
Je sortis du néant , il entroit au tombeau.

Chapelle orna long-temps les lieux qui m'ont vu  
naître ;

Fontenelle y chanta , l'Amour étoit son maître ;  
Là , Voltaire essaya son tragique pinceau :

La lyre , les crayons , le chalumeau champêtre ;  
Les attributs des Arts entourent mon berceau.  
Je crois au milieu d'eux comme au sein du Lycée ;

Mon esprit moins étroit s'ouvre insensiblement ;  
 En termes plus certains j'exprime ma pensée ,  
 Mon cœur moins vuide enfin connoît le sentiment.  
 Lui seul à la vertu prête de nouveaux charmes :  
 Grâces de la pudeur , plaisir touchant des larmes ,  
 Tendre son de la voix , silence encor plus doux ,  
 Refus, desirs , transports , il vous réunit tous.  
 Pour remplir tous les jours d'une courte existence,  
 N'étoit-ce point assez de posséder un cœur ,  
 De sentir vivement , d'aimer avec constance ,  
 De désirer sans trouble , & jouir sans langueur ?  
 Ah ! falloit-il encor , victime du génie ,  
 Trop séduit par les sons d'une vaine harmonie ,  
 Vouloir être introduit dans le sacré Vallon ,  
 Et , parcourant ces bois que la foudre environne ;  
 Joindre dans la même couronne ,  
 Aux myrtes de l'Amour les lauriers d'Apollon !  
 Mais quoi ! si de tout temps la noire frénésie ,  
 Au nectar de la Poésie  
 A mêlé ses poisons brûlans ;  
 Faut-il que les excès de la débauche impure  
 Nous fassent renoncer aux dons de la Nature ;  
 Et juge-t-on des Arts par l'abus des talens ?  
 Ainsi que des couleurs la toile prend la teinte ;  
 Nos Écrits de nos mœurs prennent toujours l'em-  
 preinte ,  
 C'est la glace où le cœur est rendu trait pour trait ;

Je vais peindre le mien fans espoir & fans crainte

Je suis fidelle au vrai, même dans mon portrait

Si l'homme est méchant, je l'oublie;

S'il n'est que fou, j'en ai pitié:

J'ignore la haine & l'envie,

Je ne connois que l'amitié.

O vous qui pratiquez ces plus tendres maximes

Qui m'aimez pour moi-même, & non point pour

mes rimes,

J'en goûte auprès de vous la parfaite douceur:

Le Dieu de tous les Arts, l'ingénieux Voltaire

A formé mon esprit, & vous mon caractère;

Je lui dois mes talens, mais je vous dois mon cœur

Contre moi chaque jour Zoïle peut écrire;

Ma vengeance est muette, & de son noir délit

Un stoïque maintien sera l'unique prix.

Si ses armes sont la satire,

Mon bouclier, c'est le mépris.

Sauvé de ces écueils, connus par cent naufrages

Encor moins descendrai-je à des éloges bas:

Le mensonge flatteur est loin de mes Ouvrages

Quand je chante Daphné, Lyfis, ou Mécènes,

C'est peu de mon estime, ils ont tous les suffrages

Et je n'exprime point ce que je ne sens pas.

Peut-être de moi-même adulateur frivole,

Tel qu'un Amant séduit par une vaine idole,

Tel que Narcisse, épris de ma propre beauté,

Je m'abuse, & je peins peut-être  
 Bien moins ce que je suis que ce qu'il faudroit être ;  
 Aux yeux de l'amour-propre on n'est jamais flatté.  
 Du moins que cette estampe, où l'honneur se copie,  
 Soit le plan de mes mœurs, la carte de ma vie,  
 Comme un Oracle sûr je veux l'interroger :  
 Si par la main de l'Art elle est trop embellie,  
 C'est à moi de me corriger.  
 Que ne puis-je à l'instant, dans le creuset du Sage,  
 Épurer mes talens, & mon cœur encor plus ;  
 Joindre aux fleurs du printemps les fruits du troi-  
 sième âge,  
 Les attraits de Minerve aux grâces de Vénus ;  
 Porter chez mes Amis cet heureux assemblage,  
 La solide raison, le léger badinage,  
 Et sur-tout les vertus de la Société ;  
 Simplicité de mœurs, ainsi que de langage ;  
 Candeur inaltérable, exacte vérité,  
 Ah ! que ne puis-je enfin, pour finir cette image,  
 Bannir de mes foyers la molle oisiveté,  
 Et d'un goût peu constant, d'un esprit trop volage,  
 Arrêter le papillonnage,  
 Et fixer l'instabilité !  
 Cette flottante incertitude ;  
 Variant chaque jour mes frivoles desirs ;  
 Me conduit quelquefois des plaisirs à l'étude ;  
 Mais plus souvent encor de l'étude aux plaisirs,

Doux plaisirs, votre temple est celui du mystère  
J'y vais avec Thémire, & le devoir austère,  
La plus pure vertu ne s'en peut alarmer :  
L'hommage que j'y porte est le desir de plaire  
Et la certitude d'aimer.

Qu'un autre, guidé par l'envie,  
Dans l'autre de Méduse aille armer sa fureur,  
Qu'isolé, sans Amis, à lui-même en horreur,  
A dégrader les Arts il consume sa vie,  
Et que toujours plus détesté,  
Plus rampant ou plus téméraire,  
La haine, l'intérêt, l'ignoble obscénité  
Disent les seuls Vers qu'il peut faire ;  
Pour moi, toujours plus enchanté  
De l'aimable simplicité,

Aux rives de Tibur j'irai chanter Glycère ;  
Orner de pampres verts cet Autel écarté,  
Et couronner enfin des roses de Cythere,  
La Sagesse & la Volupté.

Ainsi pensa toujours cet aimable génie,  
Ce Philosophe aisé, ce convive charmant,  
L'interprete du sentiment,  
Et le vrai Dieu de l'harmonie :  
Chaulieu, ce Peintre des Amours,  
Anacréon du temple, Ovide de nos jours,  
Dans les Vers de qui tout respire,  
Et l'atticisme si vanté,

Et la Romaine urbanité,

Et ce charme François que je ne puis décrire.  
Ainsi pense l'Auteur des Grâces si connu,  
Le Chantre de Vert-vert, l'Amant de la Nature:  
Telle qu'un clair ruisseau, sa veine est douce &  
pure,

Et tel que ses Écrits son cœur est ingénu.  
Adoptant leur esprit, leur négligence même;  
Je voudrois allier, dans un heureux système,  
La vertu, les plaisirs, les Arts, la liberté.  
La morale à mes yeux se montre sous l'image

D'une jeune & tendre Beauté:

La timide pudeur régne sur son visage;  
Moins belle que Vénus, elle plaît davantage;  
L'adorable franchise habite à son côté,

Un soupir est tout son langage,

Les larmes de l'amour font sa félicité;  
Son symbole est un cœur: qu'enseigne-t'il au Sage?

La nature & l'humanité.

Mais c'est peu de prêter à ma philosophie  
Ce tendre, ce touchant que le cœur déifie;  
Il est d'autres devoirs, des décrets adorés,

Plus d'une chaîne qui nous lie,

Et des engagements sacrés.

Nous naissons tous sujets d'une double puissance;  
Chaque Peuple a son culte, & chaque État ses loix;  
Malgré l'audace impie, & l'aveugle licence,

Respectons les Autels, obéissons aux Rois;  
 Toujours vertueux par système,  
 Coupable trop souvent, mais par fragilité,  
 Du moins lorsque d'Aaron j'entends la voix suprême  
 Fidèle Israélite, & m'oubliant moi-même,  
 De ma folle raison j'abaisse la fierté,  
 Et laisse captiver devant un Diadème  
 Mon impuissante liberté.

Cependant, ennemi du cruel Fanatisme,  
 Secrètement blessé d'un trop grand despotisme,  
 Je n'ai point l'air esclave au milieu de mes fers  
 Telle est mon ame toute entière,  
 Et telle sera la matiere  
 De mes Écrits & de mes Vers.

M. DESMAHIS.

## RÉFLEXION MAUSSADE SUR L'AMOUR.

BIENTÔT l'amour mene à l'ennui;  
 De ses faveurs bientôt les Amans se dégoûtent  
 Et les plaisirs qu'on a de lui,  
 Ne valent pas ce qu'ils nous coûtent.

M. GAUDET.



## LE DESPOTISME.

## ÉPIÔRE

A M. DE VOLTAIRE.

MON Général par excellence,  
Au bas Parnasse un Poète allaité,  
Qui te feroit son humble remontrance;  
Seroit-il sûr d'être écouté?

Depuis dix lustres que la France  
Se fait honneur de tes Écrits,  
Indépendant, au sein de l'abondance;  
Ne peux-tu dans ta résidence,  
Bornant ta gloire, en savourer le prix?

Le comble des honneurs est de n'en plus prétendre;  
Depuis long-temps ce beau droit est le tien;  
Veux-tu finir en Poète Chrétien?  
Il n'est pour toi qu'un parti sage à prendre,  
Pourvu d'argent & de gloire à souhait,  
Crois-moi, ne romps point en visière  
Des Nourrissions, qui, d'un vol indiscret,  
Veulent entrer dans ta carrière.

Que peut-il manquer à ton nom?

N'as-tu point dans dix-sept volumes,

En Prose, en Vers, & de toute façon;

Produit l'ouvrage de vingt plumes ?

A tous les coins ton triomphe est marqué;

Il fera honte à tous les âges ;

Et de ton sçavoir disléqué ,

L'on feroit six grands Personnages.

Dans les fastes de Mars, tes fastes confondus,

La palme du Guerrier n'ombrage point la tienne;

Un grand Homme, un Héros, qu'exige-t'il de plus,

Qu'honoré de son siècle, un autre s'en souviene !

Ainsi, treve aux beaux Vers, que chacun à son tour

Puisse dramatiser, courtiser Melpomene ;

En Politique, en Vers, comme en Amour,

Trop de crédit mériteroit sa peine ;

L'ostracisme, voilà ce qu'il faut mettre au jour,

Pour mettre un frein à ta verve inhumaine :

» Tu voudrois donc m'exiler ? Je le suis.

Bon Dieu, ce n'est pas toi que je veux qu'on exile ;

Je voudrois seulement que tes doctes Écrits,

Dont pour un que l'on cherche il s'en présente mille,

Ne pussent de dix ans se montrer dans Paris,

Et qu'on te réduisît à t'admirer toi-même.

Quels vœux ! mon délire est extrême ;

De temps en temps, si ton vieil Apollon

Ne nous donnoit de ces Vers... que l'on aime !

Qu'aurions-nous à Paris d'agréable & de bon ?

Hé bien ! fais donc, puisqu'il faut que tu fasses,

Et fois, jusqu'au dernier moment,  
Le Poëte du sentiment;

A ce partage, joins les grâces;  
La fiction, la force & l'enjouement;  
Je le veux bien; mais te nommant Voltaire;  
ton lot en lauriers te paroît trop petit,  
Sçais-tu compter? Laisse-nous faire;  
Tous nos écarts tournent à ton profit.

Ce raisonnement, s'il est juste,  
Je dit donc.... Car enfin ne se pourroit-il pas;  
que de chêne orgueilleux, devenu foible arbruste,  
Tu fisses des Agéfilas?

Qu'imitateur du grand Corneille;

On s'attendit aux Attila?

Que tandis qu'au Parterre;

On s'écrieroit merveille,

entre nous étourdis, nous criaissions hola?

Mais tu n'as rien des glaces de ton âge;

Tancrede, en qui j'avois mis mon espoir;

Tancrede que six fois je fus tenté de voir;

D'Alzire & de Mérope emporte le suffrage;

Aménaïde, j'en conviens,

Mise au creuset de la grande Prêtresse,

Par le rôle & le jeu doublement intéresse:

Des Vers d'autrui, Clairon en fait les siens,

Tant à bien dire elle a d'adresse;

Jugeons par-là, qu'Auteurs, Acteurs entre eux

Peuvent s'aider, ainsi que se détruire;  
 Qu'en de mauvaises mains un beau rôle est affreux  
 Et qu'on dit toujours mal, quand on n'a rien à dire

D'Acteurs & de talents sans trop m'embarasser,

Laissons Tancrede, & finissons l'Épître :

On dit, mon Maître, & je n'ose y penser

Que du Théâtre, & l'honneur & l'arbitre,

De trois Drames nouveaux tu le vas renforcer :

Te l'avouerai-je ? Une frayeur secrète,

Au même instant que je l'appris,

Comme si le tonnerre eût menacé ma tête ;

S'empara de tous mes esprits :

Quel Homme ! m'écriai-je, & quel foudre tragique

Son repos, ses plaisirs, quand les prend-il en sa

Historien, Poète épique,

Le verrons-nous Moraliste & Comique ;

Sans commencement & sans fin ?

En vérité, c'est bien la peine

De sécher sur les Grecs pour y prendre un sujet

De faire un plan, d'inventer une scène,

De la nouer d'intrigue & d'intérêt ;

D'impiétés de larder nos maximes,

D'employer au hasard la terreur & l'horreur,

D'énervier les vertus, d'enchérir sur les crimes ;

Pour attenter aux poumons d'un Acteur :

Nous avons beau relever par la plume

Les Héros de notre façon,  
 décorer d'habits que l'on nomme costume;  
 Et les barder jusqu'au menton;  
 Sans connoître un mot de tactique,  
 Faire en bon ordre avancer des Soldats;  
 N'offrir que sièges, que combats,  
 Tant nous aimons la mécanique;  
 Nous avons beau, de carnage altérés;  
 Faire venir des poignards d'Angleterre;  
 Quand nous nous sommes égarés,  
 Faire à propos éclater le tonnerre;  
 Substituer les cris au sentiment,  
 Tout immoler aux beautés de tapage;  
 Ciel, de Dieux, d'hélas, chevillant un Ouvrage;  
 Sans avoir rien noué, forger un dénouement;  
 Supposer quelque Chef & des Soldats d'élite,  
 Qui ne sont point du parti d'un brutal,  
 Qui, pour un coup d'éclat, ou quelque heureuse  
 fuite,  
 Réservés dans un coin attendent le signal:  
 Derrière un roc, ou dans une anse,  
 Avoir toujours quelques Vaisseaux tout prêts;  
 Où l'on embarque l'innocence,  
 Et renverse de grands projets;  
 Ne point manquer d'introduire une Lettre;  
 Dont le sens double & jamais contesté,  
 A l'appui d'un soupçon, d'un songe, ou d'un peur-être;

Sera pris du mauvais côté :  
Pour amener une reconnoissance ,  
Ne point placer un Héros sous son nom ;  
Faire qu'après deux ans d'absence ,  
Vieilli, barbu, sans nulle ressemblance ,  
Il ne soit plus connu dans sa maison :  
Par un effort de l'Art, étouffer la nature ;  
Forcer les situations ,  
Au simple préférer l'enflure ;  
Sans les sentir , peindre les passions !  
Présomptueux, bravant l'orage ,  
Vouloir traiter de vieux sujets ,  
Par un défaut ou principe d'usage ,  
Pour un beau rôle , en faire six mauvais :  
Prouver sur-tout que Corneille & Racine  
Ne seroient que des fots en ce siècle sçavant ;  
Que leur intelligence étoit moins que divine ,  
Puisqu'aujourd'hui nous faisons autrement ;  
Que de leur temps, la Tragédie ,  
Foible & timide , étoit sans mouvement ;  
Après l'avoir des regles affranchie ,  
Ensanglantée & refroidie ,  
Nous reçoit-on ? Ce n'est qu'en rechignant  
Moi qui te parle , & de mes Camarades ,  
(S'il en peut être entre Écrivains)  
Prenons mille biais, jouons cent mascarades ,  
Pour arriver à pas lents à nos fins.

« i-je lu bientôt ? quand ferai-je à l'étude ? »

« Acte est refondu , voudroit-on le revoir ? »

« Tout ceci poliment s'élude ; »

« Semainier sçait tout , & ne veut rien sçavoir. »

« or , que trouve-t'on à redire à ma Pièce ? »

« destine à Clairon un rôle de fierté , »

« Bien raisonné , plein de finesse , »

« D'ironie & de dignité. »

« y fais Gauffin tendre comme elle-même ; »

« second Nicomede y provoque Grandval. »

« Dumesnil y fera violente à l'extrême ; »

« Son rôle est sublime , inégal. »

« récit de Dubois sur-tout est admirable. »

« Gardes , de Liçteurs , les coins seront remplis ; »

« vous en coûtera deux mille écus d'habits , »

« Et tout ceci n'est point recommandable ? »

« D'accord , Monsieur , vous avez du talent ; »

« Votre Pièce est une merveille : »

« Le style en est pompeux , & le plan excellent ; »

« Elle est en tout digne du grand Corneille ; »

« Mais Clairon voudroit des couplets. »

« Ce n'est qu'un mot , que ne me parle-t'elle ? »

« Le rôle de le Kain paroît froid : Bagatelle ; »

« De la chaleur le Kain fera les frais. »

« Dumesnil n'est point mécontente ; »

« Mais Brizard murmure tout bas ; »

« Hus assure très-fort qu'elle est votre servante ; »

« Et que dans votre Pièce elle ne jouera pas

J'avois besoin d'une femme jolie ;

Elle refuse ? Il la faut retrancher.

Parlons de Brizard , je vous prie ,

Quelles raisons a-t'il de se fâcher ?

« Il dit , Monsieur , que ce Vieillard austère

« Froid raisonneur , ne fait que sermonner

Raisonneur ? Eh ! mon Dieu , qu'il n'ait plus de colère

« Nous le ferons déraisonner.

« L'auriez-vous cru ? Les Confidens

« Tirent le nerf , craignent de faire rire.

Ils y sont faits ; d'ailleurs , voudroit-on que ces gens

Eussent le sens commun , fussent intéressans ,

« Quand mes Héros n'ont rien à dire ?

« Quant au plan , vous le trouvez bon ?

« Très-bon assurément , mais non pas sans reproche

« Que pensez-vous de l'exposition ?

« Qu'elle fatigue & par fois cloche.

L'Acte qui suit , comment le trouve-t-on ?

« Assez bien fait , mais froid de style ;

Le troisième ? » Fort embrouillé.

Le quatrième ? » Chevillé.

Le dénouement ? » Comique , & d'une main habile

« Et cependant nous ne saurions douter

« Qu'un autre plan , de nouveaux caractères

« Que vous pliant à des loix plus sévères ,

« Ce ne fût un Drame à vanter ?

Vous le voulez ? J'en aurai le courage ;  
 Et je vais commencer par-là :  
 m'en coûte si peu de refondre un Ouvrage ;  
 Que dans trois jours vous aurez tout cela ;  
 Vous pouvez l'annoncer. » N'en prenez point la  
 peine :

Vous avez l'an pour vous y préparer :  
 Voltaire tout ce temps, doit occuper la Scene ;  
 Ainsi, vous, vos pareils, pouvez vous retirer ;  
 Point de tour qu'après lui, point d'excuse qui  
 tienne.

Eh ! bien, mon Maître, es-tu bien convaincu ;  
 L'interrompre ta gloire est un faux héroïsme ?

Et que ton pouvoir absolu

Peut s'appeller un Despotisme ?

Tu triomphes, tu t'applaudis,

Que tout cède au nom de Voltaire ;

Ignorez-tu que dans Paris,

De nos calamités nous te nommons le pere ?

Dis-moi, le plaisir d'être lu,

Qui te dit sans cesse d'écrire,

Né peut-il être combattu

Par la fatalité de nuire ?

Que voudrois-tu que fit un pauvre Auteur ;

De qui l'honorable indigence,

Attend tout d'un succès trompeur,

Lorsque tu vis dans l'abondance ?

Qu'il remit à six mois le besoin de dîner ?

Et que sous les haillons de l'hiver le plus rude

De tout l'été n'osant désarçonner,

Trottât Pégaze, & se nourrit d'étude ?

Eh ! quoi, n'as-tu pas à rougir ? ...

» Mais à Paris, mieux qu'en Province,

» Un bon crédit que l'on sçait s'établir,

» Vient au secours du Poëte & du Prince

» Si le crédit ruine, au moins sçait-il jouir

C'est bien l'entendre ; mais mon Maître

Pour écorner dignement l'avenir,

Il faut du moins être sûr d'acquérir.

» Pour ne point payer, faut-il l'être ?

» Voilà les risques que j'y vois ;

» Dans un État, s'il n'étoit de coupables

» Que les Poëtes insolvables,

» Il seroit beau de les soustraire aux loix ;

» Ils feroient peu de misérables.

Je t'en crois ; la difficulté

N'est point de prolonger ses dettes ;

Au même instant qu'on les a faites,

Ce droit devient de toute immensité ;

Notre embarras est de les faire :

Comment veux-tu que sans biens, sans contrain

Vêtus, Dieu sçait, & portant mine austère,

Que sous le nom de Faiseurs d'Almanachs,

Nous persuadions la Lingere ?

Quand

Quand on verra la corde à nos habits,  
 Qu'à la façon on pourra reconnoître,  
 Qu'on les fit en tel an, qu'on les doit à tel Maître;  
 Est-il Tailleur assez sot dans Paris,  
 Pour nous couvrir à neuf, & goûter un peut-être?  
 Trouve, si tu veux, de changer de Quartier:  
 L'Adam second, que tu croiras séduire,  
 Se trouvera compere du premier;  
 Ton nom t'échappe, il se retire.  
 Nos prétentions fatalement déçus,  
 Pour en former ailleurs, dis-moi, quel parti prendre?  
 Celui que prit l'Auteur de Regulus?  
 Présenter des billets signés Germanicus;  
 Des droits sur nos Vers, tant qu'ils peuvent  
 s'étendre?

Le bon papier, & le bel Endosseur!  
 Ah! si de tels effets, un jour il se peut faire  
 Qu'un seul homme soit possesseur;  
 Cela feroit un courageux Porteur,  
 Plutôt qu'un riche Actionnaire.  
 D'ailleurs est-il, quand on vit de crédit,  
 Existence plus incommode?

Que sur le corps on vous mette un habit,  
 Il n'est jamais trop grand ni trop petit,  
 Et la couleur en est toujours de mode:

(a) Vallier pour vous ramasse les grailions;

(a) Vallier, Traiteur, rue des Boucheries Saint Germain.

Tome III.

F

Chaussure étroite ou large , il faut la prendre ,  
Si votre soif jusqu'au vin peut s'étendre ,  
Le Marchand par faveur , vous fait boire ses fonds  
Je dis plus , si l'amour ou le libertinage ,  
Vous entraîne en de mauvais lieux ,  
Assurez - vous de trouver au passage  
L'épouvantail du Béguinage ,  
Et la Doyenne aux traits hideux ;  
Heureux encor si , par un vieux caprice ,  
L'Abbesse de céans vous réservant son cœur ,  
Ne vous contraint au double sacrifice ,  
De goûter un plaisir factice ,  
Et de rimer en son honneur .  
Pleins de soucis , rongés d'inquiétudes ,  
Penses-tu qu'avec goût nous puissions travailler ?  
Rien ne distrait de nos études ,  
Comme des dettes à payer :  
Et cependant , il est prudent d'en faire ;  
Car un Auteur , qui de ses Créanciers  
Pourroit composer un Parterre ,  
Seroit plus sûr de ses lauriers ,  
Qu'un Prédicant de l'honneur de sa Chaire .  
Pour moi , qui crains d'en manquer au besoin ,  
Garçon prudent , j'ai déjà pris la peine  
D'en amonceler pour un coin ,  
Qui sera le coin de la Reine .  
Ce sont des gens . . . Dieux ! quels poignets !

Deux de leurs bras en valent quatre;  
 Mon Frotteur, mon Batteur de plâtre,  
 Mon Porteur d'eau, tous auront des billets;  
 Hommes lettrés, & connoisseurs en style:  
 Ils m'ont promis, dussent-ils y dormir,  
 De célébrer la Pièce, & d'y bien applaudir,  
 Si cela n'est point difficile.  
 Applaudir, où Monsieur? où vous n'entendrez rien:  
 Mes enfans, faites-vous une fois violence,  
 Sçachez qu'en fait d'esprit & d'éloquence,  
 Ce qui ne s'entend pas, est bien.  
 » Faut-il claquer avant que l'on commence?  
 Non pas; mais mon Valet, à demi bel-esprit,  
 Qui lit Monsieur Hebdomadaire, (a)  
 Vous fera signe du Parterre;  
 Ce Guide est sûr, & va bien qui le suit.

Insensé! quel espoir m'anime?  
 Voltaire, où vais-je m'égarer?  
 Sur l'Hélicon dont tu parcoures la cime,  
 Reprises vains, pouvons-nous nous montrer?  
 Jusqu'à ce qu'affoibli par l'âge,  
 Tu ne fies plus le pere des beaux Vers,  
 Que de tes nouveautés se lasse l'Univers,  
 Je perdrai mon crédit, ou je perdrai courage.

(a) Ce Garçon s'étoit mis dans la tête qu'*Hebdomadaire* étoit son nom d'Auteur.

## V E R S

*A M. BLIN DE SAINMORE,**Au sujet de l'Héroïde de Gabrielle d'Estrées.*

**M**ON amour-propre est vivement flatté,  
De votre Écrit, mon goût l'est davantage;  
On n'a jamais, par un plus doux langage,  
Avec plus d'art blessé la vérité.

Pour Gabrielle en son apoplexie,  
D'autres diront qu'elle parle long-temps;  
Mais ses discours sont si vrais, si touchants,  
Elle aime tant qu'on la croiroit guérie.

Tout Lecteur sage avec plaisir verra,  
Qu'en expirant, la belle Gabrielle  
Ne pense pas que Dieu la damnera,  
Pour trop aimer un Amant digne d'elle.

Avoir du goût pour le Roi Très-Chrétien,  
C'est œuvre pie, on n'y peut rien reprendre;  
Le Paradis est fait pour un cœur tendre,  
Et les damnés sont ceux qui n'aiment rien.

M. DE VOLTAIRE.



LA PHILOSOPHIE  
CHAMPÊTRE.

## O D E.

ENFIN je vous revois paroître,  
Lieux charmans, qui m'avez vu naître;  
Bosquets formés par les Amours.  
Je vous vois, riantes prairies,  
Sombres forêts, plaines fleuries,  
Je viens ici finir mes jours.

Quelle fatale destinée,  
De cette rive fortunée,  
Si long-temps exila mon cœur?  
Loin de vous, ô vallons paisibles!  
Goûte-t-on des plaisirs sensibles,  
Peut-on jouir d'un vrai bonheur?

Hélas! qu'il se trompe lui-même,  
Celui qui, dans un rang suprême,  
Croit trouver la félicité!  
On y languit dans l'ignorance;  
L'ame y laisse son innocence;  
Le cœur y perd sa liberté.

Près de la faveur inconstante,

Et de la grandeur imposante ,  
L'Homme meurt sans avoir vécu.  
Dans le monde tout m'importune ;  
Il n'assure notre fortune  
Qu'aux dépens de notre vertu.

Ce n'est que sous un toit champêtre,  
Qu'on vit, qu'on jouit de son être,  
Qu'on est heureux, qu'on est à soi.  
Le Trône même a ses entraves ;  
Les Grands ne sont que des esclaves ;  
Un Homme libre est un vrai Roi.

Que je t'aime, ô simple Nature !  
Toujours belle, sans imposture,  
Tu plais en tous temps, en tous lieux !  
Non, il n'est que toi d'immortelle ;  
Toujours vraie, & toujours nouvelle,  
Tu charmes le cœur & les yeux.

Tu fuis nos Palais magnifiques ,  
Tu préfères à nos Portiques  
Les Hameaux, les fleurs, les Forêts :  
Tu cherches les ruisseaux & l'ombre ;  
Et le bocage le plus sombre,  
A pour toi mille appas secrets.

D'une simple & jeune Bergere,  
Qui file en paix sur la fougère,

Tes chants font briller la candeur.  
C'est toi qui forme son langage ;  
Son innocence est ton ouvrage ,  
Et ton empire est dans son cœur.

Que tu me plais ! Que tu m'enchantes !  
O que tes grâces font touchantes !  
Quelle aimable variété !  
Assis au bord d'une fontaine ,  
Que j'aime à te voir dans la plaine ,  
Étaler ta simplicité.

Sous ta main tout prend de la vie ;  
Sous tes yeux tout se multiplie ;  
Tout s'embellit sous ton pinceau.  
Tu nourris l'insecte sous l'herbe ;  
Tu formas le chêne superbe ;  
Et tu soutiens l'humble arbrisseau.

C'est dans les champs que je t'admire :  
Le Laboureur , sous ton empire ,  
N'est riche que de tes bienfaits :  
Aucun besoin ne l'importune ;  
Toujours content de sa fortune ,  
Tes dons surpassent ses souhaits.

Dans cet asyle solitaire ,  
Sans cesse attentive à t'y plaire ,  
Ma Muse y vivra sous ta loi :

F iv

Toujours heureux dans ce bocage,  
Je chanterai sous cet ombrage  
Des airs aussi simples que toi.

C'est dans ton sein, belle Nature,  
Qu'on goûte la paix la plus pure,  
Et les plaisirs du sentiment.  
Sans toi, l'Homme vit sans sagesse;  
Il juge, il écrit sans justesse, (a)  
Et s'exprime sans agrément.

Malheur au cœur qui t'abandonne,  
A l'esprit qui peint, qui raisonne,  
Au mépris de tes sages loix :  
De toi l'Art reçoit son mérite ;  
Il ne plaît qu'autant qu'il t'imité,  
Et qu'il s'exprime par ta voix.

Il ne doit jamais te contraindre ;  
Il faut qu'il se borne à te peindre,  
A te sentir, à t'écouter :  
Une fleur forme ta parure ;  
Dans le miroir d'une onde pure,  
Il doit venir te consulter.

Tu donnes à la Poésie  
Ce beau, ce vrai, cette harmonie

(a) Cette Ode parut en 1762, avec des réflexions sur la Poésie & sur quelques Poètes, du même Auteur. Elle fut annoncée comme traduite de l'Italien, mais ce n'est point une traduction.

Qui fait l'ame & le prix des Vers.  
Tu touchois la Lyre d'Orphée,  
Quand, par tes accens échauffée,  
Elle enchantait les noirs Enfers.

Mais dans ces aimables prairies,  
De mes Chants, de mes rêveries,  
Qui vient augmenter la douceur ?  
Ces fleurs paroïssent plus riantes,  
Ces eaux deviennent plus brillantes,  
Et ce calme est plus enchanteur.

La Paix est ici descendue,  
Par tout je la vois répandue;  
Elle brille dans tous les yeux.  
La Nature est sur cette rive;  
La félicité la plus vive  
Se fait sentir dans tous ces lieux.

Dans cette grotte tapissée,  
Je vais n'occuper ma pensée  
Que du murmure des ruisseaux.  
Que mon cœur y fera tranquille !  
Je n'entendrai dans cet asyle,  
Que le ramage des oiseaux.

Que votre sort me fait envie;  
Bergers, vous coulez votre vie  
Au sein des plaisirs les plus doux !

Dans vos Hameaux je vais vous suivre;  
Hélas! l'on ne commence à vivre,  
Que du jour qu'on vit avec vous.

Le verd naissant de ce feuillage,  
Ce ruisseau, ce bois, cet ombrage,  
Font renaitre ma liberté.  
L'erreur fuit, ô faveur suprême!  
Je jouis enfin de moi-même,  
Et j'ai trouvé la vérité.

Je vous salue, ô bois, ô hêtres,  
Vallons sacrés où mes Ancêtres  
Ont passé leurs paisibles jours.  
Je vous vois en versant des larmes;  
Si j'ai vécu loin de vos charmes,  
Je m'en rapproche pour toujours.

M. L'ABBÉ DE REYRAC.

A M<sup>ME</sup>. LA MARQUISE D<sup>\*\*\*</sup>

TOUT à la fois elle est belle & jolie;  
Elle parle raison, du ton de la folie;  
Quand on soupire, elle sourit;  
L'Amitié la précède, & l'Amour suit ses traces;  
Sa figure est pleine d'esprit,  
Et son esprit est plein de grâces.

## ESSAI

## SUR

## LA DÉCLAMATION TRAGIQUE.

## POÈME.

O MON Maître, ô mon guide, immorte  
Despréaux,

Épands sur cet Essai le feu de tes pinceaux ;  
De mâle coloris, cette moisson d'images,  
De ces fleurs, dont le goût a semé tes ouvrages.  
Sans l'art brillant des vers, toi seul sçus nous former :  
Ta main trace aujourd'hui l'art de les déclamer.

Vous qui voulez enfin sortir de vos ténèbres,  
Et ceindre le laurier des Actrices célèbres,  
Renfermez ce desir, gardez de vous hâter :  
Connoissez le Théâtre avant que d'y monter.  
Il faut, il faut long-tems, plus prudent & plus sage,  
Faire encor de votre art l'obscur apprentissage ;  
Et pour vous épargner un triste repentir,  
Consulter la raison, & penser & sentir.

L'Étranger plus avide, en *sujets* plus stérile ;

Vous appelle peut-être & vous offre un asyle.  
 Ah! n'allez pas grossir, à la fleur de vos ans,  
 Le servile troupeau de ces bouffons errans,  
 Qu'adopte par ennui la Province idolâtre,  
 Et qui de Cour en Cour promenant leur Théâtre  
 Votre talent qu'enfin on sçait apprécier,  
 A Paris est un art, & là n'est qu'un métier.

Paris seul vous promet de superbes conquêtes  
 Et pour vos jeunes fronts des palmes toujours prêts  
 La critique éclairée y veille à vos succès,  
 Et vous ouvre à la gloire un plus facile accès  
 L'Actrice renommée y brille en Souveraine:  
 Ses droits sont dans nos cœurs, son trône est là  
 la Scene;

C'est-là que le génie enfante un plus beau jour,  
 Et que le goût s'épure au flambeau de l'Amour

Il faut vous y fixer; mais ma Muse volage  
 Vous présente trop-tôt cette flatteuse image.  
 Reprenons, reprenons les sévères pinceaux;  
 Ce calme est l'heureux fruit des pénibles travaux

Foulez aux pieds les fleurs de l'oïfive mollesse  
 Cultivez votre organe, exercez-le sans cesse:  
 Sondez le cœur humain, parcourez ses détours;  
 De la Langue Françoisé étudiez les tours.  
 L'Actrice, dont l'orgueil entretient l'ignorance;

lampe , malgré tout l'or du Crésus qui l'encense.  
 paroît-elle ? Aussi-tôt elle s'entend siffler :  
 Avant de déclamer , on doit sçavoir parler.

Jugez-vous de sang froid , & d'un regard sévère  
 observez de vos traits quel est le caractère.  
 On doit voir sur vos fronts respirer tour-à-tour  
 l'ambition , la rage , & la haine & l'amour.

Voulez-vous sur la Scene inspirer la tendresse ?  
 Il faut que votre abord , que votre air intéresse ,  
 et puisse faire éclore en nos cœurs agités  
 le feu des passions que vous représentez.

Sans ces charmes touchans , que dans Gauffin  
 j'admire ,

Pouvez-vous imiter les larmes de Zaïre ?  
 Ces soupirs enflammés , ces combats douloureux  
 D'un cœur que l'on arrache à l'espoir d'être heureux.

Lorsqu'elle tombe aux pieds d'un pere qu'elle  
 adore ,

Et trahit son Amant pour un Dieu qu'elle ignore ;  
 Ou quand l'affreuse nuit , mere de la terreur ,  
 A ses cruels regrets vient mêler plus d'horreur ;  
 Ah ! Gauffin , dans ton jeu que de grâces nouvelles ?  
 Pour toi seule le tems veut oublier ses aîles.  
 Le tems semble à nos yeux t'embellir chaque jour ;  
 Et respecte dans toi l'ouvrage de l'Amour.

Aux rôles furieux vous êtes-vous livrée ?  
Qu'un œil étincelant peigne une ame égarée.  
Ayez l'accent, le geste & le port effrayant.  
Que tout un peuple ému frémissé en vous voyant  
Démêle les projets dont votre ame est remplie,  
Et lorsque vous entrez, reconnoisse Athalie,  
Que suit un Dieu vengeur, ses foudres à la main.

Sans un front ténébreux, vous m'offrirez en vain  
Ce monstre, (a) qui du sang étouffe le murmure  
Et préfère le trône aux droits de la nature.

En vain vous prétendez m'offrir Sémiramis,  
Bourreau de son Epoux, Amante de son fils ;  
Qui dans un même cœur, vaste & profond abyme  
Rassemble la vertu, le remords & le crime.  
La voyez-vous, soumise à l'ascendant du sort,  
Franchir cette retraite où triomphe la mort,  
Où l'ombre de Ninus, sévère & menaçante,  
Avec des cris plaintifs, à ses yeux se présente  
Aux lugubres clartés d'un funebre flambeau,  
Elle veut s'arracher de ce fatal tombeau :  
Le Spectre la poursuit : sanglante, elle se traîne  
Dans ce vaste Palais sa terreur la ramène.  
Elle ouvre un œil mourant, & renaît pour voler  
Dans les bras de son fils qui vient de l'immoler.

(a) Cléopâtre dans Rodogune.

Qui, pour graver ces traits dans le fond de  
notre ame,

de sombres dehors joignez un cœur de flamme ,  
Public, occupé de ces grands intérêts ,  
aut de l'illusion , & non pas des attraits.

Qu'on éloigne sur-tout des yeux de Melpomene  
les minois indécis, pagodes de la Scene ,  
les inanimés , qui , toujours se guindant ,  
s'efforcent avec art , pleurent en minaudant.

Telle est , dans son ivresse , une Actrice arro-  
gante ,

qui sans cesse , devant une glace indulgente ,  
concerte ses regards , symétrise ses pas ,  
applaudit à son jeu, sourit à ses appas ;

cette froide méthode est pleine d'imposture.

Notre ame est le miroir où se peint la nature ;  
dans une glace , où l'œil s'abuse à tout moment ,  
c'est l'orgueil qui vous juge , & non le sentiment.  
Vous y voyez des traits qu'a formé l'artifice ,  
et de votre beauté le magique édifice.

Sous ces habits flottans , sous cet or radieux ,  
c'est Vénus ! c'est Pallas qui se montre à vos yeux.  
Mais y remarquez-vous , aveugle & complaisante ,  
les pénibles ressorts d'une ame languissante ;  
vos gestes empruntés , ces yeux toujours muets ,  
Qui, répandant des pleurs , n'en arrachent jamais ?

Chacun de vos défauts obtient votre suffrage,  
C'est ainsi que Narcisse adoroit son image.

Consultez votre cœur : c'est-là qu'il faut chercher  
Le secret de nous plaire, & l'art de nous toucher

Par une longue étude une fois enhardie,  
Alors suivez l'attrait & l'effort du génie :  
Le courage l'élève, & la crainte l'abbat.  
Du grand jour, sans pâlir, envisagez l'éclat.  
Paroissez, armez-vous d'une noble assurance,  
Et de cette fierté que permet la décence.  
Que jamais vos regards, distraits & caressans,  
Ne semblent mendier les applaudissemens.  
Le Public dédaigneux hait ce vain artifice.  
Il siffle la Coquette, applaudit à l'Actrice.

Qu'en entrant votre marche en impose à nos yeux  
Et nous offre un maintien, un port majestueux.  
Au gré des mouvemens dont l'ame est agitée,  
Qu'elle soit à propos lente ou précipitée.

Que le geste facile, & sans art déployé,  
Avec le sens des Vers soit toujours marié.  
Songez à réprimer son emphase indiscrete :  
Qu'il soit des passions l'éloquent interprete.  
Je hais ces bras, qu'on voit, démentant vos  
transports,  
S'agiter, s'élever, retomber par ressorts,

Des passages divers distinguez les nuances,  
 Conservez les repos, observez les silences.

Le jeu muet encor veut une étude à part :  
 C'est & le triomphe & le comble de l'Art.  
 C'est-là que le talent paroît sans artifice,  
 Et que toute la gloire appartient à l'Actrice.  
 Saut, pour le saisir, sçavoir l'ouvrage entier,  
 A suivre les ressorts, & les étudier :  
 Revenir d'un coup d'œil tous les traits qu'il rassemble ;  
 Ces effets cachés, qui naissent de l'ensemble.  
 Quel, dans tout ce qu'il trace, un peintre ingénieux  
 Veut chercher des couleurs l'accord harmonieux.

Laissez donc la *routine* aux Actrices frivoles.  
 Apprenez à creuser, à raisonner vos rôles.  
 Que l'étude pourtant se fasse peu sentir.  
 La force d'art craignez de vous appesantir.  
 Au jeu Théâtral la triste symmétrie,  
 Le compas glacé de la Géométrie.  
 Les passions toujours suivez le mouvement,  
 Trop de raison nous choque, & nuit au sentiment.  
 C'est d'heureux écarts, & des élans sublimes,  
 Qu'il ne faut point soumettre à de froides maximes.  
 Que tous vos sens alors soient saisis, transportés.  
 Melpomene vous voit, vous entend : éclatez ;  
 Et dans le même instant, par un effet contraire,  
 Sachez pâlir d'horreur, & rougir de colère.

Oubliez, imitant le plus célèbre Acteur, (a)  
 Votre Rôle, votre Art, vous & le Spectateur.

Tel quelquefois le Kain, dans la fougue sublime  
 Sçait arracher la palme & ravir notre estime.  
 C'est Oreste sanglant, entouré de tombeaux,  
 Que les Filles du Stryx arment de leurs flambeaux  
 C'est ce farouche Epoux, (b) qu'un feu jaloux  
 dévore,

Qui plonge dans les flots l'Epouse qu'il adore;  
 C'est Mahomet enfin, qui, bravant les revers,  
 Veut par le fanatisme asservir l'Univers.

Dès que Phedre mourante a laissé voir sa flamme  
 En vain l'honneur blessé murmure dans son ame  
 Elle ne doit écouter que la voix de son cœur,

(a) Baron après sa retraite, qui fut de plus de vingt années  
 remonta sur la Scene. Elle étoit alors en proie à des Diables  
 mateurs houxoufflés qui mugissoient des vers, au lieu de  
 réciter. Il débuta par le rôle de Cinna. Son entrée sur le Théâtre,  
 noble, simple & majestueuse, ne fut point goûtée par le  
 Public, accoutumé à la fougue des Acteurs du tems. Mais lorsqu'il  
 dans le tableau de la Conjuraton, il vint à ces beaux Vers :

*Vous eussiez vu leurs yeux s'enflammer de fureur,  
 Et dans le même instant, par un effet contraire,  
 Leurs fronts pâlir d'horreur & rougir de colere.*

On le vit pâlir & rougir successivement. Ce passage si rapide  
 fut senti par tous les Spectateurs. La cabale frémit, & le  
 Baron acheva son Rôle avec le même feu, la même vérité  
 & réunit enfin tous les suffrages.

(b) Rhadamiste.

de tout son amour accabler son vainqueur.  
 Si la foudre éclate , en brisant le nuage ,  
 tombe , & de ses débris enflamme le rivage.

Soyez impétueuse & vive en vos récits :  
 Spectateurs soudain veulent être éclaircis.  
 Qu'un art déplacé jamais ne nous étale  
 trainant appareil d'une lente finale ,  
 par un jeu tardif ne fasse point languir  
 le Parterre incertain l'impatient desir.

D'un combat engagé dans une nuit obscure  
 ne vous raconter l'effrayante aventure ?  
 de votre jeu rapide & vos sons éclatans  
 retracent les cris , le choc des Combattans ;  
 ne sur-tout la mémoire , en ces momens fidelle ,  
 lorsque vous commandez , ne soit jamais rebelle ;  
 ne vous force point , glaçant votre chaleur ,  
 à son défaut , consulter le Souffleur.  
 Ce soin inquiétant nous déplaît & nous gêne.

Seule , sçachez remplir le vuide de la Scene :  
 inflexibles Argus , de Censeurs rigoureux ,  
 songez que vos défauts y vont frapper les yeux :  
 mais , dégagée enfin d'une foule innombrable ,  
 tous vos mouvemens elle est plus favorable.

Le Public n'y voit plus , borné dans ses regards ,  
 vos Marquis y briller sur de triples remparts ;

Ils cessent d'embellir la Cour de Pharasmane;  
 Zaire, sans témoins, entretient Orofmane.  
 On n'y voit plus l'ennui de nos jeunes Seigneurs  
 Nonchalamment sourire à l'Héroïne en pleurs.  
 On ne les entend plus, du fond de la coulisse,  
 Par leur caquet bruyant interrompre l'Actrice,  
 Appeller, en entrant, &, sans respect du nom,  
 Apostropher César, ou tutoyer Néron.

Si le succès enfin remplit votre espérance,  
 Du Spectateur peut-être imitant l'indulgence,  
 On vous verra bientôt, sans craindre les retours,  
 Retomber mollement dans le sein des Amours.  
 De l'Art de déclamer connoissez l'étendue;  
 Telle l'ignore encor, qui s'y croit parvenue;  
 Le premier feu produit ces succès éclatans,  
 Mais la perfection est l'ouvrage du tems.  
 L'amour-propre souvent, juge trop infidèle,  
 Du talent orgueilleux étouffe l'étincelle.

Il est un lieu charmant, lieu toujours fréquenté, (a)

Qu'habitent l'Opulence & la Frivolité.

Là, dans les jours brillans, l'habitude rassemble  
 Tous les états, surpris de se trouver ensemble  
 Un Plumet étourdi, de lui-même content,  
 Se montre, disparoît, revient au même instant.

(a) Les Foyers.

stant ses voisins de l'ambre qu'il exhale,  
 grave Magistrat se rengorge & s'étale;  
 épais Financier, fougueux dans ses desirs;  
 toujours marchandant & payant ses plaisirs.

De ces lieux enchanteurs redoutez le prestige.  
 tôt votre talent y tiendra du prodige.

Entends-je point déjà de nos illustres Fous  
 l'ain tumultueux frémir autour de vous ?

rier en chorus, *elle est, ma foi, divine,*  
 du Théâtre enfin vous nommer l'Héroïne.  
 gnez leurs vains éclats : ils sont intéressés.

vérité n'a point ces transports empressés,  
 es-vous, imitant nos célèbres Actrices,  
 nir sur la Scene, & non dans les coulisses.

ercez votre goût : don tardif & brillant,  
 goût, que l'on néglige, est le fard du talent.  
 me une tendre fleur, il languit sans culture ;  
 gmenté par l'étude, & vit par la lecture.

ar un mensonge heureux voulez-vous nous  
 ravir ?

severe Costume (a) il faut vous asservir.

(a) Personne n'a plus perfectionné que Mlle. Clairon, cet  
 hoire si essentiel pour la vérité du Spectacle. Avant elle,  
 oit absolument négligé sur notre Théâtre. Nulle bien-  
 e observée : nul *decorum* dans les habits. C'étoit un cahos  
 falloir débrouiller. Elle y a bien réussi. Elle joint à la  
 riorité du talent une connoissance profonde du *Costum.*  
 qu'elle entre sur la Scene, on croit toujours voir le

Sans lui, d'illusion la Scene dépourvue  
 Nous laisse des regrets & blesse notre vue.  
 Je me ris d'une Actrice indigne de son Art,  
 Qui rejette ce joug, & s'habille au hasard;  
 Dont l'ignorance altière oseroit sur la Scene  
 Dans un cercle enchaîner la dignité Romaine,  
 Et qui, n'offrant aux yeux qu'un faste accoutumé  
 Consulteroit *Meri*, (b) pour draper *Idamé*.

N'affectez pas non plus une vaine parure;  
 Obéissez au Rôle, & suivez la Nature.

Nous offrez-vous Électre & ses longues douleurs  
 Songez qu'elle est esclave, & qu'elle est dans  
 pleurs.

D'ornemens étrangers trop inutiles charmes,  
 Ne chargez point un front obscurci par les larmes  
 Le Public, dont sur vous tous les yeux sont ouverts  
 Dédaigne vos rubis & ne voit que vos fers.

Personnage qu'elle représente. L'illusion est complète.  
 L'invite à faire encore de nouvelles recherches, & à enrichir  
 notre Scene de ses découvertes. La grande Actrice est celle  
 qui, excellant déjà dans son Art, s'applique toujours à  
 étendre les limites, & n'entrevoit la perfection que dans  
 terme éloigné.

(a) Ce fut une Actrice de l'Opéra, qui la première  
 parut sans panier sur la Scene lyrique. Son exemple fut  
 suivi par Mlle. Clairon, qui eut bientôt accredité ce chan-  
 gement.

(b) Marchande de Modes, à côté de la Comédie Française.  
 Elle fournit plusieurs Actrices.

parcourez donc l'Histoire ; elle va vous instruire.  
 Les Peuples à vos yeux viendront s'y reproduire.  
 Examinez leurs goûts , leurs penchans , leurs humeurs ;

Quels sont leurs vêtemens , & leurs Arts & leurs mœurs.

La Fable ingénieuse , en leçons si fertile ,  
 Vous ouvre ses trésors , & peut vous être utile.  
 Là que la raison est soumise aux pinceaux ,  
 Re paroît toujours sous des aspects nouveaux.

Si , vous croyez voir la Reine de Carthage ;  
 Son front est entouré d'un funebre nuage.  
 Tant contre la mort , qu'elle porte en son sein ;  
 Plus fois elle se leve & retombe soudain.

Ses regards expirans , où l'amour brille encore ,  
 Semblent redemander le Héros qu'elle adore.  
 Elle pleure , soupire , & dans son désespoir ,  
 Cherche le jour , & gémit de le voir ,

Plus loin , c'est Niobé , cette femme orgueilleuse ,  
 La Mere superbe , & bien plus malheureuse.

Quel spectacle ! Elle s'offre à mes sens désolés  
 Au milieu de ses Fils l'un sur l'autre immolés.

Forcée de souffrir , elle paroît tranquille.

Son front est abattu , son regard immobile ;

Elle reste sans voix ; l'excès de ses douleurs  
 Est dans ses yeux la source de ses pleurs.

Ce silence dit plus qu'un stérile murmure ;  
Il est en ce moment le cri de la Nature.

Qu'elle seule , toujours dirigeant votre feu ,  
Comme dans ces tableaux , brille dans votre jeu

N'allez pas , lorsqu'il faut nous arracher des larmes  
Avec faste étaler vos pompeuses alarmes :  
Par un rithme importun corrompre nos plaisirs  
Cadencer vos transports , & noter vos soupirs  
Ni , vous abandonnant à cette emphase vaine  
Faire tonner l'Amour , ou mugir Melpomene.  
Le sentiment se tait , & sçait bien s'exprimer  
L'Actrice doit le peindre , & non le déclamer.

Voulez-vous qu'une Reine , en proie à tous  
les crimes ,

Que le remords poursuit , qu'entourent les abymes  
Et qui voit sous ses pas s'entr'ouvrir les Enfers ,  
Observe , en expirant , la cadence d'un vers ?

Voulez-vous qu'une Amante , outragée , éperdue  
Dans l'ombre de la nuit , tremblante , confondue  
Médite , en éclatant , un ténébreux dessein ,  
Et se plonge avec art un poignard dans le sein

Il est , il est encore un Acteur sur la Scène  
Formé par la Nature , aimé de Melpomene.  
Son front majestueux me peint , m'annonce un Roi  
C'est Alphonse , Alvarès , Auguste que je vois

Q

Tom

je l'aime sur-tout, lorsque du vieil Horace  
 sent revivre en lui la généreuse audace,  
 lorsque tout Romain, à nos yeux attendris,  
 baigne de ses pleurs les lauriers de son Fils. (a)

Muse, soutiens mon vol, ranime mon courage,  
 de ma jeune Éleve obtiens-moi le suffrage.  
 variété seule a droit de la charmer,  
 c'est en l'amusant que je veux la former.

est d'autres secrets, & des routes nouvelles;  
 si que ses leçons, chaque Art a ses modèles.  
 Déjà la Parque avide, au milieu de leur cours,  
 armante le Couvreur, avoit tranché ses jours.

poignard sur le sein, la pâle Tragédie  
 sur le même tombeau se crut ensevelie,  
 s'étonnoit de voir, sans culte & sans autels,  
 faner sur son front les cyprés immortels.

ne Actrice parut: Melpomene troublée,  
 son sanglant aspect cessa d'être voilée.

nefnil est son nom: la pitié, la terreur  
 s'élèvent sur ses pas l'épouvante & l'horreur:  
 Tyrans, à sa voix, tombent réduits en poudre;  
 son geste est un éclair, ses yeux lancent la foudre.

(a) A ces traits tout le monde doit reconnoître M. Brizard,  
 d'air si naturel, si pathétique, digne enfin de succéder  
 à Sarrasin, dont le nom seul porte dans l'ame un atten-  
 dement involontaire, & dont les talens seront regrettés  
 par tous les cœurs sensibles.

Quelle autre l'accompagne & semble l'effacer  
Dieux ! quel charme ont les pleurs qu'elle nous  
fait verser !

Victime de l'Amour, c'est Didon elle-même,  
Qui meurt en pardonnant au parjure qu'elle aime  
Quel geste ! Quel maintien ! Quelle noble fierté  
Tout, jusqu'à l'Art, chez elle a de la vérité,  
Chaque mot qu'elle dit, émeut, enflamme, touche  
Deviens un sentiment en passant par sa bouche,  
O sublime Clairon ! quand tu parois, je vois  
L'ombre du Grand Corneille errer autour de moi

Vous devez avec soin consulter l'une & l'autre  
Et puiser dans leur jeu des leçons pour le vôtre  
Mais votre premier maître est sur-tout votre cœur  
Soyez toujours vous-même aux yeux du Spectateur  
Le desir d'imiter vous cache un précipice ;  
Gardez-vous de traîner sur les pas d'une Actrice  
De copier sans goût ses gestes, ses accens,  
De son rôle il ne faut qu'approfondir le sens  
Prendre le même essor, se remplir de sa flamme  
Puiser, & s'il se peut, s'approprier son ame  
Sans l'affervir jamais, créez votre talent.  
Libre, il perce la nue : il rampe en imitant

Des ressources de l'art lorsqu'enfin plus certain  
Vous aurez obtenu le sceptre de la Scène ;  
Quand du Parterre altier, enchaîné sous vos loix

vous aurez sçu fixer le suffrage & le choix ,  
 osez alors , osez , sans craindre de déplaire ,  
 porter encor plus haut votre vol téméraire.  
 votre jeu sans cesse ajoutez quelques traits :  
 hasardez , le sublime a souvent ses excès.  
 sa simplicité tantôt il nous étonne :  
 tantôt , armé d'éclairs , c'est Jupiter qui tonne.  
 offrez-nous ces contrastes heureux :  
 prodiguez des fleurs , ici lancez des feux ;  
 dans le même rôle , au gré de notre attente ,  
 soyez toujours parfaite , & toujours différente.  
 La Nature long-temps se plaît à se cacher :  
 elle a mille secrets qu'il lui faut arracher.  
 pour le vulgaire aveugle épuisée & stérile ,  
 aux regards du génie elle est toujours fertile.  
 c'est ce fleuve fameux , qui par d'obscurs canaux ;  
 va porter aux moissons le tribut de ses eaux ;  
 c'est ce marbre grossier , c'est ce bloc insensible  
 que le ciseau façonne , & que l'art rend flexible.  
 Mais je vous ai tracé d'inutiles leçons ,  
 ma Muse soudain renferme ses crayons ;  
 je ne vous inspire un orgueil légitime ,  
 et orgueil créateur , ce feu qui nous anime.  
 ne craignez plus l'affront d'un préjugé honteux ;  
 François plus instruit , enfin ouvre les yeux ;  
 il outragea votre art , il en rougit encore.  
 pourroit-il avilir des talens qu'il adore ?

Je sçais qu'un sage illustre, un mortel renommé,  
 Qui hait tous les humains, lorsqu'il en est aimé,  
 Du fond de sa retraite, où l'Univers l'offense,  
 A fait tonner sur vous sa farouche éloquence:  
 Je sçais que son ennui, dans ses tristes loisirs,  
 Voulut empoisonner nos plus nobles plaisirs:  
 Je n'ose le combattre, & ma Muse incertaine  
 Respecte, en le blâmant, ce nouveau Démophile:  
 Cependant contre lui je veux vous rassurer.  
 Un Sage n'est qu'un homme; il a pu s'égarer,  
 Le monde s'offre à lui sous un aspect sauvage;  
 Ne peut-on s'en former une riante image?  
 Des crédules humains Précepteurs rigoureux,  
 Pourquoi nous envier nos prestiges heureux?  
 Ah! laissez-nous du moins leur brillante imposture:  
 L'ingénieuse erreur embellit la nature;  
 Et nous ôter nos Arts, nos talens enchanteurs,  
 C'est ravir à la terre & ses fruits & ses fleurs.

•Sçachez donc repousser de frivoles atteintes;  
 Déjà les vents légers ont emporté ses plaintes.  
 Tout sévère qu'il est, on peut le désarmer.  
 Pour lui répondre enfin, faites-vous estimer.

Souveraine au Théâtre, & Reine fantastique,  
 Ne conservez jamais ce faste despotique.  
 Sur la Scene laissez votre rang, vos ayeux,  
 Et ce vain appareil qui vous cache à nos yeux.

Ce n'est pas que je veuille, en sage atrabilaire,  
 Vous interdire l'art & le desir de plaire,  
 La flamme de l'amour peut dans un cœur brûlant  
 Allumer & nourrir la flamme du talent;  
 Ce n'est point cet amour qui fait frémir les grâces,  
 Que le morne Plutus entraîne sur ses traces,  
 Ou qu'on voit, secouant deux torches dans ses mains,  
 Sourire au Dieu lascif qui préside aux jardins:  
 C'est ce Dieu délicat qu'embellit la décence,  
 Que l'aimable Mystere accompagne en silence;  
 Qui, sans effaroucher le timide desir,  
 Verse en secret des pleurs dans le sein du plaisir.  
 Chaque état a ses mœurs: vous respectant  
 vous-même,  
 adoptez de Ninon l'ingénieux système.  
 Que l'amant, enivré de vos frêles appas,  
 Vous trouve plus charmante, en sortant de vos bras.  
 Que la réflexion, qui fuit toujours l'ivresse,  
 La justifiant, augmente sa tendresse;  
 Qu'enfin l'amitié, nous fixant à son tour,  
 Vous rende tous les cœurs que vous ravit l'Amour.  
 Voilà par quels moyens & quelle heureuse adresse,  
 Hors du Théâtre même, une Actrice intéresse;  
 Et sa trace brillante enchaîne tous les cœurs,  
 Compté la calomnie & l'hydre des Censeurs.  
 C'est ainsi que son nom, consacré par l'Histoire;

Parvient à l'avenir sur l'atle de la gloire,  
Vole de bouche en bouche, & triomphe du tem  
Que désarme l'éclat des sublimes talens.

Dans une région à nos yeux inconnue,  
Construit sur le sommet d'une éclatante nue,  
S'élève jusqu'aux cieux un superbe Palais.  
Le Génie en défend le redoutable accès  
A ces esprits glacés, ces Sophistes, ces Sages  
Qui de leur siècle en vain réclament les hommages  
Là, sans voile & sans fard, paroît la vérité.  
Ce temple est le séjour de l'Immortalité.

Le triste préjugé, que le vulgaire encense,  
Démasqué, confondu, frémit en sa présence;  
Et la palme des Arts, à ses regards altiers,  
S'unit avec l'orgueil aux palmes des guerriers.

Auguste dans ces lieux est l'égal de Virgile  
Homere y sçait charmer l'impétueux Achille.  
Deshouliere & Sapho, le front orné de fleurs,  
Entremêlent le myrte aux lauriers des vainqueurs  
Ovide écrit penché sur le sein de Corine:  
Champmélé pleure encor dans les bras de Racine  
Et le Couvreur, l'œil sombre & les cheveux épars  
De Corneille attentif arrête les regards.

Ô vous, que Melpomene applaudit & couronne  
Près de nos grands Auteurs, on vous y dresse  
trône.

Terrible Dufmenil, au nom de Crébillon,  
 Ec des traits de sang, la gloire y joint ton nom.  
 Toi, divine Clairon, ô toi que rien n'efface,  
 Côté de Voltaire elle a marqué ta place.  
 Dans ce séjour déjà tous tes honneurs sont prêts :  
 Mais, hélas ! puisses-tu n'y parvenir jamais !  
 Combien de pleurs suivroient cette perte cruelle !  
 L'univers perdrait trop à te voir immortelle.

---

## BOUQUET

*A Mademoiselle N\*\*\* le jour de sa Fête.*

Un petit Dieu charmant qui dompte tous les cœurs,  
 A déserté Cythere & prévenu l'aurore.  
 Ne fait-il si matin dans les jardins de Flore ?  
 Il compose un bouquet dont il choisit les fleurs.  
 Hélas ! il prend ce soin pour l'offrir à sa mère.  
 O Cypris, quel bouquet ! si je pouvois l'avoir ;  
 D'en faire un pareil j'avois l'heureux pouvoir,  
 Mais pour l'amour, je n'irois pas le porter à Cythere.

Il est une Chloris, qu'un esprit enchanteur,  
 En modeste enjouement, une figure aimable  
 Mille Déités me rendent préférable :  
 Ne lui auroit mon bouquet... N'a-t'elle pas mon cœur ?

---

---

# LE JUGE A LA MODE

*Dialogue entre le Parterre & l'Amour.*

LE PARTERRE.

**S**ois le Juge, Cupidon,  
Puisqu'ici ta voix domine,  
Qui vaut mieux de Crébillon;  
De Corneille, ou de Racine.

L'AMOUR.

Je ne me trouvai jamais  
Si grand, que lorsque Corneille,  
Par d'inimitables traits,  
Sçut étonner mon oreille.

D'un beau feu Racine épris,  
Quand il peignoit la tendresse,  
A mis plus de coloris,  
Plus de goût & de finesse.

Après eux vint Crébillon;  
Un feu dévorant l'enflamme;  
C'est un brûlant tourbillon  
Qui porte l'effroi dans l'ame.

S'il faut que je fasse un choix;  
Si l'on me force à le dire,  
Ils me plaisent tous les trois;  
Mais ils n'ont pas fait Zaïre.

M. DE SAUVIGNY.

## O D E

## A LA SAGESSE.

O TOI que l'homme encense & qu'il ne connoît  
gueres;

Toi que préféroit Salomon

A tous les biens imaginaires,

Et les richesses du monde, à l'éclat d'un vain nom.

Sagesse, don du Ciel ! ô seul bien véritable !

Mère de la solide paix,

Source de la gloire durable,

Viens-tu dans mon cœur habiter pour jamais.

Sans toi le repentir marcheroit à ma suite ;

Conduis ma main dans mes Écrits ;

Ouvre les yeux sur ma conduite,

Et fais sans effaroucher les Amours & les Ris.

De ces tendres Enfans l'effaim vif & folâtre ;

Sur tes pas semera des fleurs,

Et des Musés que j'idolâtre,

En fera mieux goûter les paisibles faveurs.

L'Amour jusqu'à présent fit soupirer ma lyre ;

Fais la raisonner à ton tour,

G v

Je n'en n'aime pas moins Émire.  
 On peut peindre Socrate, & célébrer l'Amour  
 Cependant, si tu vois que l'envie homicide  
 Soit prête à s'élancer sur moi,  
 O Sagesse! sois mon égide,  
 Que ses traits dangereux s'émoussent contre moi  
 Ou bien, si quelque jour la dent de la satire  
 Fait saigner mon sensible cœur,  
 Qu'elle ait plutôt le pouvoir de me nuire,  
 Que de m'inspirer sa fureur.

# L'ABRÉGÉ DE L'OLYMPÉ

**T**ous les matins vous êtes mon Aurore.  
 Le Soleil ne me luit, que lorsque je vous vois  
 Vous êtes, au Printemps, ma véritable Flore  
 Celle de nos jardins près de vous perd ses droits  
 Pour conduire mes pas dans le chemin du Sage  
 Vous êtes ma Minerve, & je suis bien guidé  
 Vous êtes mon Iris dans le temps de l'orage  
 Souvent dans un repas vous êtes mon Hébété  
 Si vous aviez l'ame assez bonne  
 Pour être ma Vénus sous un ombrage frais,  
 Je serois content, & j'aurois  
 Tout l'Olympe en votre personne.

## ÉPI TRE

A M. LE C. DE B\*\*\*

J'AVOIS juré que sur ma lyre  
Je ne cadencerois jamais,  
Ni l'éloge ni la saryre.  
J'avois juré que désormais  
Ma Muse, fiere sans rudesse,  
Ne présenteroit point de fleurs  
Aux Favoris de la Déesse  
Qui nous séduit par ses faveurs,  
Et dont l'inconstance traitresse  
Fait redouter à la sagesse  
Le faite glissant des Grandeurs.  
J'avois juré. . . Vaine promesse!  
Je romps aujourd'hui mon serment  
Pour vous, heureux & tendre Amant  
Des doctes Nymphes du Permesse,  
Pour vous, favori de Plutus,  
Vous en qui le rang, l'opulence,  
Sont l'équitable récompense  
Et des talens & des vertus.

Ne craignez pas que dans une Ode  
J'aïlle, Louangeur incommode,

G vj

Vous assoupir par mon encens;  
 Je déteste ces Fous lyriques,  
 Qui, moins sublimes que pesans,  
 Versent leurs pavots pindariques  
 Sur les Belles & sur les Grands.

O Volupté! tendre Déesse,  
 Inspire-moi ces sons flatteurs,  
 Ces Vers, enfans de la paresse,  
 Qui, par les charmes séducteurs  
 D'une agréable négligence,  
 Méritent toujours l'indulgence  
 Des plus difficiles Lecteurs.

C'est sur ce ton que dans Cythere,  
 Couronné de myrte & de fleurs,  
 D'une voix flexible & légère,  
 Vous chantiez jadis les trois Sœurs, (a)  
 Dont Nature est l'aimable mère,  
 Sans qui la beauté régulière  
 N'a point de droit sur notre cœur,  
 Et qui souvent à la laideur  
 Donnent l'heureux talent de plaire,  
 Qui mieux que vous pouvoit vanter  
 Des Grâces le charmant partage?  
 Vous êtes fait pour les chanter,  
 Puisque vos Vers en font l'ouvrage.

(a) Epître aux Grâces.

Sur la Lyre d'Anacréon,  
Vous célébrez l'Enfantivolage,  
Qui, dans le printemps de notre âge,  
Est le tyran de la raison.  
Vous chantez le Dieu de la table,  
Celui des Vers & des chansons;  
Vous peignez la Muse adorable,  
Qui, par un regard favorable,  
Vous inspira les plus beaux sons,  
Et qui, non moins tendre qu'aimable,  
Rendit son cœur à vos leçons.  
Oui, votre Muse enchanteresse  
Est l'Amante de la Beauté,  
L'image de la volupté,  
Et l'Oracle de la Sagesse.

La volupté peinte en vos Vers,  
(a) N'est point, cette idole pesante,  
Qui, sur le Pinde languissante,  
Est insensible à nos concerts;  
Qui, moins par goût que par foiblesse,  
Exempte d'aimables desirs,  
Languit au sein de la mollesse,  
Et s'endort parmi les plaisirs.  
C'est cette Nymphe féillante,  
Toujours vive, toujours brillante,  
Qui, par les ris de la gaité,  
Et par les jeux de la folie

Fait rire la mélancolie,  
Et déride la gravité.  
C'est la décence qui sans cesse,  
Par ses plaisirs comptant ses jours,  
Boit dans la coupe des Amours  
Le doux nectar de la sagesse.

Esclave d'un vieux préjugé,  
En vain l'imbécille Vulgaire  
Croit que de tous soins dégagé,  
Un Poète ne sçait rien faire,  
Et qu'il n'est en tout partagé,  
Que du talent peu nécessaire,  
De coudre & de rimer des mots;  
Mais vous joignez, malgré ces sots,  
L'Art d'être utile au don de plaire.

Tel on vit jadis Adiffon,  
Négociier la paix en France  
Pour le Monarque d'Albion,  
Et graver à jamais son nom,  
Par sa verve & son éloquence,  
Dans les fastes de l'Hélicon.  
Ou tel au Temple de Thalre,  
Destouches fronda nos travers,  
Et fut utile à sa Patrie,  
Par ses Traités & par ses Vers.  
Tel au luth anacreontique,

Vous joignez l'étude des Loix ;  
Tel vous délassant quelquefois ,  
Par une Chançon poétique ,  
Des graves soins de vos Emplois ;  
On vous a vu , grand Politique ,  
Soutenir avec tout le poids  
D'une éloquence pathétique ,  
Et l'autorité despotique ,  
Et la justice de nos droits.

C'est vous dont l'esprit admirable ,  
Par une adresse inconcevable ,  
Forma ce nœud si glorieux , (a)  
Que l'Anglois craint & qu'il admire ;  
Ce nœud qui vient de joindre entr'eux ,  
L'Espagne, la France, & l'Empire.  
Que ce premier de vos bienfaits ,  
Que ce lien qui nous rassemble ,  
Puisse réunir à jamais  
Des Peuples nés pour vivre ensemble.  
C'est vous qui rendez à Thémis  
Sa balance & son premier lustre :  
Par vous notre Sénat illustre , (b)  
A son Prince toujours soumis ,  
Comme au Peuple toujours propice ,  
Verra ses droits plus affermis.

(a) Le Traité de Versailles.

(b) Le rappel du Parlement.

Il va confondre la malice,  
 Rétablir l'ordre, la justice,  
 Et renverser nos ennemis.

Mais ces époques dont la France  
 Conservera le souvenir,  
 Nous font entrevoir l'espérance  
 Du plus favorable avenir.  
 Oui, tandis que sur nos Frontières,  
 Le Dieu terrible des combats,  
 Au bruit des trompettes guerrières,  
 Lance la foudre & le trépas;  
 Tandis que la voix de la gloire,  
 Dans les feux conduit nos Guerriers,  
 Et que la main de la Victoire  
 Couronne leur front de lauriers.  
 Tandis qu'arbitres du tonnerre,  
 Les François unis aux Germains,  
 Ensemble s'ouvrent les chemins  
 De la Prusse & de l'Angleterre;  
 Nous verrons vos paisibles mains  
 Fermer le Temple de la guerre,  
 Enchaîner la paix sur la terre,  
 Et rendre heureux tous les humains.  
 Nous vous verrons à ma Patrie,  
 Unir ces superbes Bretons,  
 Dont nous admirons l'industrie,  
 Et qu'à regret nous combattons.

Nous vous verrons , nouveau Mécène ,  
Et même Horace quelquefois ,  
Élever aux plus hauts Emplois ,  
Les heureux Chantres de la scène ,  
Et les charmer par votre voix.  
L'abondance , que tout ranime ,  
Va circuler dans nos Cités.  
Les Arts soudain ressuscités ,  
Prendront le vol le plus sublime.  
Le Commerce banni des mers ,  
Que trouble le Dieu des ravages ,  
Rapportera sur nos rivages  
Les richesses de l'Univers.  
La Religion triomphante  
De l'artifice des méchans ,  
Ranimera les tendres chants  
De la piété renaissante ,  
Terrassera l'audacieux ,  
Couronnera les vœux du Juste ;  
Et jusques au plus haut des Cieux ,  
Élévera sa tête auguste.

M. BLIN DE SAINMORE



## LES ZÉPHIRS, ET LE ROSIER.

## F A B L E.

**D**EUX Zéphirs chantoient leurs plaisirs,  
Si l'un craignoit de les attendre,  
L'autre plus délicat, plus tendre,  
Sentoit tout le prix des desirs.  
Voyons, d'un amoureux délire,  
Qui de nous va jouir le mieux ?  
(Dit le premier) un doux parfum m'attire :  
Ce beau Rosier flatte mes vœux...  
Il cueille, sent ; quitte une rose ;  
En cueille une autre.... Et se repose.  
Plus heureux, quoique moins actif,  
Le Zéphire contemplatif,  
D'une rose fraîche, brillante,  
Admiroit la robe éclatante.  
Sans se presser de la cueillir :  
Pourquoi, dit-il, me hâter de jouir  
D'un bien, où sans cesse j'aspire ?  
Source de ma félicité !  
Quand j'y trouve la volupté,  
Pourquoi risquer de la détruire ?

MADAME D\*\*\*

---

---

# ÉPITRE

## A M. DE VOLTAIRE,

*En lui envoyant l'HÉROÏDE suivante.*

O TOI, dont le brillant génie,  
Près de Corneille & de Milton,  
Tient le sceptre de l'harmonie,  
Et vole aux Cieux avec Newton ;  
Folâtre & sage Anachorete,  
Qui, sur le plus aimable ton,  
Fais revivre dans ta retraite  
Chaulieu, Démocrite & Platon :  
Ami des Rois, amant des Grâces,  
Permets que, de ta gloire épris,  
J'ose célébrer sur tes traces  
Le plus fameux de nos Henris.  
De la sensible Gabrielle  
Tu chantas les premiers plaisirs ;  
Protège-la, sois-lui fidèle  
Jusques à ses derniers soupirs.  
Ton esprit, toujours sûr de plaire,  
Sublime & plaisant tour-à-tour,  
Semblable au feu du Dieu du jour,

Et nous échauffe & nous éclaire.  
Heureux qui, loin de ce séjour,  
Loin des orages de la Cour,  
Et loin des griffes de l'envie,  
Comme toi ressient chaque jour  
L'ivresse de la Poésie  
Avec l'ivresse de l'Amour !

Ainsi que le divin Homere,  
Au plus haut du Pinde monté,  
De ton génie illimité  
Tu fais parler l'Europe entière ;  
Mais de la triste humanité,  
Ce Chantre heureux n'a point été,  
Ainsi que toi, le tendre pere.  
Ah ! plaignons un fou studieux,  
Dont l'ame sensible & volage  
S'exhale en sons mélodieux,  
Et qui, par un vain étalage,  
Peint toujours la sagesse au mieux,  
Et n'en devient jamais plus sage :  
On doit agir comme les Dieux,  
Quand on sçait parler leur langage.

Si le Destin m'avoit fait Roi,  
Que mon plaisir seroit extrême  
De faire asseoir au rang suprême  
Un Philosophe comme toi !

Mais que t'importe la chimere  
De ces brillans & vains honneurs ?  
Paris a cent mille Seigneurs ,  
Et l'Europe n'a qu'un Voltaire.

Guide mon vol audacieux ,  
Et des rives de l'Hipocrene  
Porte mon char au haut des cieux :  
Ma Muse a besoin d'un Mécene.  
Le jeune lierre , sans appui ,  
Tristement rampe sur l'arene ;  
Mais , soutenu par un vieux chêne ,  
Le lierre aux cieux monte avec lui.  
Pour toi , dans les routes divines  
Des beaux jardins du Dieu des Vers ,  
Les roses naissent sans épines ,  
Et les lauriers sont toujours verts.  
Pour moi , dès qu'un espoir funeste  
Me fait approcher de ces lieux ,  
La rose fuit , l'épine reste ,  
Et le laurier seche à mes yeux.

Il est vrai que , dès mon aurore ,  
Richelieu sourit à mes sons ,  
Et que souvent Bernis encore  
Daigne applaudir à mes chansons :  
Enflammé par de tels suffrages ,  
Quelquefois je m'élève un peu ,

Et fais briller dans mes ouvrages  
Une étincelle de ton feu.  
Tu me compareras peut-être  
A ce Disciple extravagant,  
Qui, pour parler avec son Maître,  
S' imagine être aussi sçavant.  
Ma Muse, qui peu s'en impose,  
Sçait trop le prix de tes travaux,  
Mais, VOLTAIRE, juge ma cause,  
Peut-on sentir ce que tu vaux,  
Et ne pas valoir quelque chose ?



GABRIELLE  
D'ESTRÉES  
A HENRI IV.  
HÉROÏDE.

DANS ce calme effrayant (a) où la douleur  
moins vive

est chez les vivans mon ame fugitive,  
où, suspendu sur moi, le glaive de la mort  
appête à terminer mes tourmens & mon sort;  
où, de ce Dieu vengeur, que je crains & que j'aime,  
j'attends, en frémissant, la Sentence suprême;  
m'est encor permis de tracer à tes yeux  
mes derniers sentimens & mes derniers adieux.

Tu sçais combien l'amour, égarant ma foiblesse,  
dans de folles erreurs a plongé ma jeunesse;  
tu sçais combien de fois, armé de vains efforts,  
mon cœur, prêt à se rendre, étouffa ses transports.  
Je résistai long-temps; mais ce jour favorable,

(a) Pendant que Henri IV étoit à Fontainebleau, Gabrielle d'Estrées fut attaquée deux fois en quatre jours d'apoplexie dont elle mourut à Paris. C'est dans l'intervalle de ces deux attaques, qu'elle est supposée écrire cette Épître.

De clémence & de gloire (a) exemple mémorable  
 Ce jour où contre toi tes Peuples révoltés,  
 Défiant ton courage, & bravant tes bontés,  
 Se laissoient consumer par la faim dévorante;  
 Où sensible aux clameurs d'une Ville expirante  
 Tu voulus de ton Peuple oublier les forfaits;  
 Où Paris étonné vécut de tes bienfaits;  
 Ce triomphe où, si grand, tu parus si modeste  
 Vint à mon foible cœur tendre un piège funeste  
 Hélas! je vis ce cœur, sans cesse combattu,  
 Inflexible à tes feux, se rendre à ta vertu.  
 Qui pourroit résister à de si nobles charmes?  
 Paris te couronna, je te rendis les armes;  
 Et ta clémence enfin, utile à tes projets,  
 Te fit vaincre en un jour mon cœur, & tes Sujets

Oui, ce fatal instant, marqué par ma foiblesse  
 Dans mon esprit confus se retrace sans cesse;  
 Sans cesse le plaisir, repoussant le remord,  
 Vient mêler ses attraits aux horreurs de la mort.  
 Je crois encor te voir, je crois encore entendre  
 Les sons de cette voix si flatteuse & si tendre  
 Je revois ces bosquets, ce dangereux séjour (b)

(a) La réduction de Paris. Cette Ville périssoit par la famine; Henri IV qui l'assiégeoit, fut attendri de son sort & la secourut. Les Parisiens, touchés de cette générosité, coururent aux pieds de Henri IV, & se rendirent.

(b) Anst.

orné par la nature, embelli par l'Amour,  
 le souffle léger du jeune Amant de Flore,  
 expose aux feux du jour la fraîcheur de l'aurore ;  
 l'art industrieux fait briller à la fois  
 le luxe des plaisirs, & le faste des Rois ;  
 sur un lit de fleurs, au sein de l'opulence,  
 mollesse s'endort dans les bras du silence.  
 t'appelle. ... Ta voix répond à mes accens :  
 les flammes de l'Amour embrasent tous mes sens ;  
 ne me connois plus ; je brûle, je frissonne,  
 succombe ; à tes feux, Amour, je m'abandonne.

Quelle coupable erreur vient encor me tromper !  
 Ah ! peignons-nous plutôt la mort prête à frapper.  
 déjà je l'apperçois, déjà ma tombe s'ouvre,  
 l'abyme éternel à mes yeux se découvre.  
 Quelle affreuse clarté luit au milieu des airs !  
 qui brise sous mes pas les portes des enfers ?  
 quel, quels feux dévorans !... Que de cris !...

Gabrielle...

Quelle terrible voix sous ces voûtes m'appelle !  
 te vois, ô mon Juge, & de ton Tribunal  
 entends avec effroi sortir l'Arrêt fatal ;  
 dans quel gouffre enflammé, ta Justice éternelle  
 entraîne des humains la foule criminelle !  
 en instant de foiblesse & les plus grands forfaits  
 ont-ils aux mêmes maux condamnés pour jamais ?

Tome III.

H

Dans ta clémence encor , grand Dieu , mon ame  
espère :

Qui créa les humains , n'en est-il plus le pere ?

Eh quoi ! tous ces plaisirs si doux , si pleins d'attraits  
Précédés de la crainte , & suivis des regrets ,  
Ne laissent dans nos cœurs qu'une tristesse amère  
Du bonheur qui nous fuit voilà donc la chimère  
Dieu terrible , eh ! quels sont vos prétendus bienfaits  
Ne nous donnez-vous donc que des biens imparfaits  
A mes pleurs , à mes cris seriez-vous inflexible ?  
Puniriez-vous mon cœur d'avoir été sensible ?  
Est-on si criminel , en aimant à la fois  
Le plus grand des humains , & le meilleur des Rois  
Oui , de votre bonté mon amant est l'image :  
Hélas ! aimer Bourbon , c'est aimer votre ouvrage  
N'est-ce pas vous , grand Dieu , dont le bras tou-  
puissant ,

Deux fois sauvant ses jours ( a ) du glaive menaçant  
Le conduisit vainqueur au trône de ses peres  
Par vous sa foi , soumise au joug de nos Mystères  
Des enfans de Calvin abandonna l'erreur ,  
Et la Grace des Cieux descendit dans son cœur

Cher Amant , cher objet de ma foiblesse extrême

( a ) Henri IV avoit manqué deux fois d'être assassiné par  
Barriere & Châtel. Ce fut dans la chambre de Gabrielle  
d'Estrées , que le dernier de ces deux scélérats s'introduisit  
pour commettre ce parricide ,

Tu vois, par mes combats, à quel excès je t'aime.  
 Si d'une égale ardeur tu fus jamais épris,  
 Ose de mon amour te demander le prix.  
 Ce n'est pas qu'en secret, d'un vain titre jalouse;  
 Je veuille m'élever au rang de ton épouse,  
 Ni qu'admise au Conseil, ou réglant le Sénat,  
 J'aspire à gouverner les rênes de l'Etat:  
 Dans la nuit du tombeau prête enfin à descendre,  
 D'Estrées à tes grandeurs n'a plus rien à prétendre;  
 Mais si ma voix, souvent propice aux malheureux,  
 En te peignant leurs maux, s'intéressa pour eux,  
 Si je puis espérer que, pour grace dernière,  
 Tu prêteras encor l'oreille à ma priere,  
 Sur mes tristes enfans (a) daigne tourner les yeux;  
 Vois de nos tendres cœurs ces gages précieux,  
 Que la Nature avoue, & que la Loi rejette.  
 Formés du sang des Rois au sein de ta sujette,  
 Ces innocens vers toi levent leurs foibles mains;  
 Daigne les adopter, veille sur leurs destins.  
 Verras-tu tes enfans rébuts de la fortune,  
 Trainer dans les affronts une vie importune?  
 Verras-tu sans pitié des Princes de ton Sang;

(a) Henri IV fit Gabrielle d'Estrées Duchesse de Beaufort;  
 Il lui promit de l'épouser & de légitimer ses enfans; il étoit  
 même prêt à exécuter ce dessein, lorsqu'elle mourut: il eut  
 d'elle deux fils & une fille, César, Duc de Vendôme; A'lexan-  
 dre, Grand Prieur de France, mort prisonnier d'Etat; & Hen-  
 riette qui fut mariée à Charles de Lorraine, Duc d'Elboeuf.

Dans la foule inconnus ramper au dernier rang,  
 Peux-tu, les punissant des fautes de leur mere,  
 Les priver du plaisir de connoître leur pere?  
 Je ne demande point que, placés après toi,  
 Ils écartent du trône un légitime Roi;  
 Funeste ambition, injustice cruelle,  
 Non, vous ne réglez point au cœur de Gabrielle  
 Je veux que mes enfans auprès de toi nourris,  
 Au sentier des vertus suivent tes pas chéris;  
 Qu'ils sçachent qu'en tout temps, fidèles à leurs  
 Maîtres, ( a )

La France au champ de Mars vit périr mes ancêtres,  
 Et qu'ils puissent, comme eux, dédaignant le repos,  
 S'ils ne sont pas des Rois, être un jour des Héros.  
 Voilà tous mes desseins: c'est à toi d'y souscrire:  
 Je mourrai sans regret; mais avant que j'expire,  
 Permits que, poursuivant un si cher entretien,  
 Mon cœur en liberté s'épanche dans le tien.  
 Sur un songe trompeur, que le hasard fit naître,  
 Mon esprit vainement s'épouvante peut-être;  
 Peut-être aussi le Ciel, qui veut t'en garantir,  
 Par moi seule aujourd'hui te le fait pressentir:  
 Enfin, soit que ma crainte, injustement fondée,  
 De cet affreux objet me remplit l'idée,

( a ) Gabrielle d'Estrées, d'une ancienne Maison de Picardie,  
 étoit fille & petite-fille d'un grand Maître d'Artillerie, *Haut*  
 Chant IX.

soit que, pendant la nuit, le tableau du passé  
 de mon esprit confus ne soit point effacé ;  
 la peine du sommeil la faveur passagère ,  
 vient suspendre mes maux & fermer ma paupière ;  
 qu'à mes yeux effrayés un spectre menaçant  
 sort du fond de la tombe avec un cri perçant :  
 le sceptre est à ses pieds : la mort , qui l'environne ;  
 de ses voiles affreux enveloppe le trône.  
 Que vois-je , m'écriai-je ! Ah ! Valois, est-ce vous ?  
 Oui, c'est moi, me dit-il, qui tombai sous les coups  
 D'un peuple qu'un faux zèle a conduit dans le  
 crime :

Grand Dieu , fais que j'en sois la dernière victime.  
 Le spectre fuit ; tout change, & mon œil étonné  
 de ses nombreux sujets te trouve environné ;  
 mais tandis qu'enivrés de tendresse & de joie ,  
 tous les cœurs au plaisir s'abandonnent en proie ;  
 soudain , armé d'un fer, un monstre furieux  
 vient, vole , approche , frappe... & tout fuit à  
 mes yeux.

O la Ligue, en un mot , crains l'hydre menaçante :  
 dans l'ombre de la nuit sa tête renaissante  
 se cache, en méditant des projets pleins d'horreur :  
 son repos est à craindre autant que sa fureur.  
 Garde loin de toi ces Moines politiques ,  
 qui, sous un front timide, esclaves despotiques ;  
 fameux dans l'art de feindre , & prêts à tout oser,

Ne rampent près des Rois que pour les maîtriser,  
 Crains qu'un autre Clément, du sein de la poussière,  
 Ne puisse quelque jour de sa main meurtrière,  
 Croyant venger l'Eglise, & méprisant ses loix,  
 Te joindre dans la tombe au dernier des Valois.

Hé quoi ! me diras-tu, ce peuple que j'adore,  
 Quand je le rends heureux, voudroit me perdre  
 encore !

Si Bourbon autrefois s'est armé contre lui,  
 Bourbon par les bienfaits veut le vaincre aujourd'hui  
 Le François pour moi seul fera-t'il inflexible ?  
 Oui, je sçais que ce peuple est né brave & sensible,  
 Que son cœur aisément se laisse désarmer,  
 Et que par la clémence on peut s'en faire aimer.  
 Mais ne sçais-tu donc pas jusqu'où le fanatisme  
 Sur l'esprit des humains étend son despotisme ?  
 Peins-toi ce jour affreux, à l'horreur consacré ; (a)  
 Vois parmi les mourans Coligny massacré :  
 C'est-là que, sous les coups & la haine de Rome,  
 Traîné dans la poussière, expira ce grand homme.  
 Entends-tu ces clameurs, ces lamentables cris ?  
 Vois le sang à grands flots ruisseler dans Paris ;  
 Reconnois à ces traits, dont frémit la nature,  
 De nos Prêtres cruels la funeste imposture.

O Peuple trop crédule ! ô François généreux,

(a) Le massacre de la St. Barthelemy.

Quel Prince peut jamais vous rendre plus heureux ?  
 Qui parmi les humains fut plus digne de vivre ?  
 Hélas ! où courez-vous ? quelle ardeur vous enivre ?  
 Quoi ! le meilleur des Rois tomberoit sous vos coups !  
 Barbares... arrêtez.... ô Ciel ! que faites-vous !  
 Arrêtez.... Si le meurtre a pour vous tant de charmes,  
 Tournez contre mon sein vos parricides armes ;  
 Baignez-vous dans mon sang, frappez, déchirez-moi,  
 Frappez... mais respectez les jours de votre Roi...  
 Mais que dis-je ? ô François ! vous sentez mes  
 alarmes,

De vos yeux attendris je vois couler des larmes :  
 Vous frémissez, vos sens sont saisis de terreur :  
 Pour commettre ce crime, il vous fait trop horreur.  
 Non, vous ne portez point des cœurs aussi coupables ;  
 D'un si noir attentat vous n'êtes point capables.  
 Peuple, que dans vos cœurs ce Roi vive à jamais !  
 Songez à votre amour, songez à ses bienfaits.

Ne crains rien, cher Amant : va, crois-moi, la  
 nature

T'enfante point trois fois un cœur assez parjure,  
 Un monstre assez cruel pour tramer ce dessein.  
 Qui d'un Prince si bon voudroit percer le sein ?  
 Henri, t'en souviens-tu ? Quand la parque en furie (a)  
 S'apprêtoit à couper la trame de ta vie,

(a) Henri IV tomba malade, & toute la France trembla  
 pour ses jours.

H iv

Hélas ! tout le fardeau du céleste courroux  
Parut en ces momens s'appesantir sur nous,  
De quels cris douloureux nos Temples retentirent  
Tout s'émut, tout trembla, tous les cœurs s'attendrirent ;

Mais tout changea bientôt, quand vainqueur de  
trépas,

Tu vis l'abyme affreux refermé sous tes pas.  
Quels doux emportemens ! la France avec son  
Maître ,

Des portes du tombeau sembloit aussi renaitre ;  
Tu parus, & chacun voulut revoir son Roi :  
Tout un peuple, en pleurant, voloît autour de toi.  
Hélas, sa douleur seule égala son ivresse !

Quel peuple pour son Roi montra plus de tendresse !  
Par de nouveaux bienfaits resserre ce lien :

Poursuis, que son bonheur soit à jamais le tien ;  
Que, parmi les Héros de ta race immortelle,  
Louis Douze (a) à ton cœur serve en tout de modèle ;  
Qu'écrit en lettres d'or dans les fastes des Cieux,  
Son regne pour jamais soit présent à tes yeux !

Des flatteurs, comme lui, redoute l'artifice ;  
Que près de toi la paix marche avec la justice ;  
Sous le poids accablant des subsides affreux,  
Hélas ! n'écrase point tes Peuples malheureux ;  
Que dans tous tes conseils la sagesse préside ;

(a) Louis XII, surnommé le pere du Peuple.

Qu'en ton ame toujours l'humanité réside.  
 Que dis-je ? cher amant, excuse mon erreur :  
 Quelle est donc la vertu qui n'est point dans ton  
 cœur ?

Elas ! je m'en souviens , quand, déployant ses ailes,  
 La mort couvroit Paris de ses ombres cruelles ;  
 Quand, tout souillé de sang , un peuple factieux  
 Sur des morts entassés croyoit monter aux cieux ;  
 Quand, le Christ à la main, nos Prêtres sanguinaires  
 Excitoient les enfans à massacrer leurs peres :  
 O Paris, disois-tu, les yeux baignés de pleurs,  
 Je ne puis à présent que plaindre tes malheurs ;  
 Mais si jamais le Ciel (a) trompant mon espérance,  
 Fait tomber dans mes mains le sceptre de la France,  
 Si du Maître des Rois l'immortelle clarté  
 Fait du sein de l'erreur sortir la vérité,  
 Peuple que je chéris, ô François, ô mes freres,  
 Qu'avec plaisir ma main finira vos miseres !  
 Ah, combien votre sang me sera précieux !  
 Vous que l'erreur conduit, Prêtres séditieux,  
 Coupables Protestans, Catholiques rebelles,  
 Sous un Roi réunis, vous seriez tous fidèles.  
 Dans les utiles jours d'une éternelle paix,  
 J'enchaînerai vos cœurs par le noeud des bienfaits.

(a) Lors du Massacre de la Saint Barthelemi, Henri IV, Roi de Navarre, ne pouvoit point espérer de monter sur le trône de la France.

Barbares partisans des maximes iniques ;  
 O vous Rois orgueilleux, vous Princes tyranniques  
 Qui , signalant vos jours par de sanglans projets  
 Sous un sceptre de fer accablez vos Sujets ,  
 Venez , jetez les yeux sur cet Empire immense  
 Voyez-y ce Monarque ; il tient par sa clémence  
 Tous les cœurs de son peuple enchainés sous ses loix  
 L'orgueil fait les Tyrans , la bonté fait les Rois.

La bonté des Bourbons n'est point cette foiblesse  
 Qui , fille de la crainte , & sœur de la mollesse,  
 Cede par indolence , ou fuit par lâcheté ,  
 Et qu'on brave toujours avec impunité.  
 C'est cette fermeté , c'est cette audace heureuse ,  
 Qui , quelquefois sévère , & toujours généreuse  
 Soulage d'une main les maux que l'autre a faits  
 Qui ne sçait se venger qu'à force de bienfaits ;  
 Qui , lorsque sa victime à ses coups s'abandonne  
 Au lieu de l'écraser , s'attendrit & pardonne.  
 O France ! c'est ainsi que , te voyant périr ,  
 Henri par sa clémence a sçu te conquérir.  
 Ainsi , lâche Biron , à ta perfide audace (a)  
 Ce Prince qui t'aimoit , offrit cent fois la grace ;

(a) Biron conspira contre Henri IV , qui lui avoit sauvé la vie à Fontaine-Françoise , & fut condamné à être décapité malgré le Roi , qui vouloit lui pardonner. On sçait combien les descendans de cette illustre Maison ont réparé son crime tant par les services qu'ils ont rendus à la France , que par l'attachement qu'ils ont toujours eu depuis pour leurs Rois.

mais ton orgueil força ce Roi désespéré  
 de rendre au tombeau dont il t'avoit tiré.

O toi, dont la sagesse éternelle & profonde  
 fit rentrer au néant les puissances du monde,  
 auguste protecteur des Peuples & des Rois,  
 grand Dieu, du haut des Cieux entends ma foible  
 voix :

Car ma bouche aujourd'hui tout un peuple t'implore :  
 il s'agit d'abaisser les yeux sur un Roi qui t'adore :  
 tu prévois qu'un jour un sujet inhumain,  
 dans un sang aussi cher ose tremper sa main,  
 que ce monstre, étouffé dans le sein de sa mere;  
 mais de ses regards ne souille la lumiere;  
 qu'il soit, s'il voit le jour, livré dans ce moment,  
 avant d'être coupable, au plus affreux tourment :  
 que son corps, déchiré par ta main vengeresse,  
 renaisse à chaque instant, pour expirer sans cesse ;  
 qu'enfin sur la terre il soit l'opprobre affreux  
 des plus vils scélérats, de nos derniers neveux !

Cher Prince, cher Amant, la mort la plus barbare,  
 quand l'amour nous unit, pour jamais nous sépare...  
 pour jamais... juste Ciel ! je ne te verrai plus !

Suspendez un moment vos décrets absolus :  
 inflexible destin, puissant Dieu que j'implore,  
 permettez à mes yeux de le revoir encore.

Alors qu'un soin pressant t'arracha de ce lieu,

H vj

Je ne crus point te dire un éternel adieu.  
Hélas ! nos cœurs, séduits d'une vaine apparence  
S'abandonnoient sans crainte à la douce espérance  
De nous revoir bientôt réunis par l'amour :  
Nous supportions l'absence en faveur du retour  
Ah ! si de l'avenir mon songe est le présage,  
Si des maux que je crains il m'offre ainsi l'image,  
Oui, dans ce même instant, qui me glace d'effroi  
Du nombre des vivans mon Dieu retranchez-moi  
Mais si ce songe affreux n'est qu'un songe ordinaire,  
D'un esprit effrayé fantôme imaginaire,  
Qui, né dans le sommeil, se dissipe avec lui,  
O mort ! suspends tes coups, & permets aujourd'hui  
Que, funeste témoin de ces tristes orages,  
Qui long-temps des François ont troublé les rivages,  
Je le sois des beaux jours qui vont briller sur eux  
Cher Amant, si le Ciel daigne exaucer mes vœux,  
Si j'en crois aisément ce que mon cœur inspire,  
Tranquille possesseur du plus heureux Empire,  
Bientôt tu vas, bravant le sort & les revers,  
Adoré de ton Peuple & craint de l'Univers,  
Terrasser sous tes pieds la Ligue frémissante.  
La France, par tes soins paisible & florissante,  
Verra, sur les deux Mers, flotter ses pavillons  
Les épis orgueilleux vont couvrir nos fillons :  
Les Arts vont déployer leur sublime génie :  
Les Muses jusqu'aux Cieux vont porter l'harmonie

l'Europe admirant ton regne & tes vertus,  
 erra revivre en toi Jule, Auguste & Titus.  
 out-êrre, par ces chants, verrons-nous un Orphée  
 ever à ta gloire un superbe trophée;  
 Paris étonné de sa vaste grandeur,  
 ourra de Rome un jour égaler la splendeur.  
 u'en te voyant heureux, j'expirerois contente?  
 Mais le Ciel prend plaisir à tromper mon attente.  
 uisse ce Dieu suprême, arbitre de nos jours,  
 tes heureux destins accorder un long cours,  
 erfer sur tes États tous ses bienfaits ensemble,  
 donner à nos fils un Roi qui te ressemble.

Mais c'en est fait : la force abandonne mes sens :  
 e succombe, ô mon Dieu, sous les maux que je sens.  
 dieu : ma plume échappe, & la mort qui m'appelle,  
 apprête à m'enfermer sous la tombe éternelle.  
 dieu : que mon trépas n'excite point tes pleurs ;  
 enri, mon cher Henri, je t'embrasse... je meurs.

M. BLIN DE SAINMORE.

## SUR LA CRITIQUE.

CET art de dépriser, toujours si condamnable ;  
 Par ses propres succès est bien souvent trahi ;  
 Critique, on est bientôt haï ;  
 Moqueur, on devient méprisable.

## LE VER LUISANT,

## F A B L E.

**U**N Ver luisant, dans le fond d'un jardin,  
Jettoit une foible lumière ;  
Il éclairoit pourtant toute une fourmillière,  
Qui l'admiroit comme un Être divin :  
Énorgueilli de voir qu'on l'idolâtre ,  
Il veut briller sur un plus grand théâtre,  
Bientôt traversant le jardin ,  
Guidé par son audace vaine ,  
Dans un fallon voisin  
A grand'peine il se traîne.  
Là, des lustres brillans suspendus au lambris,  
Offusquent ses yeux éblouis.  
Il se remet pourtant, ose lever la crête :  
Mais c'est-là que sa mort s'apprête ;  
Du Phosphore rampant l'éclat a disparu.  
En vain il dresse & la queue & la tête :  
L'insecte est écrasé, sans même être aperçu.  
  
Que de gens d'un mérite mince,  
Vantés, prônés dans leur Pays ,  
Quittent tous les jours leur Province,  
Pour essuyer même sort à Paris !

# ÉPI TRE

## A M. DULARD,

*Sur les Mœurs de Paris.*

C E n'est pas toi que l'on refuse,  
Damis; tu veux que mon pinceau  
Te crayonne un léger tableau  
De cette Ville qui m'amuse.  
L'amitié m'en fait une loi,  
Mais je fuis le ton d'un Ouvrage;  
Songe que je parle avec toi,  
Sans art comme sans verbiage;  
Et de tant d'êtres si divers,  
Peins-toi le bizarre assemblage,  
Par le désordre de mes Vers.

Grands talens, spectacles magiques;  
Tantôt courus, tantôt sifflés,  
Seigneurs vils, Midas boursoufflés,  
Bas flatteurs, amis politiques,  
Peuple vain, luxe fastueux,  
Équipages tumultueux,  
Cabriolets à jeunes guides,  
Moines vermeils, riches Prélats;  
Abbés, Adonis en rabats,

Sçavans au teint pâle & livide ,  
Populace de beaux- esprits ,  
Magistrats aux discours fleuris ,  
Marquis bruyans à tête vuide ,  
Amans volages , bons maris :  
De tous les objets dans Paris  
J'admire la source féconde ,  
Et cette Reine des Cités ,  
A mes yeux toujours enchantés ,  
Présente un abrégé du monde.

De l'enjoûment chaque mortel  
Y reçoit & donne l'exemple ;  
On court sans cesse à son Autel ,  
Et tout Paris lui sert de Temple.  
La tristesse , le froid bon sens ,  
Sont les victimes qu'on immole ;  
Les ris sont Prêtres de l'Idole ,  
Et la faillie est son encens.  
Dans les cercles chacun déploie  
L'art profond de tout effleurer.  
Un nœud léger d'or & de soie ;  
Unit les cœurs sans les ferrer.  
Vous pâlisiez , les fronts pâlisent ,  
Et vos plaisirs & vos douleurs  
Dans les regards se réfléchissent ,  
Mais sans pénétrer jusqu'aux cœurs.  
Telle est une brillante glace ,

Tels ces marbres durs & polis ,  
Où les objets sont reproduits ,  
Mais s'arrêtent à la surface.

On y differte des chançons ,  
Et du sçavoir des Philosophes ,  
Des brochures & des sermons ,  
Des Ministres & des étoffes ,  
Des caillettes & des guerriers ,  
Du Jansénisme & des Actrices ,  
Des champs de Mars & des coulisses ,  
Et des pompons & des lauriers.

Ce Peuple , favori des Grâces ,  
Mais redouté des fiers Anglois ,  
Par des bons mots & des couplets  
Se console de ses disgraces ;  
Et préfère les jeux badins  
Aux nobles transports du génie ;  
Son art de plaire & sa folie ,  
Aux vœux outrés de ses voisins.  
Il aime avec idolâtrie  
Les bons Danseurs , les airs nouveaux ,  
Et vante peu ses Généraux ,  
S'ils n'ont sauvé que la Patrie.

Je vois les travers consacrés ,  
Les ridicules effroyables ,  
Les défauts souvent adorés ,  
Les vices mêmes agréables.

Le bon ton fait les bonnes mœurs,  
Ses Oracles, ce sont les Belles,  
Reines des esprits & des cœurs,  
Au rouge, à la mode fidelles,  
Et Pénélopes comme ailleurs.

O Déesse de cet Empire,  
Mode, ce n'est que dans Paris  
Que de tes loix on peut s'instruire.  
Ton caprice qui nous inspire,  
Règle nos mœurs & nos écrits,  
Donne à l'Europe nos habits,  
Dicte l'éloge & la satire.

Les goûts, les destins sont divers,  
Le Germain brille par le Code.  
L'Anglois tient le Trident des Mers,  
Le François règne par la mode.

Mais ce Peuple de fous charmans,  
Offre en tout genre des modèles;  
Il réunit aux agrémens,  
Des connoissances immortelles,  
Aux colifichets des talens,  
Et le génie aux bagatelles.

Tandis qu'à des soupers brillans,  
Que les ris François affaïsonnent,  
Les flots du Champagne bouillonnent  
Dans les crystaux étincelans;

Tandis que les jettons résonnent  
Sous l'avide main des Joueurs ;  
Que des airs , du sommeil vainqueurs ,  
Animent les danses légères ,  
Et que les Amans séducteurs  
Trompent les époux & les meres ,  
L'Astronome observe les Cieux ,  
Attentif au sein des ténèbres ;  
Le Poëte , des Rois fameux  
Évoque les ombres funebres ;  
Des Empires changeant le sort ,  
Le Guerrier trace des batailles ,  
Et prépare les funérailles  
D'une foule immense qui dort.

On parle ici Philosophie ,  
Pour Philosophe on ne l'est pas ;  
Le masque de la modestie  
Sert l'orgueil de tous les états ;  
On y censure par envie ,  
On raille , on médit par manie ;  
On ne brille que par éclats ,  
Et par air on est même impie.  
Mais grace aux Sages délicats ,  
Qui sçavent abréger la vie ,  
Longue sans un peu de folie ,  
Ici , mieux que dans nos Climats ,

On chante, on rit, on boit, on aime,  
On sçait être heureux sans système;  
Tous les Arts aux jeux, aux repas  
Unissent leur charme suprême :  
Chaque saison a des appas,  
Et dans le sein de l'hiver même,  
Les fleurs y naissent sous les pas.

C'est sur ces rives fortunées,  
Damis, que les Arts, les plaisirs,  
Arbitres de mes destinées,  
Vont remplir mes jeunes années;  
Et la foule de mes desirs.

Majestueuse Architecture,  
De Paris superbe ornement;  
Chef-d'œuvre d'un pinceau brillant,  
Rival heureux de la Nature;  
Membres qu'un ciseau créateur  
Façonne, amollit, vivifie;  
Théâtre, dont l'art enchanteur  
Unit Melpomene à Thalie,  
Où me fait frémir Athalie,  
Où m'amuse un Dévot trompeur;  
Fameux Temple de l'harmonie,  
Qui captives par ta magie  
Mes yeux, mes oreilles, mon cœur;  
Vous tous, divins fruits du génie,

Je vous vois enfin , je vous sens ,  
Vos charmes ont rempli mon ame ,  
Et vous versez dans tous mes sens  
Ces transports , cette active flamme ,  
Mere féconde des talens.

Mais toi , plaisir , plaisir aimable ,  
Que défend la triste raison ,  
Toi qui , dans les yeux de \* \* \*  
Me peins le bonheur véritable ,  
Embellis ma jeune saison.

Oui , je badine avec Chapelle ,  
Je vole aux Cieux avec Newton ,  
Je m'attendris avec \* \* \* .

Il est doux pour l'ame immortelle ,  
Sublime & tendre tour - à - tour ,  
D'allier l'étude & l'amour ,  
D'unir à Pascal une Belle.

Damis , par de vains argumens  
Ne fane point la fleur brillante  
Du plaisir , ce Dieu de mes sens ;  
Peut - on être sage à vingt ans ?  
Socrate ne le fut qu'à trente.

Eucharis , aux yeux de Mentor ,  
Charmoit le jeune Télémaque ,  
Qui , dans son amoureux effor ,  
Oublioit son pere & l'Itaque ;  
Et , s'il faut mieux citer encor ,

Aux champs de Mars le fier Hector  
Songeoit à sa belle Andromaque.  
Mais de la sombre Antiquité,  
A quoi bon, perçant les ténèbres,  
Chercher des exemples célèbres ?  
Ai-je besoin d'autorité ?  
Ces Vers, enfans de ta jeunesse,  
Et d'une Lyre enchanteresse,  
Où ta Muse, d'Anacréon  
Prêche la morale commode,  
Et fait sourire à ce sermon;  
Ces Vers sont aujourd'hui mon Code,  
O des Neuf Sœurs, Amant chéri,  
Je ne puis donc plus que te lire !  
J'étois trop heureux de m'instruire,  
Près d'un Philosophe poli,  
Qui sçait penser, & qui sçait rire !  
Amitié, doux enchantement,  
Que d'autres, en des Vers sublimes,  
Nous tracent ton portrait charmant :  
Sans te définir par maximes,  
Je te connois par sentiment.

M. BARTHÉ



## ÉPITRE

M<sup>ME</sup>. DU BOCAGE,*Sur l'influence des Femmes sur les Mœurs.*

L OIN de ces Villes Musulmanes,  
Où le beau Sexe infortuné,  
A la sagesse condamné,  
Gémit sous des Tyrans profanes ;  
Il est sur des bords plus heureux  
Une Ville immense & polie,  
Séjour des Beaux-Arts & des Jeux ;  
Ouvrage bizarre & pompeux  
De Minerve & de la Folie.

C'est-là qu'arbitre souverain ;  
Dans une activité frivole,  
On voit le peuple féminin,  
Décider le sort incertain  
D'un monde dont il est l'idole ;  
Et gouverner le genre humain.

O toi, qu'on redoute & qu'on aime ;  
Beauté, l'éclat du diadème,  
Cède à l'éclat de tes attraits,

Les Rois ont un pouvoir suprême ;  
O Beauté ! tu n'as que toi-même ,  
Les Rois font tes premiers Sujets.  
Des rubans forment sa couronne ;  
Des sofas lui servent de trône ;  
Elle a pour sceptre un éventail ,  
Pour trésor son cœur & ses charmes ;  
Pour faste des magots d'émail ,  
Et des regards pour seules armes.

Ces fiers vengeurs de nos États ,  
Ces Guerriers qui dans les combats  
Portent un visage intrépide ,  
Eux qui bravent des Bataillons  
Hérissés d'un fer homicide ,  
Eux que le bruit de cent canons ,  
Jamais n'étonne ou n'intimide ;  
Ces Renauds, aux pieds d'une Armide  
Daignent abaisser leur fierté ,  
Aux femmes tremblent de déplaire ,  
Et viennent, pleins d'aménité ,  
Plier leur mâle caractère  
Aux caprices de la Beauté.  
Vieillis dans les champs de Bellone ;  
Vénus a leurs derniers momens.  
Ils feignent des empressemens ,  
Même au-delà de leur automne.

Ils adoucissent leur regard  
A travers leurs doubles lunettes;  
Applaudissent des Ariettes,  
Et, pour Chaufieu quittant Folard;  
Changés en Héros de toilettes,  
Ils expirent sous l'étendard  
Et des prudes & des coquettes.

Nos Magistrats impérieux,  
De qui les ames peu communes;  
Partageant le pouvoir des Dieux,  
Règlent, d'un ton sententieux,  
Et nos destins & nos fortunes;  
Ces Sénateurs facétieux  
Mèlent pour plaire à deux beaux yeux,  
A l'antique jargon du Code,  
Les propos fins, les jolis traits,  
Et le ton léger de la mode,  
Au ton empesté des Arrêts.  
Aux Dames par eux encensées;  
Ils offrent les tributs flatteurs  
De leur ambre, de leurs odeurs;  
Et les boucles entrelacées  
De leurs cheveux longs & flottans;  
Et de leurs phrases compassées  
Les insipides agrémens,  
Et des ardeurs toujours glacées:  
D'un air léger, mais occupé,

Ils vont, ils parlent en cadence,  
Ils plaisantent à l'Audience,  
Ils opinent dans un soupir.

Que dis-je ? Un Crésus imbecille,  
Qui ne sçait compter que par mille,  
Qui, fier d'un Hôtel somptueux,  
De ses grands Laquais dédaigneux,  
Des sots hommages du vulgaire,  
Trainé dans un char fastueux,  
Ne daigne point toucher la terre;  
Ce Dieu des avides mortels  
Descend de ses riches Autels ;  
Il s'empresse à soumettre aux Belles,  
Qui le flattent d'un œil malin,  
Ses chars qu'à vernissés Martin,  
Ses gros galons & ses dentelles,  
Les bijoux qu'étale sa main,  
Ses précieuses bagatelles,  
Ses Architectes, ses Brodeurs,  
Son faste, ses fausses grandeurs,  
Toutes ses risibles hauteurs ;  
Ses Amis que son or éveille,  
Les dédicaces des Auteurs,  
Et ses ancêtres de la veille.

Ainsi, maître absolu des cœurs,  
Le beau Sexe avec un sourire

Commande tout ce qu'il desire.  
 Par des danses, des chants vainqueurs,  
 Par des caprices séducteurs  
 Il sçait régler, il sçait proscrire  
 Les modes, les goûts & les mœurs;  
 Pour des loix donnent des erreurs,  
 N'aime, ne répand que les fleurs,  
 Communique un brillant délire,  
 Orne le frivole & le faux,  
 Reçoit l'encens des Madrigaux,  
 Et soumet tout à son empire,  
 Les Grands, les sages & les fots.

Mais je vois des Maisons riantes,  
 Temples de ces Divinités.  
 Que leurs douces voix sont puissantes!  
 On vole aux ordres respectés  
 Que donnent ces têtes charmantes.  
 Le nombre, la pompe des chars,  
 L'or qui le cède à la peinture,  
 Une élégante architecture  
 Arrêtent mes premiers regards.  
 Plus loin sur la toile docile,  
 Dans un Sallon voluptueux,  
 De Boucher le pinceau facile,  
 A des Amours tracé les jeux,  
 De la moire l'onde incertaine,

Les riches tapis des Persans ,  
Les marbres & la porcelaine  
Décorent ces appartemens ;  
Et le crystal poli des glaces ,  
Des Belles répète les grâces ,  
Et l'éclat de mille ornemens.  
Tout respire ici l'abondance ,  
La parure , le doux loisir.  
Ah ! sans doute , on ne voit qu'en France  
Les Dieux du goût & du plaisir ,  
Amis du Dieu de l'opulence.  
L'espoir de la félicité ,  
A l'aspect de tant de merveilles ,  
A saisi mon cœur enchanté :  
J'ouvre les yeux & les oreilles.

Observez l'effet d'un pompon ;  
Et méconnoître un caractère ;  
Applaudir un joli sermon ,  
Et réformer le Ministère ;  
Rire d'un projet salutaire ,  
Et s'occuper d'une chanson ;  
Immoler les mœurs aux manières ;  
Et le bon sens à des bons mots ;  
Dire gravement des misères ,  
Et plaisanter sur des fléaux ;  
Siffler l'air simple d'un Héros ;

Et chérir les têtes légères ;  
 Se flétrir dans la volupté ,  
 S'ennuyer d'un air de gaité ,  
 N'avoir de l'esprit qu'en faillie ;  
 Paroître poli par fierté ,  
 Perfide par galanterie ,  
 Généreux sans humanité ;  
 Sans être aimé se voir goûté ;  
 Louer par fade idolâtrie ,  
 Ou par desir être flatté ;  
 Médire par oisiveté ,  
 Quelquefois par méchanceté ;  
 Plus souvent par coquetterie ;  
 Quitter Cléon par fantaisie ,  
 Aimer un Duc par vanité ,  
 Un jeune fat par jalousie :  
 Tel est ce monde tant fêté ,  
 Telle est la bonne Compagnie.

Quoi ! faut-il chercher le bonheur ;  
 Sans cesse éloigné de nous-même ,  
 Ignorer le plaisir extrême  
 De s'éclairer, d'avoir un cœur ?  
 Quoi ! sur le théâtre bizarre  
 Du bruit, du luxe, de l'erreur ,  
 Un Sage aimable est-il si rare ?  
 Et l'art, le don de l'agrément,

Ce don futile, mais charmant,  
Du François premier apanage,  
Seroit-il l'unique avantage  
D'un Sexe enchanteur & puissant?

Non : Paris voit une Mortelle,  
Simple par goût, belle sans fard,  
Fine sans air, vive sans art,  
Et toujours égale & nouvelle.  
Comme Vénus elle sourit,  
Comme l'Amour elle nous blesse,  
De Minerve elle a tout l'esprit,  
Hélas ! & toute la sagesse.

Mais elle unit à des appas  
Une ame sensible & sublime,  
L'Art difficile de la rime,  
Aux traits faillans ou délicats.  
C'est elle dont la voix touchante  
A fait retentir sur nos bords  
Les sons nombreux, les fiers accords  
De ce Milton que l'Anglois vante;  
Elle qui dans de nouveaux airs  
A chanté, rivale d'Homere,  
Ce Génois, ce vainqueur des Mers,  
Qui, d'un vaste & riche hémisphere,  
Agrandit pour nous l'Univers.

Aussi dans les champs d'Italie,

Pour le Chantre de son Héros,  
 Genes, des lauriers de Délos,  
 Mêlés aux myrtes d'Idalie,  
 A formé des festons nouveaux :  
 A son aspect, des Cardinaux  
 L'ame altiere s'est adoucie,  
 Enfin le Pape l'a bénie;  
 Mais vingt siècles auparavant,  
 Le doux Tibulle, en la voyant  
 Eût, je pense, alarmé Délie;  
 Virgile eût mieux peint Lavinie;  
 Et son Auguste assurément  
 N'eût jamais couronné Livie.

Chere aux Sçavans, chere à Cypris;  
 Illustre & belle DU BOCAGE,  
 L'honneur & l'amour de Paris,  
 Jouissez du plus beau partage,  
 Goûtez la gloire au sein des ris.

Les grands Poètes & les Belles,  
 De l'envie excitent les cris.  
 Vous étonnez les Beaux-Esprits,  
 Vous faites mille Amans fidèles;  
 Mais vous n'avez point d'ennemis.  
 Votre Sexe qui vous envie,  
 En faveur de votre génie,  
 Pardonne vos charmes brillans;

Tandis qu'en faveur de ces charmes,  
Le nôtre, qui vous rend les armes,  
Vous pardonne tous vos talens.

*Par le même.*

## LE LIVRE DE LA RAISON, FABLE.

**L**ORSQUE le Ciel, prodigue en ses présents  
Combla de biens tant d'êtres différens,  
Cher entr'eux tous à la Bonté suprême;  
De Jupiter, l'Homme reçut, dit-on,  
Un Livre écrit par Minerve elle-même,  
Ayant pour titre, *la Raison.*

Ce Livre ouvert aux yeux de tous les âges  
Les devoit tous conduire à la vertu;  
Mais d'aucun d'eux il ne fut entendu,  
Quoiqu'il contint les leçons les plus sages  
L'enfance y vit des mots, & rien de plus;

La jeunesse beaucoup d'abus,  
Des passions, des goûts volages;  
L'âge suivant, des regrets superflus;  
Et la vieillesse en déchira les pages.

M. l'Abbé AUBERT

## A U N A M I.

*Sur l'apparence d'un refroidissement.*

LORSQU'IL survient quelque nuage

Sous le beau ciel de l'amitié,

Le secret d'empêcher l'orage,

Est de n'en pas être effrayé.

Docile au penchant qui l'inspire ;

L'Ami vrai sçait garder ses droits,

Quoi qu'on fasse pour les détruire ;

De l'orgueil il brave les loix ;

Il cherche l'Ami qu'il attire,

Et l'entretien que l'on desire,

Soulage deux cœurs à la fois.

Les ames honnêtes s'appellent ;

Je compare leurs différends,

A ces averse du Printemps,

Qui fécondent & renouvellent.

M. DORAT,



## SONNET

*Sur la Pompe funebre d'ANNE D'AUTRICHE  
Mere de LOUIS XIV.*

**S**UPERBE Monument d'une grandeur passée,  
Vous voilà descendu du Trône au monument  
Que reste-t'il de vous, dans ce grand changement  
Qu'un triste souvenir d'une gloire effacée?

Mortels, dont la fortune est toujours balancée,  
Et qui des ris aux pleurs, passez en un moment,  
Si vous voulez sortir de votre égarement,  
Que ce terrible objet frappe votre pensée.

Anne vivoit hier, & cette Majesté,  
Qui régnoit sur les cœurs par sa rare bonté,  
Dans ces antres sacrés n'est plus qu'un peu de cendre

Orateurs, taisez-vous; cette foule de Rois  
Qui sont ici, comme elle, & sans force & sans voix  
Fait moins de bruit que vous, mais se fait mieux  
entendre.

GILBERT DE CHOISEUL



## ÉPIÔTE

A M<sup>MES</sup>. SEYMANDI,*Sur l'Enjouement.*

L'ANGLAIS, de la Philosophie  
 Perçant les augustes secrets,  
 Dans le silence des forêts  
 Promène sa mélancolie.  
 Célèbre dans l'art de jouir,  
 Le Peuple qui vit maître Ovide,  
 Sous un mythe où l'Amour le guide,  
 Respire & chante le plaisir.  
 L'Ibère qui, des bords du Tage,  
 Franchissant l'abyme des flots,  
 Nous donna des Mondes nouveaux,  
 Dans ses yeux & dans son langage,  
 Peint la majesté des Héros.  
 O François ! une aimable chaîne  
 T'unit au Dieu de l'agrément.  
 L'habite les bords de la Seine.  
 Je dois mes Vers à l'Enjouement.  
 Oui, sans ce Dieu qui nous caresse,  
 Pour nous la vie est un fardeau.

I vj

Avec lui l'heureuse vieillesse,  
 Badine encor près du tombeau.  
 Il donne à la belle Jeunesse  
 La piquante vivacité,  
 Et de l'Univers enchanté  
 Il bannit, par sa douce ivresse,  
 L'ennui de l'uniformité.  
 Ah! sans lui, d'un talent sublime  
 Nous sommes foiblement émus;  
 A peine d'utiles vertus  
 Obtiennent une froide estime.  
 Mon cœur est bien mieux occupé  
 Par son badinage folâtre.  
 Corneille est Roi sur le Théâtre,  
 Chapelle est Dieu dans un soupé;  
 L'éclat d'une superbe fête,  
 Les Palais somptueux des Rois,  
 S'il n'y fait entendre sa voix,  
 N'offrent qu'une pompe muette.  
 Cédez à ce Dieu séducteur,  
 Vains Philosophes de la Grèce.  
 Vous raisonnez sur la sagesse;  
 Mais par lui je sens le bonheur.  
 Il embellit la beauté même;  
 La laideur lui doit des attraits.  
 Il répand des charmes secrets  
 Sur le chaume & le Diadème.

De Mars le glaive ensanglanté,  
La balance de la Justice,  
Le sceptre de l'Autorité,  
Sont les jouets de son caprice.  
Souvent l'Europe a vu ses mains,  
Des États diriger les rênes.  
Plus puissant que les Mazarins,  
Que les Louvois, que les Turennes,  
Il régloit le sort des humains.  
Aimable Dieu, dans ma Patrie,  
Fixe à jamais tes étendards:  
Sans toi, que m'importent la vie,  
Les dignités & l'industrie,  
Et les trésors & tous les Arts?

L'ame d'un Grand peu satisfaite;  
Gémit dans de brillans festins.  
Son œil sur les plus beaux jardins  
Promene une vue inquiète.  
Il ne jouit point de ces eaux,  
Que la jeune main des Naiades,  
Sur le gazon verse en cascades,  
Ou fait jaillir sous des berceaux.  
L'airain, le marbre qui respire,  
Ne retracent pas pour ses yeux  
Les traits des Belles ou des Dieux.  
Son Maître a daigné lui sourire;  
Il marche entouré de flatteurs,

Il sçait gouverner un Empire.  
Hélas ! au faite des honneurs,  
Malheureux ! il ne sçait pas rire.

L'Hiver flétrit notre séjour.  
L'air est troublé par les orages.  
Le Ciel est couvert de nuages.  
L'œil cherche en vain l'Astre du jour,  
La neige blanchit les montagnes.  
Les eaux inondent les vallons.  
Le vent mugit dans les campagnes.  
Les fleuves roulent des glaçons.  
Un Disciple heureux d'Épicure  
S'amuse, environné d'horreurs.  
Au sein d'une retraite obscure,  
Et dans le deuil de la Nature,  
L'Enjouement fait naître des fleurs.  
Quel est ce Temple où la richesse  
Et le goût fixent mes regards ?  
Un Crésus ivre de mollesse,  
Y dort au milieu des Beaux-Arts.  
Sa jeune & perfide Maîtresse,  
Par ses chansons & ses appas,  
Réveille en vain cette ame épaisse :  
Le plaisir ne s'achète pas.  
Sur une toile enchanteresse,  
Les ris & les jeux sont tracés ;

Sur son front, dans ses yeux glacés,  
Je n'apperçois que la tristesse.

Quittons Plutus & ses bosquets,  
Pour une fête de Village :  
Sous des tavernes de feuillage  
On peut oublier les Palais.  
Là, des rayons de l'allégresse  
Les visages sont colorés ;  
On n'y voit point les flots dorés  
Des bons vins d'Espagne ou de Grece ;  
Un jus sans parfum, sans finesse,  
Gratte les gosiers altérés.  
Là, sous des ombrages antiques,  
Sautent de vigoureux Danseurs ;  
Là, je vois les Vieillards grondeurs,  
Déridés par des airs bathiques ;  
Je compte ces groupes rustiques,  
Et j'entends trinquer les Buveurs.  
Là, parmi des concerts barbares  
Des pots brisés, des cris perçans,  
Les Amantes & les Amans  
Forment mille courses bizarres :  
Le pere anime ses enfans,  
Vous triomphez dans ces orgies,  
Bonheur grossier, facile & doux,  
Princes fameux, puissans génies,  
Ont-ils moins de plaisirs que vous ?

Je sçais que l'Enjouement préfère  
Une vive & douce gaité ,  
Naïve sans être grossière ,  
Toujours noblement familière ,  
Piquante avec simplicité.  
Heureux le mortel plein de grâces ;  
Qui n'eut jamais l'air apprêté ,  
Qui rit sans art & sans grimaces ;  
Me raille sans méchanceté ,  
Sans qu'il me flatte ; sçait me plaire ,  
Travestit en jeune beauté ,  
Cette raison vieille & sévère ,  
Qui des Belles se fait chérir ,  
En les amusant les enflamme ,  
Et sans les voir jamais rougir ,  
Excite souvent dans leur ame ,  
La douce image du plaisir !

Non loin de la Reine des Villes ;  
Au centre d'un bocage épais ,  
Dans des lieux en roses fertiles ,  
L'Enjouement plaça son Palais ,  
Il en a banni l'opulence ;  
Sur - tout l'or n'y brilla jamais .  
De la triste magnificence ,  
Ce Dieu fuit les pompeux apprêts .  
Des myrtes souples qui s'unissent ,  
Forment des voûtes en berceaux ;

Des rangs de jeunes arbrisseaux,  
Sont des colonnes qui fleurissent;  
L'air est charmé du bruit des eaux,  
Qui serpentent ou qui jaillissent,  
Et toujours ces bois retentissent  
Des accords brillans des oiseaux.  
Là, sur le marbre ou le porphyre,  
On ne voit point ces fiers vainqueurs;  
Ces Héros fameux qu'on admire:  
Les Héros font couler des pleurs.  
Mais dans ces riantes retraites,  
Les Jeux ont peint de leurs crayons  
Les traits chéris des la Fayette,  
Des Sévignés & des Ninons.  
Les mâles & sombres peintures,  
Des le Bruns & des Parrocels,  
N'y retracent point aux mortels  
Le sang, les meurtres, les blessures.  
L'Albane y peint la volupté,  
D'une touche vive & légère;  
Le pinceau naïf de Ténier,  
Des Hameaux la grosse gaité;  
Dans sa bouffonne liberté,  
Calot lui-même sçait y plaire.  
L'Autel n'est paré que de fleurs;  
Que de festons & de guirlandes.  
Le Dieu, Maître aimable des cœurs,

N'exige point d'autres offrandes ;  
Qui peut rire, obtient ses faveurs.  
Par les respects ou le silence ,  
On n'adore pas en ce lieu.  
On ne rend son hommage au Dieu,  
Que par le chant ou par la danse.  
Sa main joue avec complaisance  
Sur un luth monté par Chaulieu.  
Il a composé sa couronne  
Des dons de Flore & de Bacchus,  
La troupe des Jeux l'environne.  
Ses traits sont fins, quoiqu'ingénus.  
Oh ! combien de Reines altières,  
N'ont pu voir cet heureux séjour ,  
Tandis que les Jeux dans sa Cour,  
Appelloient de simples Bergeres ;  
S'il y reçut des Majestés ,  
Elles quittoient du rang suprême ,  
Tous les ornemens respectés ,  
Et le sceptre & le diadème ,  
Et tout l'ennui des dignités.

Moi, je rends grace aux destinées  
De n'être point au rang des Rois.  
Ce Dieu, dont j'adore les loix,  
Gouverne mes jeunes années.  
Du sein de mon riant loisir,  
Il écarte l'inquiétude ;

Dans le silence de l'étude,  
 Il m'apprend l'art de le saisir,  
 Et sous l'amorce du plaisir,  
 Il me déguise l'habitude  
 De veiller & de réfléchir.  
 Tantôt, dans les jeux de Thalie,  
 J'aime à le voir, utile aux mœurs,  
 Crayonner l'humaine folie,  
 Et nos vices & nos erreurs.  
 Tantôt, dans ces lieux où la danse  
 Et le folâtre incognito,  
 Donnent une heureuse licence  
 Aux Jeux qui sautent en cadence,  
 Et s'agacent en domino.  
 Je le vois, au sortir de table,  
 Tenant un archet à la main,  
 Faire mouvoir le genre humain;  
 Il a l'air un peu libertin,  
 Mais il n'en est que plus aimable.

Mais quel souper délicieux!  
 Que de nectar & d'ambrosie!  
 Que de plaisirs & de beaux yeux!  
 Non, vous n'avez rien que j'envie,  
 Buffets d'Hébé, table des Dieux.  
 Dans ce Sallon je vois les cieux,  
 Je vois des Amis & Julie.  
 La nuit régne sur l'Univers.

Tout dort dans un profond silence,  
Les champs, les Villes & les Mers  
Sont cachés sous un voile immense.  
Les projets, les soins dévorans,  
Font veiller de pâles Ministres.  
Les ailes des songes sinistres  
Pressent la couche des Tyrans,  
Et moi, je regarde Julie.  
L'éclat des flambeaux allumés;  
Rend ses attraits plus animés,  
Sa parure en est embellie;  
Sa main, par Vénus arrondie,  
D'un vin d'Aï verse les flots;  
La mousse féconde en saillie  
Fait pétiller tous les cerveaux;  
Loin de nous tout mortel qui pense;  
Le bon vin s'exhale en bons mots,  
J'applaudis à ceux qu'on me lance.

Je ne vois point à mon côté,  
Je n'entends pas ici Valere,  
Qui fier d'un nom jadis vanté,  
Mais jaloux du talent de plaire,  
Daigne se montrer populaire,  
D'une pénible aménité  
Voile son triste caractère,  
Applaudit d'un air concerté;  
Au sel d'une joie étrangère,

Se croit aimable & respecté,  
 Veut qu'on l'envie & le regrette,  
 Rit le premier par vanité,  
 De ses bons mots qu'il me répète,  
 M'amuse par sa dignité,  
 Et m'attriste par sa gaité.  
 Je ne vois point cette Delphire,  
 Triste Coquette à quarante ans,  
 Maussade avec des diamans,  
 Qui s'étudie à bien sourire,  
 Lance un regard qu'elle croit fin;  
 Tour-à-tour vive & languissante,  
 Même avec art s'impatiente,  
 Cherche le ton, l'air enfantin,  
 Et pour m'ennuyer, se tourmente.

Vous qui brillez sans ornement;  
 Vous, rivales sans jalousie,  
 Filles du Dieu de l'Enoûment;  
 Nymphes qu'adore ma Patrie,  
 Ce Dieu vous offre ses faveurs,  
 Il tient le fil de vos journées,  
 Et vous ne cherchez point les fleurs  
 Dont vos têtes sont couronnées.

Ah ! que n'ai-je, sous d'autres cieux,  
 Chanté celui qui vous inspire !  
 Vous présidez à son Empire ;

J'eusse consulté vos beaux yeux,  
 Ces yeux, dont un regard déploie  
 L'esprit, la douceur & la joie,  
 Ce souris malin, mais flatteur,  
 Ces grâces nobles, mais légères,  
 Des Cours des Rois l'art enchanteur,  
 Mais le ton naïf des Bergeres.

Si dans les jours d'Anacréon,  
 Et sous le ciel brillant d'Homere,  
 Vos yeux eussent vu la lumière,  
 Que vit naître l'Amante de Phaon,  
 La Grece eût placé votre nom  
 Au Parnasse comme à Cythere.  
 Tous ses Poètes renommés  
 Eussent recueilli sur vos traces,  
 Ces fleurs dont nous sommes charmés;  
 Vénus eût compté quatre Grâces. (a)

Uvaune, tes flots orgueilleux  
 N'arrosent point d'illustres Villes;  
 Mais tes flots dans un cours heureux,  
 Baignent des champêtres asyles.  
 Ton nom si cher n'eut pas l'honneur  
 D'être célébré par Virgile,  
 Ou d'être gravé par Delisle;  
 Mais il est écrit dans mon cœur.

(a) Ces Dames sont quatre Sœurs.

Le Rhin a vu César vainqueur,  
 Follement épris des conquêtes,  
 Porter la foudre & la terreur;  
 Mais tu fus témoin de nos fêtes.

O vous que j'aime, ô dignes Sœurs,  
 Vous que, malgré tant de rigueurs,  
 Un Peuple de rivaux encense,  
 Ne couronnez point leurs desirs;  
 D'une barbare indifférence  
 N'allez point payer mes soupirs.  
 Dira-t'on toujours qu'une Belle  
 Ne sçait pas aimer un absent?  
 Quoique François, je suis constant,  
 Et dans Paris je suis fidèle.

M. BARTHE.

## M A D R I G A L.

CROISSEZ, feuilles, croissez, le Printemps vous  
 l'ordonne.

Sous votre ombrage appelez les Zéphirs;  
 Ce verd gazon me sert déjà de trône;  
 Servez de dais à mes plaisirs.

M. SEDAIN.

A M. LE CHEVALIER DE C<sup>te</sup>*Sur des Vers intitulés : Ma Confession.*

**D**ANS le Temple où Vénus préside,  
Sont des niches pour les Pécheurs;  
C'est-là qu'ils vont, d'un air timide,  
Avouer leurs jeunes erreurs.  
Avec une mine hypocrite,  
De petits Bonzes emplumés,  
Mais sous le froc toujours armés;  
Les attendent dans leur guérite;  
Ils empruntent le ton caffard,  
Affichent la ferveur du zèle;  
En bon françois, cela s'appelle,  
S'aller confesser au Renard.

Joli Péché de Cythere,  
Voilà, je crois, tes Directeurs;  
Tu nous reviens, la chose est claire,  
Perversi par tes Confesseurs.

M. DORAT.



# LE PEINTRE-POÈTE, OU LES PASSIONS.

O TOI, dont la beauté fit mon premier amour ;  
Peinture, que j'aimai dès que je vis le jour ;  
Viens, dévoile à mes sens tes augustes mystères,  
Dirige tes crayons dans mes mains téméraires,  
Allume dans mon sein ces transports créateurs,  
Des ressorts du génie instrumens & moteurs,  
Ce feu noble & sacré, cet orgueil de notre Être,  
Où l'Ame, égale aux Dieux, semble se reconnoître,  
Ce don qu'aucun effort ne sçauroit obtenir,  
Et qu'il faut éprouver pour te bien définir.

C'est en vain qu'un mortel dépourvu de génie ;  
Du concert des couleurs veut tenter l'harmonie ;  
Qu'il prétend, par des traits grossiers & sans appas,  
Faire passer dans nous un feu qu'il ne sent pas ;  
Ou que fier des larcins dont il fit sa science,  
Villant dans ses tableaux l'Italie & la France,  
Sans jamais par lui-même oser prendre l'effor ;  
Il espere, au moyen de ce sublime effort,  
Dans son esprit borné qu'il met à la torture,

Tome III.

K

Par l'habitude enfin remplacer la Nature,  
Il consume sans fruit ses soins laborieux ;  
Cen'est rien pour notre Art qu'une main & des yeux

Fuyez ! n'espérez rien de vos soins téméraires,  
Artisans sans génie , Ouvriers mercenaires ,  
Qui dans ce champ de gloire , attirés par la faim,  
Envisagez pour but non l'honneur , mais le gain ;  
Allez , portez ailleurs cette vile industrie ;  
Ivres du fol espoir dont votre ame est nourrie,  
Il faut pour le remplir battre un autre sentier ;  
La Peinture est un Art , & non pas un métier.

Et vous , qu'avec ses dons la Nature a fait naître,  
Pour remplir vos destins , songez à vous connoître.

Tout mortel ne peut tout. Dans ce foible Univers,  
Ainsi que les objets , les talens sont divers,  
L'un traçant à mes yeux de champêtres images,  
Promene mon esprit dans de longs paysages,  
Par un contraste heureux me fait voir tour-à-tour,  
Le jour vainqueur des nuits , la nuit chassant le jour,  
Des rochers , des déserts , des abymes stériles,  
Ou de riches moissons & des côteaux fertiles ;  
Un ciel calme & serein , d'argent , d'or & d'azur,  
Ou l'Hémisphère en deuil sous un nuage impur ;  
Des fleuves , de leur lit , abreuvant les campagnes,  
Ou tombant furieux du sommet des montagnes.

L'autre, avec artifice employant les couleurs,  
Mêlé le satin & le velours des fleurs;

Pour le front des Vainqueurs prépare une couronne,  
Aux dons brillans de Flore unit ceux de Pomone;  
Et semble dire aux yeux, en fixant leur regard;  
Vous plaire & vous instruire est le but de notre Art.

Ici, plus grande encor, la fiere Architecture,  
Prend un nouvel éclat des mains de la Peinture.

Plus loin, par ses efforts, le pinceau créateur  
Semble avoir surpassé les vœux de son Auteur?

Je vois, je reconnois l'ame dans ses images; (a)

C'est ainsi que toujours nouvelle en ses Ouvrages,

La Nature inconstante & mobile à son choix,

Prenant en nous formant ses caprices pour loix;

Varie à l'infini les fruits dont elle est mere,

Et cet air, tout ce maintien, ces traits, ce caractère;

Que sur chacun de nous sa main semble imprimer;

Et qu'un Peintre sçavant sur-tout doit exprimer.

Quel bras de Prométhée osant ravir la flamme;

L'instinct de la brute ajoute encore une ame,

Nous fait voir des forêts les hôtes tous égaux,

De l'homme leur vainqueur, redoutables rivaux?

Plus courageux, plus fiers, plus soumis, plus dociles,

Plus justes, plus prudens, plus chastes, plus tranquilles,

Plus sobres, plus actifs, aux travaux plus constans,

(a) *Ex vultibus eorum agnoscās eos.* Petrone.

Plus fidèles amis, plus fidèles amans,  
Rois de cet Univers, si la fourbe & l'adresse,  
L'artifice, toujours appui de la foiblesse,  
Et les pièges couverts, à la force tendus,  
N'étoient pas des humains les premières vertus,

Ainsi de mille attraits, ta main, docte Peinture,  
Orne, élève, embellit, enrichit la Nature;  
A ses moindres effets sçait nous intéresser,  
Et pour la rendre mieux cherche à la surpasser.  
Ce Ciel, si varié dans sa vaste étendue,  
Diaphane & mouvant semble fuir à ma vue.  
Le crystal de ces eaux, l'ombre de ces forêts,  
Contre les feux du jour m'ouvrent un libre accès,  
Que j'aime à m'égarer sous ces vastes Portiques,  
De l'orgueil des humains monumens magnifiques;  
Pomone a sur ces fruits répandu ses couleurs.  
Mes sens sont enchantés du parfum de ses fleurs.  
Les brutes, loin de l'homme, & plus sages peut-être,  
Sont libres dans ces bois, & m'enseignent à l'être.

Mais c'est peu d'élever les plus humbles sujets,  
D'abaissier nos regards sur les moindres objets:  
Si l'Artiste borné, sans génie & sans force,  
De la Nature en tout ne nous peint que l'écorce;  
S'il ne cherche pour but de ses soins curieux,  
Qu'une vaine apparence, ou le plaisir des yeux,  
De ce charme inconstant l'effet est trop vulgaire.  
Qui ne plaît qu'à nos sens, long-temps ne sçauroit  
plaire.

Quel jour plus lumineux a frappé mes regards !  
 Quels chefs-d'œuvres vivans naissent de toutes parts !  
 C'étoit donc peu pour toi , séduisante Peinture ,  
 De tromper par ton Art , l'Art même & la Nature ;  
 Cet Art vouloit un but & des projets plus hauts ,  
 De plus nobles succès pour tes nobles travaux.  
 Pour couronner ta gloire , ainsi que ton ouvrage ,  
 Dans le fond de nos cœurs il se fraye un passage ,  
 Y réveille à la fois la Pitié , la Terreur ,  
 L'Amour , l'Ambition , la Haine & la Fureur ;  
 Toutes nos passions , ces Idoles si cheres ,  
 De l'ame des humains tyrans trop volontaires.

Que vas-tu décider , inflexible Brutus ?  
 Quel arrêt vont porter tes farouches vertus ?  
 Ton fils est à tes pieds ; son amour les embrasse ;  
 Son courage , ses pleurs , sa jeunesse , sa grâce ,  
 Rome , qui par sa mort craindrait de t'immoler ,  
 Rome qui lui pardonne , & qu'il a fait trembler ,  
 Le Peuple , le Sénat , l'Univers en alarmes ,  
 Attachant sur vous seuls ses yeux baignés de larmes ,  
 Rien ne peut t'amoillir , ta dure austérité  
 Brave Rome , ton siècle & la Postérité ;  
 La Nature frémit de cet arrêt sévère ;  
 Il meurt ! & pour bourreau , Titus n'a que son pere.

Dans ce Palais sinistre , où tout fait frissonner ,  
 Quel monstre après vingt ans ne sçauroit pardonner ?

Le temps qui détruit tout , augmente encor sa rage,  
 Sa tranquille fureur , dévorant son ourrage,  
 Se tait, pour mieux tromper un frere infortuné,  
 Par sa feinte douceur dans le piège entraîné.  
 Que vois-je ? avec horreur la Mer fuit ce rivage,  
 Le Soleil d'épouvante a voilé son image;  
 La Terre se dissout : en ces funestes lieux  
 Tout semble révolter la Nature & les Dieux.  
 Tu demandes ton fils ?... Ah ! malheureux Thyeste,  
 Fuis plutôt pour jamais un Climat trop funeste ;  
 Ce fruit de ton amour , par toi si désiré ,  
 Désormais ne sçauroit en être séparé ;  
 Pour mieux frapper ton cœur , le parricide Atrée,  
 De ce cœur trop sincere a sçu s'ouvrir l'entrée ;  
 Et ce fils palpitant , qu'il te sert par morceau,  
 Dans ton sein paternel a trouvé son tombeau.

Mortels ! voyez l'excès où l'amour vous entraîne,

Ici , le traître Égyste , appuyé de sa Reine,  
 Aidé de Clytemnestre & poussé par sa main,  
 Trop infâme adultere , & plus lâche assassin,  
 Sert les affreux complots d'une femme perfide,  
 Au sein d'Agamemnon plonge un fer homicide ;  
 Et s'apprête avec elle à partager en paix ,  
 Sa Couronne & son lit pour fruit de ses forfaits.  
 Mais des Dieux vainement ils bravent la vengeance :  
 Érynnis les a vus dans l'ombre du silence ;

Déjà cette Furie excite ses serpens,  
 Elle porte en leurs cœurs ses remords dévorans;  
 Présente à leurs regards, qu'effraye sa justice,  
 Les horreurs de leur crime & celles du supplice;  
 Leur fait voir dans la nuit le pâle Agamemnon,  
 Suscitant un Vengeur du sein de sa Maison;  
 Et le Ciel punissant, juste dans sa victime,  
 La mere par le fils, le crime par le crime.

Tremble, Mortel hardi, mais trop ambitieux;  
 La gloire vainement t'élève au rang des Dieux.  
 Tremble, si ta valeur, funeste à la Patrie,  
 prétend la subjuguier après l'avoir servie.  
 Tyran! esperes-tu faire accepter des loix  
 à tes Concitoyens, ce fier Peuple de Rois? (a)  
 Come, au-dessus du joug que ta main lui propose,  
 Il ne connoit d'autres loix que celles qu'elle impose.  
 En vain le Monde entier couronna tes vertus,  
 César, crains de régner, si tu connois Brutus!

Il ne m'écoute pas: son ame audacieuse,  
 Pour craindre des dangers est trop ambitieuse,  
 De nouveaux honneurs il s'agit de courir;  
 Et qu'il en a n'est rien s'il en peut acquérir.  
 Plus puissant est l'excès du feu qui le dévore!  
 Et César n'a rien fait s'il peut plus faire encore. (b)

(a) *Populum latè Regem. Virg.*

(b) *Nil altum reputans si quid superesset agendum. Lucr.*

Guidé par cet espoir, il paroît au Sénat,  
On s'empresse, on l'entoure; ô Rome! ô Peuple  
ingrat!

Est - ce ainsi que, pour loix prenant vos injustices  
Du plus grand des humains vous payez les services  
Des pâles Conjurés les avides poignards,  
Sur ce Héros surpris fondent de toutes parts,  
C'en est fait! & Brutus qui de lui tient la vie,  
Ce Monstre, cet ingrat, à César l'a ravie;  
Il méconnoît sa voix & la main qu'il lui tend;  
Furieux de venger sur un pere expirant,  
Sans frémir de ce sang où sa main s'est trempée,  
Caton, la liberté, la Patrie & Pompée!

C'est un secret penchant que nous éprouvons tous,  
Il naît, se fortifie, & ne meurt qu'avec nous;  
Nous aimons par instinct ceux qui nous firent naître,  
Et croyons tout devoir à qui nous devons l'être.  
Notre cœur généreux, plein de ces sentimens,  
Aime à multiplier ces tendres mouvemens;  
Les neveux, les amis, les parens de nos peres,  
Partagent avec eux ces respects volontaires;  
Chacun d'eux les reçoit & les rend à son tour,  
Et les degrés du sang sont des degrés d'amour.  
Mais quand l'indépendance, amenant la discorde,  
Des peres & des fils a troublé la concorde,  
Ou qu'un vil intérêt, destructeur des Maisons,  
Dans nos cœurs à longs traits répandant ses poisons,

Un fois a rompu ce lien invincible,  
 Plus le sang nous unit, plus la haine est terrible.

Thebe en vit autrefois un exemple fameux ;  
 Deux Freres, nés d'un sang prosrit, incestueux,  
 Surpassant en fureur les crimes de leur race,  
 Comblèrent dans ses murs leur fratricide audace.  
 Tous deux las de verser le sang de leurs Sujets,  
 Ne s'abhorrer toujours, sans se venger jamais,  
 Ne de commettre au fort leur rage impatiente,  
 Choïsirent dans leur bras une route moins lente.  
 L'envi l'un vers l'autre on les vit s'avancer,  
 Se mesurer, se joindre, ainsi que se percer,  
 Tomber ; & ranimant leur sacrilège envie,  
 Pour suivre en son rival les restes de sa vie ;  
 Et contents de la perdre en pouvant la ravir,  
 Ne rapprocher tous deux, s'égorger & mourir.

A ces Freres éteints, par leur haine célèbres,  
 Thebes fit décerner tous les honneurs funebres ;  
 Et l'on réunit morts, sur un même bûcher,  
 Ceux que, vivans, le sang n'avoit pu rapprocher.  
 O prodige ! à l'instant la flamme divisée,  
 Se sépare sur eux, ardente & courroucée ;  
 Et travers l'épaisseur de ses globes brûlans,  
 On croit voir dans les airs leurs spectres menaçans ;  
 S'indigner en mourant d'un soin qui les honore ;  
 Et dans ces cœurs glacés la haine vit encore.

M le B. DE ST. JULIEN.

K v

---

---

## ÉTRENNES A VOLINE.

L'AN, VOLINE, aujourd'hui renouvelle son cours  
Puissent mes vœux percer jusqu'à votre audience  
Puissent les Ris, les Jeux, les Grâces, les Amours  
Et les Songes errans, entr'eux d'intelligence,  
Au gré de vos desirs, & de mon espérance,  
Embellir, égayer & vos nuits & vos jours!  
Que la Parque cruelle en respecte la trame;  
Que sur vous la fortune étale sa faveur;  
Que la santé vous fasse, avec la paix de l'ame,  
Jouir de vos attraits, jouir de votre cœur,  
Et répandre toujours cette invifible flamme,  
Qui porte dans nos sens le germe du bonheur.

Tels sont mes vœux, VOLINE, offerts pour vos  
Étrennes,

Ils sont purs; & l'Amour qui vient de les dicter,  
Suit le vol de mon cœur pour vous les présenter.  
Ce Dieu reviendra-t'il, fans apporter les miennes?

C. DE V.



# L'ENFANT DANS LE BATEAU.

## F A B L E.

UN jeune Enfant, dans un bateau,  
Sur la premiere fois descendoit la riviere,  
Rapidement porté sur le courant de l'eau.

Ah! crioit-il à son pere,  
Tirant par l'habit, le Château qui s'en va!...  
Cette maison qui marche! eh! je vois fuir l'Eglise!..  
Monsieur le Curé.. quoi! vous demeurez-là!..  
Soyez donc. Le Curé sourit de la méprise;

Mais pour l'honneur de la Prêtrise,  
Se croit obligé d'expliquer à l'Enfant

L'effet qui le surprend:

Il cherche en son cerveau ses cahiers de Physique;

Parle toujours en attendant,

Brouille tant qu'il peut les regles de l'Optique.

Sur son bonheur, un vieillard, le Doyen du Canton;

Convaincu d'écouter, plus encor de se taire,

Se lève un peu son dos, & frappant du bâton,

Balançant cinq ou six fois sa tête octogénaire,

Contre qu'il va parler, parle enfin tout de bon.

K vj

Quoi ! vous riez , dit-il aux gens de son village,  
 Quand ce marmot croit voir remonter le rivage !  
 Examinons un peu , sommes-nous moins nigauds ?  
 Tenez , lorsqu'oubliant nos pénibles travaux ,  
 Nous chaumons le Dimanche ou bien les bonnes  
 Fêtes ,

Qu'une pinte de vin a réjoui nos têtes ;  
 Chacun rit , fait un conte , ou dit quelques chansons  
 Dans ces instans trop courts , où le plaisir entraîne ,  
 Sommes-nous pas l'Enfant emporté sur la Seine ?

Si l'heure sonne , alors nous nous disons :  
 Ah ! comme le temps passe ! & c'est nous qui passons.

M. DE FUMARS.

## ÉPIGRAMME.

L'ENVOYÉ Turc louoit , de bonne foi ,  
 Les agrémens , la grâce , la parure  
 De nos Beautés ; & leur figure ,  
 Qu'en pensez-vous , lui demanda le Roi ?  
 Sire , dit-il , excusez-moi ,  
 Je ne connois rien en peinture.

M. IMBERT.



---

---

# LE MATIN.

## O D E.

L'AUREORE, d'éclairs couronnée,  
Dans les Champs obscurcis des Cieux,  
Sur un char d'incarnat traînée,  
Porte ses regards radieux.  
Du Temps les Courrières fidelles,  
Déployant l'azur de leurs ailes,  
Devançant son cours glorieux :  
Leurs mains, dans les plaines mobiles,  
Dirigent les rênes fragiles,  
Et pressent ses Courriers fougueux.

La Nuit, de ses lugubres voiles,  
A vu pâlir l'obscurité,  
Et de sa thière d'étoiles,  
Fuir la frauduleuse clarté.  
Aux côtés de sa Souveraine,  
Armé d'un long sceptre d'ébene,  
Morphée accourt avec terreur,  
Et des pavots le Fils frivole,  
Le songe mensonger s'envole  
Sur les pas légers de l'erreur.

Des portes qu'entrouvre l'Aurore,  
S'échappe un coloris brillant :  
L'incarnat de la pourpre dore  
La surface de l'Orient :  
Tandis qu'un nuage effroyable ,  
De sa noirceur impénétrable  
Obscurcit encor l'Univers :  
A travers les ombres errantes ,  
Du Jour les lumieres naissantes ,  
Se brisent dans le champ des Airs.

L'Aube de sa main triomphante ,  
Enchaîne le Dieu du Sommeil ;  
Et de l'opale étincelante ,  
Sème le Palais du Soleil :  
La porte à ses yeux dévoilée ,  
Par le bras du Temple ébranlée ,  
Roule sur ses gonds impuissans ;  
Phébus franchissant la barrière ,  
S'élance , & loin de la carrière ,  
Pousse ses chevaux mugissans.

L'altier favori du Tonnerre (a)  
Fixe , d'un œil audacieux ,  
Le tour que décrit sur la terre  
Son char étincelant de feux.  
La douloureuse Philomele ,

(a) L'Aigle.

Et la naïve tourterelle ,  
 Redisent les foins de l'Amour ;  
 Et cadencant sa voix légère ,  
 Du Dieu qui lui rend sa lumière ,  
 L'oiseau célèbre le retour.

Le Berger que Phébus éclaire ,  
 Murmure le nom de Desir ,  
 Sur les lèvres de sa Bergere ,  
 Ses lèvres cherchent le plaisir :  
 Il suit... & sa plaintive Amante  
 Déploie en tresse voltigeante  
 L'or mobile de ses cheveux :  
 En habits de fleurs la Nature  
 Sourit à sa simple parure ,  
 Et peint le regret dans ses yeux.

De son Amant dans la prairie ,  
 Sa vue a calmé le chagrin ;  
 Il cueille une rose fleurie ,  
 Qu'il enlasse aux lis de son sein.  
 Les Ris discrets & le Mystere  
 Dressent un trône de fougere ,  
 Où la fait asseoir le bonheur :  
 L'Amour vole sur sa houlette ,  
 Folâtre sous sa collerette ,  
 Et se dérobe dans son cœur.

Au sommet d'un rocher aride

Qu'enrichit l'argent d'un ruisseau,  
 Le Soleil, du Pêcheur avide,  
 A rappelé l'espoir nouveau.  
 Le liège qu'il suspend sur l'onde,  
 Guide la course vagabonde  
 De son incertain hameçon :  
 Au gré du Zéphir, chancelante,  
 Sa ligne, (a) sous le poids tremblante,  
 Trahit les efforts du poisson.

Le cercle étroit que, sur vos têtes,  
 Phébus retrace dans les airs,  
 Bergers, n'est qu'un cercle de fêtes,  
 Marqué par vos plaisirs divers.  
 L'Amour sous les doigts de Tityre,  
 Fait soupirer l'or de sa Lyre,  
 Ou résonner ses chalumeaux :  
 A ses sons les Grâces légères,  
 Sous la forme de vos Bergeres,  
 Dansent sur l'émail des côteaux.

Ah ! dans ces prisons ténébreuses,  
 Qu'ornent les chiffres de l'orgueil,  
 Où, des passions fastueuses,  
 La grandeur creuse le cercueil ;

(a) Seneque a dit : *Sentit tremula linea piscem*. Je crois avoir rendu cette image ; du moins il n'est pas possible de la rendre dans notre Langue avec la précision du Latin.

C'est sur l'aile de l'infortune ,  
Qu'échappant aux bras de Neptune ,  
L'Aurore ramene le jour :  
Ce ne sont point des chants paisibles ,  
Ce sont des sifflemens horribles  
Qui manifestent son retour.

Effrayé du trait de lumiere  
Qui se brise dans son réduit ,  
L'Avare entr'ouvrant la paupiere ,  
S'arrache aux ombres de la Nuit.  
Son front , qu'assiége la vieillesse  
Des noirs frimats de la tristesse ,  
Sourit à l'éclat de son or :  
Le feu nuance son visage ,  
Et sa voix retrouve un passage ,  
Pour s'applaudir de son trésor.

Déjà le Courtisan frivole ,  
Charge d'un encens imposteur ,  
L'Autel où gémit son idole  
Sous le fardeau de la grandeur.  
Des voiles de la flatterie ,  
Masquant son avide furie ,  
Il voit , à ses pieds , l'Univers :  
Assis sur une nef mobile ,  
L'air gronde , & la barque fragile  
Disparoît dans le sein des Mers.

Du jour la Coquette étonnée ,  
Pleure la fuite du plaisir ;  
Sa chevelure abandonnée  
S'arrange à la voix du desir :  
Sur l'ébauche de sa figure ,  
L'Art , par les mains de l'imposture ,  
Décrit les traits de la beauté ;  
Son œil qu'enhardit l'insolence ,  
Retrace , avec la pétulance ,  
Le besoin de la volupté.

Au Temple où l'oblique Chicane  
Siège sous le dais de l'Honneur ,  
Quel Morrel , de son rauque organe ,  
Vend la mercenaire fureur.  
Sous les habits de la Justice ,  
C'est l'insatiable avarice  
Qui dicte ses infâmes loix ,  
Et qui , d'une main inégale ,  
Pendant la balance vénale ,  
Met l'or à la place des droits.

Aux feux de ces lampes funebres ,  
Quels Humains consomment leurs jours !  
L'Aurore éclipe les ténébres ;  
Les soins les obsèdent toujours.  
L'un , à l'oubli des noirs abymes , (a)

(a) Les Tragiques.

Arrache les ombres sublimes  
Qu'il reproduit dans l'Univers ;  
L'autre , par la main de Thalie , (a)  
Crayonnant l'humaine folie ,  
Fait prendre une ame à nos travers.

Cet autre , au flambeau du délire  
Tout-à-coup allume ses sens ; (b)  
Et cédant au feu qui l'inspire ,  
Nous transporte par ses accens.  
Heureux , quand leur altière idole  
Les pare d'un laurier frivole  
Aux yeux de la postérité ,  
Et dans la mémoire des âges ,  
Marque leurs pénibles ouvrages  
Au sceau de l'immortalité.

Sémant de fleurs le précipice ,  
Ainsi , Mortels infortunés ,  
L'ambition ou l'avarice  
Tiennent vos esprits fascinés.  
Aux yeux que la sagesse éclaire ,  
La gloire n'est qu'une chimere ;  
Le plaisir fait seul le bonheur.  
Sous une forme enchanteresse ,  
L'Amour se variant sans cesse ,  
Remplit seul le vuide du cœur.  
Les Comiques. (b) Les Lyriques.

Le Soleil qui de sa carrière,  
 Parcourt l'espace lumineux,  
 Bientôt, dans un autre hémisphere,  
 Cachera l'éclat de ses feux.  
 Ainsi, perdus pour la tendresse,  
 Vos jours qu'a comptés la tristesse,  
 Périront dans l'obscurité:  
 Hélas! dans ce moment funeste,  
 Trop souvent, Mortels, il ne reste  
 Que le regret d'avoir été.

M. LE PRIEUR

## V E R S

A M<sup>LE</sup>. GAUSSIN.

**L**A fabuleuse antiquité,  
 A la Déesse de Cythere  
 Accorde avec Pâris le prix de la beauté;  
 Aux Grâces, le talent de charmer & de plaire  
 Autendre Amour, le don d'être & de rendre heureux  
 O vous! dont les Plaisirs suivent ici les traces  
 Je vois dans vous seule avec eux,  
 L'Amour, Vénus & les trois Grâces.

M. DESMAIS

## STANCES

## A CHARLES XII.

ILLUSTRE destructeur qu'environne la gloire,  
Un moment ce front que ceignent les lauriers,  
Vois quels sont enfin les fruits de ta victoire,  
Pour des Peuples entiers.

Contemple à la lueur des flambeaux de la guerre,  
L'incendie & le vol, le carnage & la mort :  
Les maux ont couvert cette fatale terre,  
Proscrite par le Sort.

O Laboureur, sous la faux étrangere,  
Tomber tout l'espoir de ses riches moissons ;  
Les champs qu'a frappés le feu de ta colere,  
N'offrent que des buissons.

O, le pere vieilli sous le poids de ses peines,  
De son fils unique expiré par tes coups,  
Veuve accablée, aux Parques inhumaines  
Demande son époux.

Nous voulons des lauriers, insensés que nous  
Sommes :  
Un tombeau creusé ne nous fait point pâlir.

Ah ! ne sentons - nous pas que c'est du sang de  
hommes

Qu'il faudra le remplir !

Des aveugles humains les forfaits sont tes crimes  
Funeste ambition ! tu flattes leur orgueil ;  
Et ceux que tu séduis sont autant de victimes  
Qui courent au cercueil.

Qu'importe au vrai bonheur cet éclat qu'on  
nomme ?

Qu'importe à la vertu le faste des grandeurs !  
Est-ce la foudre en main que Titus a dans Rome  
Assujetti les cœurs ?

Marius & Sylla , du sang de leur Patrie ,  
Au sein du Capitole on fait couler des flots.  
Crois-tu que le vrai Sage encensant leur furie ,  
Les nomme des héros ?

Préfère d'un vrai Roi les actions sublimes  
Aux noms de ces Tyrans , fléaux de l'Univers.  
Pour un seul qui remplit ses desseins par des crimes  
Mille trouvent des fers.

Sur les débris fumans de l'Europe embrasée ,  
Oserois-tu vouloir régner en Souverain ?  
Arrête , ouvre les yeux , vois ta tombe creusée  
Là mort te tend les mains.

Charfale de Pompée a terminé l'histoire ;  
 C'en fut le tombeau d'un héros redouté ;  
 La mort peut à ton trône, ainsi qu'une victoire ,  
 Ravir sa sûreté.

Mais je veux qu'à ton gré la fortune réponde ;  
 Que ces climats entiers fléchissent sous ta loi :  
 Et moi, lequel vaut mieux d'être l'amour du  
 monde ,  
 Ou d'en être l'effroi ?

Qu'êtes-vous devenus , lieux où je pris la vie ?  
 Quel ennemi cruel vous opprime & vous perd ?  
 Où vous n'êtes plus , ô ma chere Patrie ,  
 Qu'un horrible désert !

Nos Cités n'offrent plus que de vastes décombres ;  
 Les membres dispersés pourrissent en lambeaux.  
 Où vos Citoyens dont les tranquilles ombres  
 Reposent aux tombeaux !

O toi, l'ame & l'Auteur des maux qui nous dé-  
 chirent ,  
 Ton œil moins irrité considère nos pleurs ,  
 O Prince ! que la paix , que ses charmes t'ins-  
 pirent ,

Et rends-nous ses douceurs.

Quand tu couvris ton front du sacré diadème ,  
 Si mon des combats reçut-il tous tes vœux ?  
 Dois-tu n'imiter dans ton pouvoir suprême  
 Que le courroux des Dieux ?

Des maux comme des biens daigne peser  
sommés . . . .

Va , par quelque motif que ton cœur ait agi ,  
Ceint du bandeau des Rois , pleure le sang  
hommes ,

Dont ton fer s'est rougi.

Aux titres que tu prends ( & ta gloire l'exige  
Joins un titre plus beau , plus rare & plus flatteur  
L'Autel digne d'envie , est l'Autel qu'on érige  
Au Pacificateur.

# IMPROMPTU

## DE M. DE FONTENELLE

*Sur les Phénomènes de la Nature.*

**E**PIER la nature & tous ses accidens ,  
C'est mettre , en plein brouillard , la tête à  
fenêtre ;

Rien ne sçauroit trahir le secret de son être ;  
Elle n'a point de confidens.



# LA MORT

## DE L'AMIRAL BYNG.

### P O È M E.

Je chante ce Héros , fidèle à sa Patrie ,  
 qui , victime du sort , du peuple & de l'envie ,  
 fut jugé criminel & mourut innocent ;  
 mais , peins la douleur que Paris en ressent.  
 La discorde régnoit : le Démon de la Guerre  
 avoit déjà troublé la France & l'Angleterre.  
 Richelieu , que LOUIS choisit pour son vengeur ,  
 portoit déjà le fer , la foudre & la terreur.  
 marche : Mahon tremble , & Londres est en  
 alarmes.

On redoute en tous lieux ses triomphantes armes.  
 déjà des deux côtés d'innombrables Vaisseaux ,  
 d'un vol impétueux s'élancent sur les eaux.  
 on se voit... aussi-tôt l'airain s'enflamme & gronde :  
 la poudre animé , le plomb siffle sur l'onde ;  
 la bombe avec fracas éclate dans les airs ,  
 le Ciel paroît vomir tout le feu des Enfers.  
 en combat de plus près , on s'atteint , on s'évite ;  
 l'un l'autre , tour-à-tour , poursuit & prend la fuite.

Tome III.

L

La Victoire chancelle , & son vol incertain  
Fait long-temps pour tous deux balancer le destin  
Le trop crédule Anglois que le vent favorise ,  
Ne croit déjà plus voir la Victoire indécise.  
Ah ! grand Dieu , qu'il se trompe ! on attaque , &  
défend.

Chacun , tantôt soumis & tantôt triomphant ,  
Oppose à son rival un courage intrépide.  
La France règne enfin ; d'une voile rapide ,  
L'Anglois dispersé fuit , & regagne le Port.

Que tu vas payer cher les caprices du sort ,  
O Byng ! Tu ne sçais pas l'accueil qu'on te prépare  
La haine contre toi trame un complot barbare ,  
Et sous l'ombre des Loix colorant son poison ,  
Change ton innocence en lâche trahison.  
La défaite d'un Chef fidèle & magnanime ,  
Chez nous n'est qu'un malheur , & chez toi c'est  
un crime.

Souvent trop de mérite est funeste à la Cour ,  
L'envie , au faux maintien , habite ce séjour.  
Là , le Puissant se rit du foible qu'il opprime ,  
La feinte est un talent & la faveur un crime.  
La haine , illustre Byng , attachée à tes pas ,  
Aiguise sourdement le glaive du trépas.  
Attendris sur ton sort , déjà tes amis tremblent ,  
Déjà dans le conseil tes ennemis s'assemblent ,  
Pour te forger un crime & non pour te sauver.

Peuple furieux qu'ils ont sçu soulever ,  
Voit ton crime certain , s'indigne , & veut ta tête.  
Où ! Byng infortuné , quel coup affreux s'apprête !  
Ce jour , ce triste jour , hélas ! est arrivé  
Où ce honteux supplice , aux traitres réservé ,  
Va trancher de ses jours la trame malheureuse.  
Déjà de Spectateurs une foule nombreuse  
Sur le rivage , accourt pour le voir expirer ,  
Attendant le signal qui le leur doit livrer.  
Les Soldats de leurs coups marquent déjà la place.  
Au milieu des apprêts du sort qui le menace ,  
Le malheureux Guerrier paroît d'un front serein.  
« La mort , Peuple , dit-il , va finir mon destin ;  
Il est temps qu'à vos yeux le voile se déchire :  
Vous m'avez cru l'auteur des maux de cet empire ,  
Moi , qui de vos Vaisseaux fidèle défenseur ,  
Ai de vos ennemis combattu la valeur.  
J'ai risqué sur les flots ma déplorable vie ,  
Trop heureux de la perdre en servant ma patrie.  
J'ai fait ce que j'ai pu ; mais le sort rigoureux  
A trahi mes efforts & rejeté mes vœux.  
Je fus vaincu ; bientôt l'envie inexorable ,  
D'infâme trahison me déclara coupable ;  
La haine , qui brûloit d'éclater contre moi ,  
A son gré , pour me perdre , interprêta la Loi.  
Victime d'un complot inhumain & perfide ,  
Je péris innocent : ce n'est pas que timide

- » Mon cœur s'agite & tremble à l'aspect de la mort
- » Le Sage sçait plier aux volontés du fort.
- » Quand l'honneur est flétri, la mort n'est plus  
craindre.
- » Anglois, vous me verriez expirer sans  
plaindre,
- » Si l'injuste soupçon de son souffle empesté,
- » N'avoit de mes beaux jours terni la pureté.
- » Puisse mes ennemis, ainsi que moi fidèles,
- » Mais plus heureux, cueillir des palmes immortelles,
- » En défendant leurs jours, mon pays & mon Roi
- » Puissent tous leurs remords expirer avec moi!
- » Toi, qui du haut des Cieux vois le fond de  
l'abyme,
- » Qui lis dans tous les cœurs l'innocence & le crime
- » Grand Dieu ! Juge suprême & maître des humains
- » Je remets aujourd'hui ma cause entre tes mains
- » Fais aux yeux de ce Peuple éclater ta justice.
- » Foibles persécuteurs, ô vous dont la malice
- » Me suppose un forfait qui n'est point dans mon  
cœur,
- » Et vous, Peuple crédule, aveuglé par l'erreur
- » Qui demandez des jours que je vous abandonne
- » Croyez Byng innocent, je meurs & vous pouvez  
donner.

Il dit, & de la mort donne l'affreux signal.

feu brille aussi-tôt ; le salpêtre fatal  
embrase, le coup part, & le Héros expire.  
innocence le voit, en frémit & soupire.  
haine satisfaite applaudit dans les airs,  
et siffler ses serpens & retourne aux enfers.  
la Patrie, ainsi Miltiade fidèle,  
tombant sous ses coups prioit encor pour elle ;  
si Byng à la mort offrant un cœur soumis,  
Saint Dieu, pardonne au Peuple & plaint ses  
ennemis,

écut en Achille & mourut en Socrate.

C'en est fait, il n'est plus, ô Londres, ô Ville  
ingrate !

Héros que ta rage auroit dû respecter,  
affrontoit donc la mort que pour la mériter.  
ple injuste, est-ce ainsi que par d'affreux sup-  
plices,

ce fameux Guerrier vous payez les services ?  
peut triompher... Et vous voulez sa mort.  
e-t-on à son gré l'inconstance du sort ?

Héros, dont Bellone a trompé le courage,  
bien assez puni sans y joindre l'outrage.  
isque pour vous défendre il s'expose à mourir,  
it-il avoir encor des dangers à courir ?

auvé des combats, la mort le persécute,  
e trépas honteux est le prix de sa chute,  
i pour vous osera combattre désormais ?

La crainte affoiblit l'ame , & s'oppose aux succès.

Hélas ! si chez la mort ma voix se fait entendre,  
Si les pleurs d'un François peuvent flatter ta cendre,  
Ombre illustre , reçois mes soupirs & mes vers,  
Mon pays indigné gémit de tes revers :  
Ce Peuple que l'on peint inconstant & volage ,  
Est sensible au malheur , & d'une main soulage  
L'ennemi courageux que l'autre a sçu dompter.  
Il sçait vaincre un héros , le plaindre , & le chanter.

M. BLIN DE SAINMORÉ

## C O N T E .

**U**N ennuyeux de son métier ,  
Il en est & beaucoup , ayant perdu sa femme ;  
Alloit en tous lieux larmoyer ,  
Et raconter les vertus de la Dame.  
Se trouvant chez un grand Seigneur ,  
Homme d'état , mais plaisant & caustique ,  
Il crut pouvoir ouvrir son cœur ,  
Parla de sa moitié , fit son panégyrique ,  
Dont souvent bâilla l'auditeur.  
Combien elle étoit adorable ,  
Et combien elle m'adoroit !  
Ah ! reprit le Duc à ce trait ,  
Votre perte est irréparable.

M. DE S. MARC.

# ÉPIÔRE

## A MON AMI.

RÊVER, Ami, c'est mon partage :  
Trompé souvent par une fausse image,  
Jouis des plaisirs refusés à mes vœux,  
Et je suis libre au sein de l'esclavage :  
S'il faut penser pour être sage,  
Il faut rêver pour être heureux.  
Quelquefois, lorsque la folie,  
Par ses prestiges séducteurs,  
Écarte les noires vapeurs  
De la sombre mélancolie,  
Ami, sur l'aile des desirs,  
J'égare mes esprits volages,  
Loin de ce monde, aux yeux des Sages,  
Si fécond en tristes orages,  
Et si stérile en vrais plaisirs.  
Loin de l'assemblage bizarre,  
Dont il nous offre le tableau,  
L'erreur où mon esprit s'égare,  
Me forme un Univers nouveau.  
Dans un séjour où la vertu préside,  
Je place quelques cœurs unis ;

Liv

Non de ces noeuds que, d'une main avide,  
Forme Plutus entre ses Favoris ;  
Et non de ceux d'une ardeur passagere,  
Qui s'allumant au flambeau de l'amour,  
Au gré de son aile légère,  
S'enflamme & s'éteint tour-à-tour.  
Amitié, charmante Déesse,  
C'est de tes mains que je veux les unir !  
Toi qui des noeuds de la sagesse,  
Enchaînes seule le plaisir ;  
Toi dont la tendresse immortelle,  
Triomphant de l'heure qui fuit,  
Sçait puiser une ardeur nouvelle  
Dans les plaisirs qu'elle produit.  
Loin de ces faux plaisirs, dont l'éclat infidèle  
Trompe souvent nos yeux séduits,  
Et qui, formés par le caprice,  
Se soutiennent par l'artifice,  
Et meurent au sein des ennuis,  
De la nouvelle République,  
Devenu le Législateur,  
J'y fais régner, sans politique,  
Des loix que je puise en mon cœur ;  
Tantôt d'un plaisir monotone,  
Évitant l'insipidité,  
Le sentiment s'unit à la gaité  
De l'enjouement qui l'affaisonne :

Tantôt sous le léger vernis  
D'une rime peu préparée,  
L'amitié se montre parée  
Du poétique coloris;  
Mais pour ménager la paresse,  
Que l'ouvrage pourroit blesser,  
Par les loix du nouveau Permesse,  
Pour être Auteur, il ne faut que penser.  
Tantôt, par des critiques sages,  
Réformant ces doux badinages,  
L'esprit emprunte tour-à-tour,  
Les yeux d'Argus pour les ouvrages,  
Pour les Auteurs, le bandeau de l'Amour,  
Quelquefois la Philosophie,  
Soumise aux loix de l'agrément,  
Se montre sans être suivie  
De l'impitoyable argument:  
Loin de ce langage barbare,  
Où la raison souvent s'égare  
Dans les loix du raisonnement,  
Sans appareil & sans mystère,  
Elle a pour guide, l'enjouement;  
Pour objet, le talent de plaire;  
Pour langage, le sentiment.  
Ce n'est point cet atrabilaire,  
A l'oeil farouche, au front austère;  
Qui d'un stoïque plein d'humeur,

Empruntant l'organe sévère ,  
A sa grandeur imaginaire  
Vouloit immoler le bonheur ;  
Ce n'est point cet aigle intrépide ,  
Qui prenant un essor rapide ,  
Va s'élevant jusques aux Cieux ,  
Dans des régions inconnues ,  
Porter son vol audacieux ,  
Et se perd enfin dans les nues :  
L'Amitié se trouve bien mieux  
De la Déesse d'Épicure ,  
Qui sans cette vaine parure ,  
A la vertu peut quelquefois s'unir ,  
Pour lui montrer le vrai plaisir ,  
Et pour embellir la nature.  
Heureusement enseveli  
Dans ce séjour philosophique ,  
Ami , dans le sein de l'oubli  
J'établis notre république ;  
Loin de la triste dignité ,  
Je fais régner l'égalité ,  
Et proscriis le ton magnifique  
Du luxe & de la vanité.  
Les fous naissent sur le Trône ;  
Ils descendent de la couronne  
Sur l'opulente oisiveté ;  
Mais ennemis de la poussière ;

Ils s'éteignent sous la chaumière,  
 Et meurent dans l'obscurité.  
 Ainsi ma raison menfongere,  
 Se jouant de mon cœur séduit,  
 Dans ce chimérique réduit,  
 M'offre un bonheur imaginaire,  
 Que loin de l'ignorant vulgaire  
 Éloigne la stupidité;  
 Que de l'Empire de Cythere,  
 Écarte la frivolité,  
 Et que des grandeurs qu'on révere,  
 Proscrit la sombre vanité.  
 Mais, quoi ! toujours pour des erreurs si cheres,  
 Craindrai-je un réveil détesté;  
 Ne peut-on faire une réalité  
 De ces agréables chimères ?  
 Je crois avoir déjà trouvé  
 Des Citoyens pour mon nouvel Empire;  
 Aimer, pour nous, est un bien éprouvé;  
 Il ne faut plus que nous le dire:  
 Ami, je n'aurai pas rêvé.



---

---

# IMITATION

## D'UNE IDYLLE DE THÉOCRITE

**R**EINE des Nuits, dis quel fut mon amour,  
Comme en mon sein les frissons & la flamme  
Se succédoient, me perdoient tour-à-tour;  
Quels doux transports égarerent mon ame;  
Comment mes yeux cherchoient en vain le jour,  
Comme j'aimois, & sans songer à plaire,  
Je ne pouvois ni parler ni me taire. . . .  
Reine des Nuits, dis quel fut mon amour.  
Mon Amant vint: ô momens délectables!  
Il prit mes mains, tu le sçais, tu le vis:  
Tu fus témoin de ses sermens coupables,  
De ses baisers, de ceux que je rendis,  
Des voluptés dont je fus enivrée.  
Momens charmans, passez-vous sans retour?  
Daphnis trahit la foi qu'il m'a donnée:  
Reine des Nuits, dis quel fut mon amour.

M. DE VOLTAIRE



## V E R S

A M. GERBIER ;

*Avocat au Parlement de Paris.*

T O I, dont l'éloquence invincible ,  
 Telle qu'un charme séducteur ,  
 Dans le cœur le plus insensible ,  
 Te, des passions , le prestige enchanteur ;  
 O Gerbier ! quel Dieu dans ton ame  
 A fait passer ces traits de flamme ,  
 Dont tu pénètres tous mes sens ?  
 Cet Hydre toujours renaissante ,  
 La Chicane , à ta voix puissante ,  
 Rampe sous tes pieds triomphans.  
 Noble rival de Démosthenes ,  
 Je t'ai vu , dans une autre Athenes ;  
 Un auguste Sénat enchaîner les esprits ;  
 Ses stoïques yeux j'ai vu couler des larmes ;  
 Je l'ai vu des mains de Thémis ,  
 Pour venger l'équité, prendre en ses mains les  
 armes ,  
 Rapper un pere injuste en couronnant les fils. \*

\* Le Poète rappelle dans ces vers la célèbre affaire des Dîles.

Moi-même je te dois la moitié de mon être ;  
 L'avarice , au regard cruel ,  
 Alloit flétrir mes jours d'un opprobre éternel ,  
 Et me ravir un bien que j'osois me permettre.  
 Tu parles : ce Monstre en courroux  
 Eleve un trophée à ta gloire ,  
 Cède sa proie & la victoire ,  
 Et t'admire lui-même , en tombant sous tes coups ,  
 Ton amitié prit ma défense :  
 Le zèle conduisoit ta rapide éloquence ,  
 Et le succès en fut le fruit.  
 Que ne peuvent l'Art & l'esprit ,  
 Quand le cœur , avec eux , agit d'intelligence.

Simonet, qui furent désavouées par leur pere. M. Gerbier défendoit leur cause , & il en fit valoir toutes les circonstances , avec cette supériorité de talens que le Public admire en lui. Son plaidoyer fut si éloquent qu'il jetta le trouble dans l'ame même du pere , qui étoit présent à l'Audience. L'Orateur s'en apperçut , & saisit cette circonstance. L'apostrophe qu'il fit au pere & aux créanciers qui le faisoient mouvoir , fut si pathétique , que l'on vit couler les larmes des yeux des Juges , des parties intéressées , & d'une partie de l'Auditoire. Et il fit voir , dans cette occasion , combien l'éloquence du cœur & du moment est supérieure à celle dont on n'est redevable qu'aux efforts de l'Art.



# STANCES

## A MON FILS.

J'ENTROIS dans ma vingtième année ;  
Et je me plaignois à l'Amour  
De la lenteur de l'hyménée :  
Il m'exauça , tu vis le jour.

Dans l'émotion la plus tendre ,  
Entre mes bras je te reçois :  
Hélas ! que ne peux-tu m'entendre ;  
Mon fils , & répondre à ma voix.

Dans la langueur du premier âge ,  
Parmi les larmes & les ris ,  
A peine connois-tu l'usage  
De tes organes assoupis.

Sçais-tu qu'on te verra peut-être  
A nos maux communs destiné ,  
Moins affecté du plaisir d'être  
Que du vain regret d'être né.

Sçais-tu qu'aux passions en proie ,  
Dévorés de mille desirs ,

Mon fils, jusqu'au sein de la joie,  
Il nous échappe des soupirs.

Dans la carrière de l'étude,  
Que tu vas répandre de pleurs !  
Que le travail nous paroît rude !  
Que d'épines parmi ses fleurs !

Dans cet âge que la Nature  
A rendu si propre aux amours,  
Mon fils, quelle vapeur obscure  
Se répand sur tes plus beaux jours !

Tremble... Je vois une Maîtresse  
Fixer tes regards incertains :  
D'abord ta naïve tendresse  
Ne t'offre que d'heureux destins.

Un nouveau monde vient d'éclorre ;  
L'air est plus pur, le jour plus beau ;  
De l'objet que ton cœur adore,  
Tout emprunte un éclat nouveau.

Du bonheur, cette vaine image  
Te prépare un triste avenir ;  
Insensé ! c'est dans l'esclavage  
Que tu vas chercher le plaisir.

Ces Peuples des riches contrées ;  
Que l'Espagnol, audacieux,

Dans ses fureurs dénaturées,  
Força d'abandonner leurs Dieux.

Ces infortunés que la guerre  
Retient dans nos fers abattus,  
Qui jadis de notre hémisphère  
Ne connoissoient que les vertus.

Mon fils, ils sont moins misérables  
Que ces cœurs séduits & charmés,  
Qu'on voit d'inconstance incapables  
Languir sans l'espoir d'être aimés.

Souvent une ardeur réciproque  
Entraîne encor de vrais malheurs ;  
Crois-moi, ce bonheur équivoque  
Est la source de bien des pleurs.

De l'avarice, de l'envie,  
Et même de l'ambition,  
Je redoute peu pour ta vie  
La dangereuse impression.

Pour toi l'amour est plus à craindre  
L'amour dont l'immense pouvoir  
Sçait si facilement enfreindre  
Tout ce que prescrit le devoir.

De ses faux attraits idolâtre,  
Le héros même est dans ses fers :

Antoine aux pieds de Cléopatre,  
Oublioit Rome & l'Univers.

De la tranquille indifférence  
L'ennuyeuse insipidité  
Insulte en vain à la puissance  
Qu'a prise sur nous la Beauté.

La Beauté du Ciel est l'ouvrage :  
Pour aimer les hommes sont faits.  
Du Ciel, mon fils, reçois en Sage  
Et les rigueurs & les bienfaits.

M. DE C\*\*\*

---

## L'AMOUR PUR.

**P**ROJET flatteur de séduire une Belle,  
Soins concertés de lui faire la cour,  
Tendres écrits, sermens d'être fidèles,  
Airs empressés, vous n'êtes point l'Amour :  
Mais se donner sans espoir de retour,  
Par son désordre annoncer que l'on aime ;  
Respect timide avec ardeur extrême,  
Persévérance au comble du malheur,  
Dans sa Philis, n'aimer que Philis même ;  
Voilà l'Amour : mais il n'est qu'en mon cœur.

---

---

## LE RUISSEAU, IDYLLE.

Vous, qui me tenez lieu du célèbre Hypocrene,  
Songe ingénieux, au Parnasse adopté,

Vous, qu'une sage volupté

Ôtre à la brillante & magique Fontaine,

Le Chantre Toscan, dans sa riche gaité,

Nous fait, d'un amour enchanté,

Boire à longs traits l'ivresse souveraine;

Ruisseau! de qui l'onde incertaine,

Et l'aimable simplicité,

Et entraîné des Vers de ma facile veine;

Dans du sentiment & de la vérité:

Seconde fois, mon cœur, la liberté,

Sur vos humbles bords me ramène;

Seconde fois près de vous je reviens

Ôter le doux plaisir de m'éloigner du monde;

Trainer les ennuis, & les pesans liens

Une ame qui s'échappe & coule avec votre onde.

Vous revois soumis à cet heureux penchant,

Que vous a donné la Nature;

Votre onde toujours aussi pure,

Un simple gravier, roule un liquide argent;

Le même rivage, & la même verdure,

M'offrent leur spectacle touchant.  
Vous n'avez point changé de lit ni d'agrément;  
De vos roseaux parée, & sans art embellie,  
La même Nymphé, avec empressement,  
Veille à votre source chérie:  
Sous vos faules touffus, dont la cime épaisse,  
Vous prête un ombrage constant,  
Je retrouve, ô Ruiffeau, la douce rêverie,  
Cette mere du sentiment,  
Qui des Cités, des Cours, fuit le faste imposant.  
Solitaire Beauté, toujours plus attendrie,  
Et que cherchent également  
Le véritable Sage & le sincere Amant.  
L'ingénue & jeune Silvie,  
Fraîche comme la rose, à peine épanouie,  
Belle comme le jour naissant,  
Ici viendra s'occuper librement  
Du Berger aimable & fidèle,  
Le premier enchanteur de son ame nouvelle,  
Et l'Auteur d'un trop cher tourment;  
Où dans votre glace polie,  
Vous la verrez, Ruiffeau charmant,  
Faire passer, en rougissant,  
De ses appas naïfs l'image réfléchie.  
Dans votre cours modeste & bienfaissant,  
Vous allez abreuver la rianté prairie,  
Qui, recevant de vous la fraîcheur & la vie,

Vous ouvre un sein reconnoissant.  
 Ses divers trésors, la campagne fleurie  
 Semble vous présenter le tribut innocent.  
 Trop fortuné Ruiffeau, que je vous porte envie!  
 Que vous êtes heureux! ... hélas! quel est mon fort!

Un éternel orage,

Un éternel naufrage,

Sans jamais atteindre le port.

O Dieux! qu'est-ce que notre vie?

Qu'est-ce, ô Dieux! que notre trépas?

La Mer attend tes flots; & nous ne sçavons pas;

Malgré cette raison (orgueilleuse folie,

Qu'en vain la Nature humilie!)

Après bien des revers, des assauts, des combats;

Dont notre carrière est remplie,

où nous irons porter nos malheurs & nos pas!

M. D'ARNAUD.

## L'ENFANT SUR UNE TABLE.

### F A B L E.

UN Enfant s'admiroit placé sur une table :  
 Je suis grand, disoit-il. Quelqu'un lui répondit :  
 Descendez, vous serez petit.

Quel est l'Enfant de cette Fable?

Le Riche qui s'enorgueillit.

M. BARBE.

---

---

## L'ACCORD PARFAIT

### STANCES.

JEUNE Églé, le Dieu de Cythere  
Est l'ame de nos entretiens.  
Je vous suis cher, vous m'êtes chère,  
Et tous vos plaisirs sont les miens.

Une tendresse, égale & pure  
Unit nos cœurs, fixe nos vœux ;  
Et l'artifice & l'imposture  
Nous sont étrangers à tous deux.

Le Dieu charmant qui nous enflamme  
S'applaudit de notre bonheur :  
Vous réglez seule sur mon ame,  
Je possède seul votre cœur.

Je suis tendre, empressé, sincère,  
L'Amour vous fit pour tout charmer :  
Je borne ma gloire à vous plaire,  
Vous bornez vos vœux à m'aimer.

Sur cette malheureuse terre  
Où l'homme né pour la douleur,  
Des maux qui lui livrent la guerre  
Ne peut éviter la fureur,

Est-il quelque bonheur suprême  
Qui ne cède au plaisir touchant,  
De trouver dans l'objet qu'on aime  
Même goût & même penchant ?

Fortune, tes frivoles charmes  
Qu'on ne rougit point d'encenser,  
Tes trésors valent-ils les larmes  
Que l'amour nous a fait verser ?

Quand un lien doux & paisible ;  
Mortel, suffit à ton bonheur,  
Ne feras-tu jamais sensible  
Qu'au faux éclat de la grandeur ?

Loin de nous la foule importune  
Des vils esclaves de la Cour :  
L'orgueil naquit de la fortune,  
Le bonheur est fils de l'Amour.

Jeune objet que mon cœur adore ;  
Vous qu'amour prit soin d'élever,  
D'un poison plus funeste encore  
Vous avez sçu me préserver.

Quand le tendre Dieu qui m'inspire ;  
Guidant lui-même mon pinceau ,  
Des attraits que chez vous j'admire  
J'ai voulu tracer le tableau.

J'ai vu votre ame courroucée ;

Contre moi s'armant de rigueur,  
Prendre une vérité sentée  
Pour les louanges d'un flatteur.

Je sçai qu'une vertu modeste,  
Une aimable simplicité,  
Bien loin d'obscurcir la beauté,  
En font la parure céleste.

Mais si l'amour en vous dotant,  
Fit de vous sa brillante image,  
Peut-on trop louer un ouvrage  
Qu'il embellit à chaque instant?

## MADRIGAL

**L**IT charmant, lit délicieux,  
Séjour digne des Rois, trône où régner  
Dieux,  
Temple où le Dieu d'Amour reçoit sa souveraineté  
Vous effacez Cythere, Amathonte & Paphos;  
Mais qu'êtes-vous sans ma Climene?  
Un matelas & des rideaux.

M. SEDAIN



ÉPIT

## ÉPI TRE

A M. LE COMTE DE \*\*\*

ADIEU tous mes pinceaux dorés ,  
Mes crayons aux jeux consacrés ,  
Mes touches vives & légères ,  
Mes tableaux nombreux , variés ,  
Mes dessins si multipliés  
De Déeses & de Bergeres !  
Adieu mes brillantes couleurs ;  
Du char de l'aurore empruntées ;  
Adieu mes corbeilles de fleurs  
Que Flore m'avoit apportées ;  
Adieu mes morceaux éclatans ,  
Mon abondance enchanteresse  
D'argent , d'or , d'azur , de brillans ;  
De diamans de toute espece ,  
D'émeraudes & de rubis ,  
D'escarboucles aux Dieux ravis ;  
Adieu donc toutes mes richesses !  
Ma pauvre imagination ,  
Qui jadis verfoit ces largeesses  
Avec tant de profusion ,

Tome III.

M

Présentement se voit à peine  
De vils cailloux entre les mains :  
Tel est le cercle des destins !  
C'étoit une superbe Reine ;  
Qu'ai-je dit ? une Déesse ,  
Que de sa splendeur souveraine ;  
Entouroit l'immortalité :  
La fortune aujourd'hui l'entraîne  
Au limon de l'humanité ,  
Sous le travail & sous la peine ,  
Dans la dernière pauvreté ,  
Et de sa main même l'enchaîne  
Dans une affreuse obscurité.

Votre bon cœur , à cette image ,  
S'émeut ; il s'émeut aisément.  
La tendresse est votre partage :  
En vous ce bas-monde envisage  
Le favori du sentiment.  
Dans un si cruel changement ,  
Vous voyez pourtant votre ouvrage !  
Oui , c'est vous qui me ravissez  
Tous mes beaux trésors de féeries ,  
Cher voleur , & vous me laissez ,  
Pour tout bien , des vœux insensés ,  
Et quelques vaines rêveries ,  
Restes de mes plaisirs passés.

Ceci, pour vous, a la nature  
De l'énigme la plus obscure ?  
Si l'amitié vous inspiroit,  
Votre cœur vous en donneroit  
Aisément le mot, je vous jure.  
Eh quoi ! ne sentez-vous donc pas  
Tous les maux que cause l'absence ?  
Ce mot vous dit l'Auteur, hélas !  
De ma déplorable indigence.  
Je n'ai pas même une chanson.  
Ma stérilité vous étonne ?...  
Quand le sentiment l'abandonne,  
Que peut l'imagination ?  
Les amours, les plaisirs, les grâces,  
Tous mes Dieux ont fui sur vos traces,  
Il ne m'est resté, dans ces lieux,  
Que l'espérance chimérique,  
La Déesse des malheureux.  
Je sçais que son verre magique  
Nous flatte sur tous les objets,  
Et que ce sont tous vains portraits,  
Que nous présente son optique.  
Je connois sa frivolité,  
Comte, mais je suis le malade  
Que son Médecin persuade,  
Quand il lui promet la santé ;  
Ou l'Amant, dont une maîtresse

Trompe à son gré l'égarement ,  
Lorsqu'hélas ! de l'aimer sans cesse  
Elle lui fait le vain serment.  
Quand c'est le cœur qui nous abuse,  
Rarement l'esprit se refuse  
A des mensonges aussi doux :  
Malgré toute ma défiance ,  
Il faut bien croire à l'espérance ;  
Quand elle me parle de vous.  
Souvent la menteuse Déesse ,  
Vient , de sa voix enchanteresse ,  
M'annoncer que le Ciel met fin  
A ma léthargique tristesse ;  
Que je vais vous revoir... soudain ,  
D'un beau jour la vive lumière ,  
L'aurore de l'illusion ,  
De mon imagination  
Vient couvrir le sombre hémisphère ;  
Elle rompt ses chaînes de fer ,  
Elle renaît , elle s'élève ,  
La Métamorphose s'achève ,  
La voilà qui vole dans l'air ,  
O ma Divinité suprême ,  
Vénus ! c'est ta Colombe même ,  
Qui du piège rompant les nœuds ,  
Reprenant son vol amoureux ,  
Baise les plaines embaumées

De Chypre à tes regards si cher,  
Et brûlant de se rapprocher  
Des Grâces sur elle alarmées,  
Avec ses ailes parfumées  
A ton char court se rattacher :  
C'est ton aigle fier & rapide,  
Jupiter, qui vers tes lambris,  
Fixant sa prunelle intrépide,  
Se perd dans l'immense fluide  
Aux yeux de ce globe surpris,  
Et loin de cent sphères nouvelles,  
Qu'il voit sous son vol s'abaisser,  
Perçant les voûtes éternelles,  
A tes genoux va se placer.  
C'étoit un ruisseau, qui dans l'herbe  
Cachant son murmure ignoré,  
Trainoit un limon altéré ;  
C'est un fleuve vaste & superbe,  
Un fleuve par-tout étendu,  
Sur le monde entier répandu.  
C'est un jet d'eau, dont l'onde altière,  
S'indignant d'être prisonnière,  
Des canaux force la barrière,  
Jusques à l'Olympe étonné  
S'élance, & brille couronné  
D'une gerbe de pierreries,  
Qui de leurs couleurs réfléchies

Diaprant l'écharpe d'Iris ,  
 Viennent , d'écume blanchissantes ,  
 En mille perles jaillissantes ,  
 Se briser aux yeux éblouis.  
 Ton courfier , aux ailes magiques ,  
*Astolphe* , me prête son dos !  
 J'ai franchi le sommet d'Athos ;  
 Déjà j'ai vu les deux Tropiques ;  
 J'ai connu des mortels nouveaux :  
 Mes excursions poétiques  
 Embrassent la terre & les eaux :  
 Je pénètre les mers profondes ;  
 Emporté , de mondes en mondes ,  
 Je m'élance de cieux en cieux ,  
 Dans l'Empirée , au sein des Dieux ;  
 Lorsque du séjour du tonnerre ,  
 Tombant comme un rapide plomb ,  
 Qu'engloutit un gouffre profond ,  
 Je viens me briser sur la terre .

L'espérance m'avoit trompé ,  
 Comte ! quelque malin génie ,  
 A me lutiner occupé ,  
 Depuis quelque temps rend ma vie  
 Le jouet de sa diablerie :  
 De tous les coups je suis frappé ?  
 Votre présence m'est ravie !  
 Comme cet effronté brigand ,

Comme ce frippon, que Cervante  
 Nous dépeint, volant Rossinante ;  
 Ce démon si persécutant ,  
 Qui va sur moi levant sa griffe ,  
 M'a dérobé mon hippogriffe ,  
 Entre mes jambes ne laissant  
 Qu'un vieux Pégase d'Arcadie ,  
 Que traîne ma muse engourdie ,  
 Et qui s'en va tout haletant.  
 Je puis dire avec le Poëte ,  
 Qui depuis Moliere a tenté  
 De corriger l'humanité ,  
*» Je suis redevenu Lisette !*  
 Et Lisette , avec cent regrets ,  
 Plus pauvre, en un mot, que jamais.

A vous parler, sans métaphore ,  
 Cher Comte , n'exigez donc plus  
 Que loin d'un Ami que j'adore ,  
 Loin des Grâces , je rime encore  
 Des riens peu faits pour être lus.  
 Ces Dieux , dont j'étois le Poëte ,  
 Les jeux , qui toujours vous suivront ,  
 M'attendent dans votre retraite ,  
 Que les Muses embelliront :  
 Près de vous seul ils me rendront  
 Et mes pinceaux , & ma palette.

M. D'ARNAUD.

M iv

---

# VERS

## A OROSMANE.

**C**HER Orosmane , mon idole ,  
Toi , le seul Turc dont on raffole ,  
Combien je fais cas de ton cœur !  
Ton amour te coûta l'Empire ;  
Le repos , le jour & Zaire ,  
Tu perdis tout par une erreur :  
N'importe ! injuste , je t'adore ;  
Armé d'un fer , je t'aime encore ;  
Je chéris jusqu'à ta fureur ;  
Je pardonne à sa violence ,  
Et la préfère à la langueur  
De tous nos scélérats de France ;  
De ces caméléons de cour ,  
Sans principe , sans consistance ,  
Qui nous attaquent sans amour ,  
Qui nous gardent par convenance ;  
Fripons & dupes tour-à-tour ,  
Que l'on trahit sans conséquence ;  
Trop foibles pour être jaloux ,  
Et trop froids , soit dit entre nous ,  
Pour le plaisir de la vengeance.

MADAME L. C. DE<sup>11</sup>

# O D E

## SUR LE TEMPS.

Le compas d'Uranie a mesuré l'espace,  
 Temps, être inconnu que l'ame seule embrasse!  
 Visible torrent des siècles & des jours,  
 Tandis que ton pouvoir m'entraîne dans la tombe,  
 J'ose, avant que j'y tombe,  
 Arrêter un moment pour contempler ton cours.

Qui me dévoilera l'instant qui t'a vu naître ? \*  
 Quel œil peut remonter aux sources de ton être ?  
 Sans doute ton berceau touche à l'éternité.  
 Quand rien n'étoit encore, enseveli dans l'ombre  
 De cet abîme sombre,  
 Ton germe y reposoit, mais sans activité.

Du chaos tout-à-coup les portes s'ébranlèrent ;  
 Les soleils allumés les feux étincelèrent ;  
 Tu nâquis : l'Eternel te prescrivit ta loi.  
 Tu dit au mouvement : du Temps fais la mesure.

\* On a suivi dans cette Ode l'opinion communément reçue  
 parmi les Philosophes. La plupart regardent le temps comme  
 dépendant de l'existence des êtres créés, & croient qu'il n'y a  
 rien en Dieu de succession.

Il dit à la Nature :

Le Temps fera pour vous , l'éternité pour moi.

Dieu, telle est ton essence : oui, l'océan des âges  
Roule au-dessous de toi sur tes frêles ouvrages,  
Mais il n'approche pas de ton trône immortel.  
Des millions de jours qui l'un l'autre s'effacent,  
Des siècles qui s'entassent,  
Sont comme le néant aux yeux de l'Eternel.

Mais moi sur cet amas de fange & de poussière,  
En vain contre le temps je cherche une barrière;  
Son vol impétueux me presse & me poursuit.  
Je n'occupe qu'un point de la vaste étendue;  
Et mon ame éperdue  
Sous mes pas chancelans voit ce point qui s'enfuit.

De la destruction tout m'offre des images.  
Mon œil épouvanté ne voit que des ravages;  
Ici de vieux tombeaux que la mousse a couverts;  
Là des murs abattus, des colonnes brisées,  
Des Villes embrasées;  
Par-tout, les pas du Temps empreints sur l'Univers.

Cieux, terres, élémens, tout est sous sa puissance.  
Mais tandis que sa main, dans la nuit du silence,  
Du fragile Univers sappe les fondemens;  
Sur des ailes de feu loin du monde élancée,

Mon active pensée

Plane sur les débris entassés par le Temps.

Siècles, qui n'êtes plus, & vous qui devez naître,  
Ose vous appeler ; hâtez-vous de paroître :

Au moment où je suis venez vous réunir.

Je parcours tous les points de l'immense durée,

D'une marche assurée :

Enchaîne le présent , je vis dans l'avenir.

Le soleil épuisé dans sa brûlante course ,

De ses feux par degrés verra tarir la source ;

Et des mondes vieillis les ressorts s'useront.

Ainsi que les rochers qui du haut des montagnes

Roulent dans les campagnes ,

Les astres l'un sur l'autre un jour s'écrouleront.

Là, de l'éternité commencera l'empire ,

Et dans cet océan où tout va se détruire ,

Le Temps s'engloutira comme un foible ruisseau.

Mais mon ame immortelle, aux siècles échappée ,

Né fera point frappée ,

Et des mondes brisés foulera le tombeau.

Des vastes mers, Grand Dieu, tu fixas les limites.

C'est ainsi que des Temps les bornes sont prescrites.

Quel sera ce moment de l'éternelle nuit ?

Toi seul tu le connois ; tu lui diras d'éclorre ;

M vj

Mais l'Univers l'ignore ;  
Ce n'est qu'en périssant qu'il en doit être instruit,

Quand l'airain frémissant autour de vos demeures,  
Mortels , vous avertit de la fuite des heures,  
Que ce signal terrible épouvante vos sens.  
A ce bruit tout-à-coup mon ame se réveille ;  
Elle prête l'oreille ,  
Et croit de la mort même entendre les accens.

Trop aveugles humains , quelle erreur vous  
enivre ?

Vous n'avez qu'un instant pour penser & pour vivre !  
Et cet instant qui fuit , est pour vous un fardeau !  
Avaré de ses biens , prodigue de son être ,  
Dès qu'il peut se connoître ,  
L'homme appelle la mort & creuse son tombeau.

L'un , courbé sous cent ans , est mort dès sa  
naissance ;

L'autre engage à prix d'or sa vénale existence ;  
Celui-ci la tourmente à de pénibles jeux ;  
Le riche se délivre , au prix de sa fortune ,  
Du Temps qui l'importune ;

C'est en ne vivant pas que l'on croit vivre heureux.

Abjurez , ô mortels , cette erreur insensée.  
L'homme vit par son ame ; & l'ame est la pensée.

C'est elle qui pour vous doit mesurer le Temps.

Cultivez la sagesse : apprenez l'art suprême

De vivre avec soi-même ;

Vous pourrez sans effroi compter tous vos instans :

Si je devois un jour pour de viles richesses

Vendre ma liberté , descendre à des bassesses ;

Si mon cœur par mes sens devoit être amolli ,

O Temps, je te dirois, préviens ma dernière heure ;

Hâte-toi, que je meure ;

J'aime mieux n'être pas , que de vivre avili.

Mais si de la vertu les généreuses flammes

Peuvent de mes écrits passer dans quelques ames ;

Si je peux d'un ami soulager les douleurs ;

S'il est des malheureux dont l'obscur innocence

Languisse sans défense ,

Et dont ma foible main doive essuyer les pleurs.

O Temps, suspens ton vol , respecte ma jeunesse ;

Que ma mere long-temps, témoin de ma tendresse,

Reçoive mes tributs de respect & d'amour ;

Et vous , Gloire , Vertu , Déeses immortelles ,

Que vos brillantes ailes

Sur mes cheveux blanchis se reposent un jour.

M. THOMAS.



---

LA FORCE  
DE L'EXEMPLE.  
FABLE.

**M**ONSIEUR, je vous confie un enfant précieux,  
Disoit au Gouverneur un pere de famille ;  
Rendez ce cher enfant, seul objet de mes vœux,  
Aussi modeste qu'une fille :  
( Le pere étoit un orgueilleux. )

Qu'il aime la vertu ! ( le pere aimoit le vice. )  
Puisse-t'il par vos soins détester l'injustice !  
( Le pere étoit injuste. ) Austere vérité ,  
Que jamais de vos loix mon cher fils ne s'écarte !  
( Le pere étoit menteur. ) Que jamais une carte  
Ne paroisse en un lieu par mon fils habité !  
( Le pere , par le jeu se trouvoit endetté. )

Comment se conduisit l'Eleve ? à l'ordinaire :  
Il se moqua du maître ; il imita son pere,

M. BARBE.



## É P I T R E

A M. L'ABBÉ AUBERT.

DE Phedre, heureux imitateur,  
Abbé, malgré l'art & l'adresse  
De votre discours enchanteur,  
Des Muses & de leur tendresse,  
Je suis très-fort le serviteur,  
S'il faut dans un dur esclavage,  
Moins leur Amant que leur Epoux,  
Et de l'hymen & du ménage  
Souffrir les éternels dégoûts.

Des cœurs aimable enchanteresse,  
Douce & volage liberté,  
Tu seras toujours ma maîtresse !  
Et je veux, par légèreté,  
Etre constant dans ma promesse.  
Rien n'est tel que la nouveauté :  
Elle ajoute aux grâces des Belles;  
C'en est le fard ; & chaque jour  
Il faut des guirlandes nouvelles,  
Pour parer la Mere d'Amour.  
Au gré du caprice frivole,

Je me livre au premier desir :  
Je fuis , reviens , vole & revole ,  
Toujours guidé par le plaisir.

Des divers tableaux de l'histoire ,  
Hier , tout-à-coup enchanté ;  
Jaloux d'en meubler ma mémoire ,  
Je lisois la honte & la gloire  
Des Rois & de l'humanité.

Aujourd'hui , la Philosophie  
M'engage par sa gravité ;  
A ses ronces je sacrifie  
Les roses de la volupté.

Epris des charmes d'Uranie ,  
Demain , dans les cieux transporté ,  
De Newton suivant le génie ,  
J'irai contempler l'harmonie  
De cet Univers limité ;  
Mais qui , dans sa grandeur finie ,  
D'un Dieu prouve l'immenfité.

Possédé d'une autre manie ,  
Bientôt j'en serai dégoûté ;  
Et , sans autre formalité ,  
Je reviendrai chez Terpsicore  
Prendre le goût que j'ai quitté ,  
Pour le pouvoir quitter encore.

Jeune, je connois peu la Cour  
De la Reine & du Dieu des Belles.  
Mais je sçais bien que mon amour,  
Dans tous les temps, aura des ailes  
Pour s'envoler, si chaque jour  
Je ne cueille des fleurs nouvelles.

Je laisse à nos Héros Amans  
L'ennuyeuse persévérance :  
Mon cœur, ami de l'inconstance,  
L'exile aux Pays des Romans.  
Je trouve le papillon sage,  
Qui, plus libertin qu'amoureux,  
Par l'attrait du plaisir s'engage,  
Sans fixer son cœur & ses vœux :  
Moins vif, moins frippon, moins volage ;  
Sans doute il seroit moins heureux.

En un mot, je ne suis fidèle,  
Qu'autant que dure le plaisir.  
J'imité la sage hirondelle :  
Je m'envole avec le zéphir.



---

---

# PORTRAIT DE SOPHRONIE

**E**TRE sensible sans foiblesse ,  
Et Philosophe sans rudesse ;  
Badiner avec la raison ,  
Et sourire avec la sagesse ;  
Tenir propos de toute espee ,  
Et de chacun prendre le ton ;  
Par un singulier artifice ,  
De nos défauts nous corriger ,  
Sans que l'amour-propre en rougisse ,  
L'éclairer & le ménager ;  
Sans nous ennuyer , nous instruire :  
Prêter à tout des agrémens ;  
Compter à peine vingt Printems ;  
Plaire , sans chercher à séduire :  
On va croire que ce Portrait  
Est un essai de l'art de feindre :  
Mais Sophronie a mon secret ;  
Elle sçait qui j'ai voulu peindre.

M. D'ARNAUD.

## DIEUX A MEUDON.

## ÉPIÔRE

*A Madame la Marquise d'Assy...*

ADIEU le Château de Meudon ;  
Adieu ses bosquets , leurs ombrages ,  
Son parc , ses vignes , ses bocages ,  
Sa terrasse , & tout le Canton !  
Adieu ces vallons si champêtres ,  
La Seine , & ses bords escarpés ,  
Nos promenades sous les hêtres ,  
Nos entretiens & nos soupés !  
Adieu son charmant voisinage ,  
Son petit bois , peu fréquenté ,  
Ses eaux , son aspect enchanré ,  
Le rossignol & son ramage ,  
Les jeunes Beautés du Village ,  
Leurs mœurs , & leur simplicité....  
Que je regrette cet asyle !...  
Ne pourrai-je y vivre toujours ,  
Libre , satisfait , & tranquille ,  
Loin du fracas , loin de la Ville ,  
Entre Bacchus & les Amours ? ...

Lieu charmant ! séjour solitaire,  
Où j'ai rencontré le bonheur ;  
Heureux, chez toi, qui sçait se plaire ;  
Qui, dans le vuide de son cœur,  
S'il trouve une tendre Bergere,  
L'aime, l'adore sans mystere,  
Et jouit du bien enchanteur,  
Et d'en recevoir, & d'en faire !  
Qui, rappelé dans son jardin,  
Dès que l'Aurore le réveille,  
Dans la saison du Dieu du vin,  
Choisit le muscat sur la treille,  
Ou cueille une pêche vermeille,  
Qu'il lui présente de sa main !  
Qui, loin d'un Censeur trop sévere,  
Peut penser, & vivre en ce lieu,  
Avec Montagne, la Bruyere,  
Épicure, Locke, Voltaire,  
Lucrece, Bayle, & Montesquieu !  
Que trouve-t-on dans le grand monde,  
Qui puisse égaler ces plaisirs ?  
Des jours fâcheux, d'ardens desirs,  
Que jamais le sort ne seconde ;  
Des Amis faux, des cœurs ingrats,  
Des femmes sans mœurs, & sans honte,  
Des sots, d'illustres scélérats,  
Dont les Grands tiennent plus de compte.

Que des sentimens délicats  
 D'un honnête homme, qui se monte  
 Au ton des vertus qu'ils n'ont pas ? ...  
 Comment, dans cette Ville immense,  
 Où les vices ont tant d'attraits,  
 Voir, de l'œil de l'indifférence,  
 Ces vils mortels, ces gens abjets,  
 Qui sans mérite, & sans naissance,  
 Tarés, noircis par mille traits,  
 Se font gloire d'une opulence,  
 Qu'ils ne doivent qu'à leurs forfaits ?  
 Comment supporter l'impudence,  
 Le ton, les airs, & les succès  
 De ces Nymphes sans bienséance,  
 Dont on blâme en vain les excès ?  
 Comment se faire aux petiteesses  
 Des gens, qu'on encense aujourd'hui ?  
 S'humilier sous leurs caresses,  
 Souffrir tout d'eux, jusqu'à l'ennui ?  
 Ira-t'on, esclave insensible,  
 Aux dégoûts où l'on se foumet,  
 Sous un maintien presqu'impossible ;  
 Attendre dans son cabinet,  
 Un Magistrat... un Fréluquet,  
 Qui, de l'emploi le moins pénible ;  
 Se délassant sur son chevet,  
 Vous fait dire, par son Valet,

Que Monseigneur n'est pas visible ?  
Ira - t'on , dégradant l'honneur ,  
Et s'élevant par la bassesse ,  
Louer quelque plate *Grandeur* ;  
Et pour se faire un Protecteur ,  
Lui vendre ou sa sœur , ou sa nièce ?  
Si la fortune est à ce prix ;  
Si c'est ainsi qu'on la courtise ,  
Adieu , Messieurs ses favoris :  
Ainsi que vous , je la méprise.

Chere indolence , calme heureux ,  
Douce obscurité que j'implore !  
Biens , où se bornent tous mes vœux ,  
Vous êtes les Dieux que j'adore ,  
Mon soleil levant , mon aurore ,  
Mes vrais délices en tous lieux !

Sans soucis , sans inquiétude ,  
Je vois s'écouler mon printemps ;  
Par vous , j'aime la solitude ;  
Par vous , je m'adonne à l'étude ,  
Et j'embellis tous mes instans !  
J'ai sçu renoncer , dès long-temps ,  
Et me soustraire au vil usage ,  
De prodiguer un fade encens  
A ceux que l'on rend insolens.  
Je dors en paix , je vis en Sage ;

Je ne fais point ma cour aux Grands:  
Isolé, dans mon Hermitage,  
J'ai des jours purs, & sans orage,  
Des plaisirs moins vifs, mais constans,  
Dont la raison fait l'assemblage.

Là, je m'efforce, à chaque instant,  
D'oublier toutes mes folies;  
De me garder du cœur méchant,  
De mépriser les perfidies.  
De ceux que j'ai cru mes Amis;  
De vingt Beautés que j'ai chéries,  
Et des ingrats que j'ai servis.  
De l'œil de la Philosophie,  
Je vois mes dons & mes bienfaits:  
Les hommes ne sont point parfaits;  
Il faut respecter leur manie,  
Les plaindre, & hair leurs forfaits.  
Il vaut mieux faire, dans sa vie,  
Mille ingrats, dont la langue impie  
Nous lance encor cent mauvais traits;  
Que de souffrir, dans la misère,  
Dans l'opprobre & la pauvreté,  
Un mortel, que l'humanité  
Rend votre égal, & votre frère.

Puisse les Dieux me préserver  
Du vice de l'ingratitude!

Puisse-je mettre mon étude  
A m'en défendre , & m'en sauver !

Par une conduite aussi sage ,  
Je jouirai , dans mes vieux ans ,  
Du rare & suprême avantage  
D'avoir encor d'heureux momens ;  
Et lorsque la Parque homicide  
Aura résolu mon destin ,  
Je verrai la mort qui la guide ,  
Et sans remords , & sans chagrin ,  
Moissonner , de sa faux sanglante ,  
Ces jours de tristesse & d'ennuis ,  
Où l'ame foible & languissante ,  
Perdant sa force & ses esprits ,  
Meurt , pour renaître triomphante ;  
Et sort du monde avec mépris.

### ENVOI.

**C'**EST vous , Eglé , qui m'inspirez ;  
Et c'est à vous que j'adresse mes rimes :  
Dans votre cœur j'ai puisé ces maximes ;  
Car , quoique belle , vous pensez !  
Auprès de vous , ce ton frivole ,  
Que prend un fat présomptueux ,  
Pour paroître aimable à vos yeux ,  
N'est qu'un faux brillant qui s'envole ;

Avec son babil ennuyeux.  
 Le vrai bon sens, & la Philosophie,  
 Sans amertume & sans austerité,  
 Font la base de votre vie.  
 Sous les accords de la gaité,  
 La raison en fait l'harmonie,  
 Et la vertu, la volupté.

M. DU VERGER DE S. ETIENNE.

## V E R S

A M. DE FENELON;

*Sur sa Tragédie d'Alexandre.*

Pour nous peindre le Grand & malheureux  
 Pompée,

Il ne falloit pas moins qu'un Roi de l'Hélicon;

Le sublime Corneille il falloit le crayon.

Pour peindre le cruel & l'implacable Atrée,

Il nous a fallu Crébillon.

Pour peindre Bérénice & plaire,

Il fallut un Racine, un Roi des Beaux-Esprits.

De Philippe enfin, pour nous peindre le fils,

Il nous falloit l'esprit d'un Militaire.

M. PIRON.

N

Tome III.

## A M. LE COMTE DE\*\*

*Partant pour l'Angleterre , & qui avoit  
demandé des Vers à l'Auteur.*

L'ART de rimer , celui de plaire ;  
Non , je n'ai rien de tout cela :  
Mais je prise un ami sincere ;  
J'en jure par mon falbala :  
Il vaut mieux jurer que se taire.

Adieu , Comte , bonne fanté ,  
Et voyage bien écourté !  
Si vous allez en Angleterre ,  
Rapportez-nous de la raison ,  
Sans l'armer d'un dehors sévere ;  
Pas l'ombre de frisure en rond.  
Vous tous d'humeur toujours légère ,  
Par fois pourtant il faut penser :  
Soyez Anglois pour nous fixer ,  
Et restez François pour nous plaire.

Madame L. C. DE\*\*



# LES DEVOIRS DE LA SOCIÉTÉ. O D E.

RÉVEILLE-toi , Mortel , deviens utile au monde.  
 Hors de l'indifférence où languissent tes jours.  
 Le Temps fuit. Hâte-toi. Demain la nuit profonde  
 T'engloutit pour toujours.

Quoi ! tu prétends penser , & ta folle sagesse  
 Dans un lâche repos s'avilit & s'endort !  
 L'homme est né pour agir. Ramper dans la paresse ,  
 C'est être déjà mort.

Regarde autour de toi ; contemple tout l'espace.  
 Par quel divin accord le monde est gouverné !  
 Seul être n'est oisif ; tout occupe sa place ;  
 Et tout est enchaîné.

Les vents épurent l'air ; l'air balance les ondes ;  
 Pour la fertilité l'eau circule en tout lieu ;  
 Les germes sont féconds ; le feu nourrit les mondes ;  
 Et tout nourrit le feu.

Et toi qui te connois , dont l'ame est immortel le  
 Sur ce globe au hasard tu te croirois jetté !

Toi seul indépendant de la chaîne éternelle,  
Et sans activité !

Les hommes t'ont servi même avant ta naissance  
Ils t'ont créé des Loix , & bâti des remparts,  
De vingt siècles unis la lente expérience  
T'a préparé les Arts.

La maison qui te couvre & qui te sert d'asyle  
Le pain qui te nourrit , tes plaisirs , tes besoins ,  
Tout impose à ton cœur le devoir d'être utile ;  
Tout réclame tes soins.

Réponds-moi, Qu'as-tu fait pour servir ta patrie  
Que ce nom dans ton ame excite le remords.  
Quoi ! faudra-t'il un jour qu'elle pleure ta vie,  
Loin de pleurer ta mort ?

O honte de l'Europe & du siècle où nous sommes  
Devoir du Citoyen , vous êtes méconnu.  
Titre cher & sacré qui fites les grands hommes  
Qu'êtes - vous devenu ?

Ta patrie aux vertus a formé ton enfance ;  
Les Ministres des Loix te font des jours heureux  
Les Guerriers teints de sang meurent pour ta  
sente ;

Et que fais-tu pour eux ?

Les noms, ces tendres noms & de fils & de pere,  
 homme, seroient-ils étrangers à ton cœur ?  
 sauvage Huron, dans son sanglant repaire,  
 En connoît la douceur.

Vois l'objet de ses feux sourire à sa tendresse ;  
 son pere à ses côtés repose en cheveux blancs ;  
 son cou suspendu, son jeune fils le presse  
 De ses bras innocens.

Et toi, dans la nature égaré, solitaire,  
 ton être à l'Univers ne tient par aucuns nœuds.  
 dans ton ame glacée, & tristement austere,  
 Tu sens un vuide affreux.

Si du moins l'amitié réchauffoit de sa flamme  
 tes stoïques langueurs d'un Sage inanimé !  
 pourras-tu sans goûter ce doux plaisir de l'ame,  
 Ce plaisir d'être aimé ?

Apprends que l'amitié veut des ames actives.  
 dans l'ombre d'un désert l'amitié ne vit plus ;  
 le repos est un crime ; & les vertus oisives  
 Ne sont pas des vertus.

L'homme se doit à l'homme, en tout rang, à  
 tout âge.

Le riche orgueilleux l'indigent a des droits ;

Le foible sur le fort , l'imprudent sur le sage,  
Les Sujets sur les Rois.

Tu dors , & les mortels autour de toi gémissent  
La terre ensanglantée est en proie au malheur !  
Tu dors , & nous pleurons ! & par-tout retentissent  
Les cris de la douleur !

Que d'orphelins plaintifs ! de meres expirantes  
De vieillards vertueux consumés par la faim !  
D'innocens dans les fers ! de familles errantes  
Qui demandent du pain !

Ah ! crains d'entendre un jour leurs ombres  
irritées ,  
Venir en gémissant te reprocher leur mort.  
Crains cet effroi vengeur des ames tourmentées  
Par les cris du remords.

» Qui , moi pour des ingrats que je me sacrifie !  
» Zélés par intérêt , perfides avec art ,  
» Au sein du bienfaiteur qui leur donna la vie ,  
» Ils plongent le poignard.

» Tout est chez les humains ou tyran ou victime  
» Sous le coupable heureux le juste est abattu.  
» L'or étouffe l'honneur ; & les succès du crime  
» Fatiguent ma vertu.

Laisse-moi donc mourir dans mon obscur asyle...

Si tu crains le vice, & fuis les cœurs pervers.

Dis-moi, loin des humains si la vertu s'exile,

Que fera l'Univers ?

Doit-elle se cacher dans une nuit profonde,

Tandis qu'on voit régner le vice fastueux ?

Le plus grand objet qui puisse orner le monde,

C'est l'homme vertueux.

Ces antiques Héros, ces Sages qu'on renomme,

Ne voient le genre humain & ne l'estimoient pas.

Plût que de manquer à servir un seul homme,

Rends heureux mille ingrats.

Qu'importent les tributs de la reconnoissance ?

N'as-tu pas Dieu pour toi, tes vertus & ton cœur ?

La gloire en est plus pure ; & l'ingrat qui t'offense

Ajoute à ta grandeur.

L'Homme par ses forfaits irritant le tonnerre,

Le Dieu qui la créé semble insulter l'amour ;

Le Dieu prodigue à l'Homme, & les fruits de la terre,

Et les rayons du jour.

M. THOMAS.

---

---

# ÉPITRE

## A M. LE COMTE DE \*\*\*

ENTOURÉ du triste cortège  
D'une Garde, d'un Médecin,  
Et de la fièvre qui m'assiège ;  
Le corps malade & l'esprit sain,  
Cher Comte, sans misanthropie,  
Je pourrois, Epictète en main,  
Moraliser le genre humain  
Sur tous les dégoûts de la vie.  
Mais, tranquille au sein des douleurs,  
De l'air indifférent d'un Sage,  
J'ai vu la fleur de mon bel âge  
Perdre ses plus vives couleurs.  
L'Amour seul m'arrache des pleurs  
Pour une Maîtresse volage.  
Mais en m'enlevant la santé,  
Et le cœur léger de Thémire,  
Les Dieux ne m'ont point tout ôté ;  
Puisque je touche encor ma lyre.  
D'Horace avoir l'heureux délire,  
C'est avoir l'immortalité.  
Pour calmer le mal qui me presse,  
Niv

Je vois sans cesse à mon côté  
L'Amitié, dont l'œil me caresse,  
Et sa compagne la gaité,  
Qui badine avec la sagesse.  
Un tel état d'infirmité  
Vaut bien la santé d'un stupide,  
Dans son existence insipide  
Végétant sans activité.  
J'ai presque vu l'heure dernière,  
Comte aimable, où j'allois gaîment  
Fermer ma pesante paupière  
Pour ne l'ouvrir qu'au Jugement.  
Puis étendu dans une bière,  
A l'Eglise premièrement,  
En marmotant quelque prière,  
On m'auroit porté tristement,  
Et dans un coin du cimetière,  
Descendu dans un monument.  
Un Curé fort humainement  
M'eût embarqué pour l'autre monde,  
Où de tous côtés on abonde  
Dans le plus lesté accourément.  
J'aurois vu là tous vos confreres  
En esprit, en aménité,  
Les Nemours & les Bassompieres;  
Vos rivaux en urbanité,  
Nos Maîtres en belles manieres.

La Fare ; Chapelle , Chaulieu ,  
Toujours les mêmes dans ce lieu ,  
Epicuriens inséparables ,  
Qui libertins , mais agréables ,  
Enjoués , polis & galans ,  
Joignoient les plaisirs aux talens ,  
Et n'en étoient que plus aimables :  
Vous seriez fort bien avec eux.  
Mais des Beautés un peu coquettes ,  
Des amis vrais & généreux  
Vous trouvent bien mieux où vous êtes :  
Restez-y pour les rendre heureux ,  
Pour moi , du songe de la vie  
J'aime à prolonger le sommeil ;  
Et je bénis mon bon génie  
D'avoir différé mon réveil.  
En vain l'orgueil & la soïe ,  
D'un vernis de philosophie  
Veulent embellir le trépas :  
J'aime mieux être ici Sosie  
Que d'être Amphitrion là-bas.  
Je vais donc accorder encore  
Mon luth que j'avois démonté ;  
Et chanter la nouvelle Aurore  
Dont la bienfaisante clarté  
A mes regards va faire luire  
Le jour heureux de la santé.

D'une main facile & légère,  
 Je jouerai sur mon flageolet  
 Des airs composés pour Glycere;  
 Et malgré son divin sifflet,  
 S'ils ont le bonheur de vous plaire,  
 Je n'enverrai rien à Blaver.  
 S'ils charmoient la belle Livie,  
 Et que *Meuse* \*, animant mes sons,  
 D'un regard qui donne la vie,  
 Daignât sourire à mes chansons,  
 Je serois un objet d'envie.

M. LÉGIER.

Madame la Comtesse de CHOISEUL-MEUSE.

## LA FAUSSE AVARE.

Des baisers, dit Philis, je n'en donne à personne.  
 Philis en reçoit cependant;  
 Elle sçait trop bien, la friponne,  
 Qu'on les donne en les recevant.

M. LÉTHINOIS.



---

---

## LE VOLEUR SCRUPULEUX

### C O N T E.

**P**LUS scrupuleux qu'on ne l'est d'ordinaire,  
Dans son métier, un honnête Voleur,  
Le Vendredi cessoit son ministère,  
Et dans ses vols, toujours plein de douceur,  
Il ne gardoit que moitié pour salaire.  
Un homme un jour suivoit le grand chemin:  
Il court à lui ; votre bourse, bon homme ?  
L'homme obéit ; le Voleur tend la main,  
Voit sept écus, & toujours plus humain,  
En prenant trois, lui rend la même somme.  
Mon Dieu ! dit-il, il faudroit trente sols  
Pour l'autre écu ; mon cher, les avez-vous ?  
Eh ! non, gardez, reprit le pauvre haire ;  
Chut ! attendez, reprit l'autre, j'avois....  
Oui, les voilà ; tenez, j'ai votre affaire :  
Le bien d'autrui ne me tente jamais.

M. IMBERT.



## EPI TRE

## AU ROI DE DANEMARCK.

MONARQUE vertueux, quoique né despotique,  
 veux-tu régner sur moi de ton Golphe Baltique ?  
 Veux-tu un de tes sujets, pour me traiter comme eux,  
 pour consoler ma vie, & pour me rendre heureux?...  
 des déserts du Jura, ma tranquille vieillesse  
 ne saurait donc se faire entendre à ta sage jeunesse ;  
 je te parle libre avec respect, hardi sans être vain,  
 car je me jette à tes pieds au nom du genre humain :  
 que par ta voix, il bénisse ta clémence ;  
 car tu rends ses droits à l'homme, & tu permets qu'on  
 pense :  
 Sermons, Romans, Physique, Ode, Histoire,  
 Opéra,  
 chacun peut tout écrire, & siffler qui voudra.

Ailleurs on a coupé les ailes à Pégase.

Dans Paris quelquefois un Commis à la phrase

te dit : « A mon Bureau, venez vous adresser ;

Il vous faut un brevet, si vous voulez penser :

Pour avoir de l'esprit, allez à la Police :

Les filles y vont bien, sans qu'aucune rougisse ;

» Leur métier vaut le vôtre ; il est cent fois plus  
doux ,

» Et le public sensé leur doit bien plus qu'à vous.

C'est donc ainsi , Grand Roi , qu'on traite le  
Parnasse ,

Et les suivans honnis de Plutarque & d'Horace !

Bélifaire à Paris ne peut rien publier ,

S'il n'est pas de l'avis de Monsieur R \* \* \*

Hélas ! dans un État , l'Art de l'Imprimerie  
Ne fut en aucun temps fatal à la patrie.

Les pointes de Voiture , & l'orgueil des grands mots  
Que prodigua Balzac assez mal-à-propos ;

Les Romans de Scarron n'ont pas troublé le monde

Chapelain ne fit point la guerre de la fronde ;

Chez le Sarmate altier , la Discorde en fureur ,

Sous un Roi sage & doux , fémant par-tout l'horreur

De l'Empire Ottoman la grandeur éclipsee ,

Sous l'Aigle de Moscou , sa force terrassée ,

Tous ces grands mouvemens feroient-ils donc l'effet

D'un obscur Commentaire ou d'un méchant Sonnet

Non , lorsqu'aux factions un peuple entier se livre

Quand nous nous égorgeons , ce n'est pas pour

Livre.

Eh ! quel mal , après tout , peut faire un pauvre

Auteur ?

Ruiner son Libraire , excéder son Lecteur ,

aire fiffler par-tout sa charlatanerie,  
 es faux raisonnemens, sa folle théorie.  
 Un livre est-il mauvais ? rien ne peut l'excuser.  
 est-il bon ? tous les Rois ne peuvent l'écraser ;  
 On le supprime à Rome, & dans Londre on l'admire ;  
 le Pape le proscrit : l'Europe le veut lire.

Un certain Charlatan qui s'est mis en crédit ,  
 prétend qu'à son exemple on n'ait jamais d'esprit :  
 tu n'y parviendras pas , Apostat d'Hypocrate ;  
 tu guérirois plutôt les vapeurs de ma rate ;  
 ta, cesse de vexer les vivans & les morts ;  
 tyran de ma pensée , assassin de mon corps ,  
 tu peux bien empêcher tes malades de vivre ;  
 tu peux les tuer tous , mais non pas un bon Livre ;  
 tu les brûles , Jérôme , & de ces condamnés  
 la flamme en m'éclairant noircit ton vilain nez.

Mais voilà , me dis-tu , des phrases mal-son-  
 nantes ,

tant son Philosophe , au vrai même tendantes !

à bien ! réfute-les ; n'est-ce pas ton métier ?

peux-tu , comme moi , barbouiller du papier ?

le Public à profit met toutes nos querelles ;

de nos cailloux frottés il sort des étincelles ;

la lumière en peut naître , & nos grands érudits

de nous ont éclairés qu'en étant contredits :

offrez-moi librement , je vous le rends , mes freres.

Sans le droit d'examen & sans des adversaires,  
Tout languit comme à Rome, où depuis huit cens ans,  
Le tranquille esclavage écrase les talens.

Tu ne veux pas, Grand Roi, dans ta juste in-  
dulgence

Que cette liberté dégénere en licence ;  
Et c'est aussi le vœu de tous les gens sensés ;  
A conserver les mœurs, ils sont intéressés ;  
D'un Écrivain pervers ils font toujours justice ;  
Tous ces libelles vains, dictés par l'avarice,  
Enfans de l'impudence, élevés chez Marteau,  
Y trouvent en naissant un éternel tombeau.

Que dans l'Europe entière on me montre un  
libelle

Qui ne soit pas couvert d'une nuit éternelle,  
Ou qu'un oubli profond ne retienne englouti  
Dans le fond du borbier dont il étoit sorti.

On punit quelquefois & la plume & la langue  
D'un Ligueur turbulent, la dévote harangue  
D'un Guignard, d'un Bourgoing les horribles  
sermons,

Au nom de Jesus-Christ prêchés par des démons.

Mais quoi ! si quelque main dans le sang s'est  
trempée,  
Sera-t'il défendu de porter une épée ?

coupables propos, si l'on peut s'exhaler,  
 et-on faire une loi de ne jamais parler ?  
 Cuiſtre en ſon taudis compoſe une ſatyre ;  
 ai-je moins le droit de penſer & d'écrire ?  
 on puniſſe l'abus ; mais l'uſage eſt permis.  
 l'auguſte raiſon les ſombres ennemis  
 plaignent quelquefois de l'inventeur utile  
 fondit en métal un Alphabet mobile ,  
 rangea ſous la preſſe , & ſçut multiplier  
 ce que notre eſprit peut transmettre au papier.  
 Cet Art , diſoit B \* \* \* , a troublé des familles ;  
 trop rafiné les garçons & les filles ;  
 e veux : mais auſſi quels biens n'a-t'il pas faits ?  
 et Peuple , excepté Rome , a ſenti ſes bienfaits.  
 ant qu'un Allemand trouvât l'Imprimerie ,  
 ſes quel cloaque affreux barboitoit ma patrie !  
 el opprobre , Grand Dieu ! quand un peuple  
 indigent  
 roit à Rome à pied porter ſon peu d'argent ,  
 venoit content de la Sainte Madone ,  
 tant ſa Litanie & demandant l'aumône !  
 temple au lit d'hymen un jeune Époux conduit,  
 oit un Sacriſtain pour ſa première nuit ;  
 teſtateur mourant ſans léguer à Saint Pierre ,  
 pouvoit obtenir l'honneur du cimetière ;  
 n tout un Royaume interdit & damné ,

Au premier occupant restoit abandonné,  
 Quand du Pape & de Dieu s'attirant la colere,  
 Le Roi, sans payer Rome, épousoit sa commere,

Rois, qui brisa les fers dont vous étiez chargés ?  
 Qui vous put affranchir de vos vieux préjugés ?  
 Qui vous rendit chez vous puissans sans être impies ?  
 Qui sçut de votre table écarter les harpies,  
 Sauver le Peuple & vous de leur voracité ?  
 Qui sçut donner une ame au Public hébété ?  
 Les Livres ont tout fait, & quoiqu'on puisse dire,  
 Rois, vous n'avez régné que lorsqu'on a sçu lire ;  
 Soyez reconnoissans, aimez les bons Auteurs :  
 Il ne faut pas du moins vexer vos bienfaiteurs.  
 Et comptez-vous pour rien le plaisir qu'ils vous  
 donnent,

Plaisir pur, que jamais les remords n'empoison-  
 nent ?

Les pleurs de Melpomene & les ris de sa sœur,  
 N'ont-ils jamais guéri votre mauvaise humeur ?  
 Souvent un Roi s'ennuie ; il se fait lire à table  
 De CHARLE ou de LOUIS l'Histoire véritable.  
 Si l'Auteur fut gêné par un Censeur bigot,  
 Ne décidez-vous pas que l'Auteur est un sot ?  
 Il faut qu'il soit à l'aise ; il faut que l'aigle altiere  
 Des airs, à son plaisir, franchisse la carrière.  
 Je ne plains point un bœuf au joug accoutumé ;

C'est pour baïsser son cou que le ciel l'a formé :  
 Au cheval qui vous porte un mors est nécessaire ;  
 Un Moine est de ses fers esclave volontaire :  
 Mais au mortel qui pense on doit la liberté.

Des neuf sçavantes Sœurs le Parnasse habité ;  
 Serait-il un Couvent sous une Mere Abbessé ,  
 Qu'un Évêque bénit & qu'un Moine confesse ?

On ne leur dit jamais : gardez-vous bien , ma  
 Sœur ,

De vous mettre à penser sans votre Directeur ;  
 Et quand vous écrirez sur l'Almanach de Liége ,  
 Ne parlez des saisons qu'avec un privilége.

Que diroit Uranie à ces plaisans propos ?  
 Le Parnasse ne veut ni tyrans , ni bigots :  
 C'est une République éternelle & suprême ,  
 Qui n'admet d'autres loix que la loi de Thélème ;  
 Elle est plus libre encor que le vaillant Bernois ,  
 Le Noble de Venise , & l'esprit Genevois ;  
 D'un bout du monde à l'autre, elle étend son empire ;  
 Parmi ses Citoyens chacun voudroit s'inscrire.  
 Chez nos Sœurs , ô Grand Roi ! le droit d'égalité ,  
 Ridicule à la Cour , est toujours respecté :  
 Mais leur Gouvernement à tant d'autres contraire ,  
 Ressemble encore au tien puisqu'à tous il sçait plaire.

M. DE VOLTAIRE.

## L'AIGLE ET LE CERF-VOLANT.

## F A B L E.

**U**N frêle Cerf-volant ,  
Bien doré, bien luisant ,  
Bouffi d'impertinence ,  
Encor plus que de vent ,  
Vouloit passer dans l'air pour oiseau d'importance ,  
Caracoloit , planoit , se perdoit dans les Cieux ,  
Alloit , venoit , brilloit , faisoit flotter sa queue ,  
Et jaune & rouge & bleue ,  
Sur le bec de l'oiseau du Souverain des Dieux :  
L'Aigle rit , & lui dit : étranger assez leste ,  
Je t'aurois cru né dans ces lieux :  
Mais ce ton insolent que le vrai Grand déteste ,  
Ce fil un peu terreux à ta suite emporté ,  
Ont démenti ton air céleste ,  
Et m'ont appris la vérité.

M. DE FUMARS.



# V E R S

## A M A D A M E A \*\*\*

*Pour le jour de sa Fête.*

**P**LUS diligent qu'à l'ordinaire,  
 Cupidon ce matin est parti de Cythere,  
 Pour aller chercher un bouquet.  
 Promptement, a-t'il dit, allons réveiller Flore;  
 Et tandis que le jour ne paroît point encore,  
 Entrons dans ce prochain bosquet.  
 Quel objet séduisant vient s'offrir à sa vue?  
 O Dieux! quel spectacle enchanteur!  
 Flore sur le gazon, mollement étendue,  
 De ses charmes sans voile étaloit la fraîcheur.  
 L'Amour, à cet aspect, sent dans son ame émue  
 Un nouveau degré de chaleur....  
 Flore s'éveille & soupire.  
 Mais, Dieux! quel étonnement?  
 Lorsqu'au lieu de son amant,  
 Dans le plus tendre délire,  
 D'un air de contentement,  
 Elle voit l'Amour sourire!...  
 Que cherchez-vous, jeune enfant,  
 Si matin dans mon Empire,  
 Lui dit-elle en rougissant?

Aujourd'hui de Thémire on célèbre la fête ;  
 Je viens, répond l'Amour, vous demander  
 fleurs :

Je dois à ses appas vainqueurs

Le prix de plus d'une conquête :

D'un devoir si pressant je voudrois m'acquitter,  
 Accordez à mes vœux une rose nouvelle ;  
 Et de tous mes Sujets, Tircis le plus fidèle,  
 Ira pour moi la présenter.

Déesse, à vos bontés, si j'ai droit de prétendre  
 Je les implore en sa faveur !

Et ne vous fâchez pas si j'ai pu vous surprendre,  
 Il lui donne à ces mots un baiser plein d'ardeur.  
 La Déesse rougit. Le soupir le plus tendre,  
 A l'instant sur son sein fait éclore une fleur,  
 Qu'Amour me charge de vous rendre.

### ENVOI.

**J**E viens, adorable Thémire,  
 M'acquitter d'un emploi si doux.

Je vois avec regret, & mon cœur en soupire,  
 Qu'il n'est rien ici-bas qui soit digne de vous.  
 Mais Vénus tous les jours de myrte se couronne,  
 Et si l'Amour n'a rien de plus à vous offrir,  
 Une fleur fait toujours plaisir,  
 Lorsque c'est ce Dieu qui la donne.

M. D\*\*\* DE N\*\*\*

## L'ÉCOLIER ET LA FÉRULE.

## F A B L E.

CERTAIN espiègle, un de ces bons Apôtres

Qu'on laisse tard en pension,  
Ista pour sa malice & par punition

Sur un banc, tandis que les autres  
Étoient dans le jardin en récréation;

Mais le marmot en faction,  
Trouvant enfin ce rôle ridicule,

Pour sortir de l'inaction,

Sur la table prend la Férule :

Cachons, dit-il, ce vilain instrument;

Où ? dans ma poche ? non vraiment,

On peut me fouiller.... Ah ! je tremble !

Monsieur l'Abbé n'a qu'à venir.

Remettons-la.... Cependant il me semble

Que j'ai le temps.... Oui, par plaisir,

Et pour nous venger tout ensemble,

Otons toujours ce moyen de punir....

Soudain dans un coin noir la Férule est mûssée ;

Mon pauvre enfant, dit-elle, écoute bien ces mots :

Le mal que je t'ai fait, & dont je suis fâchée,

T'épargna de bien plus grands maux,

Et tu voudras tantôt ne m'avoir point cachée.

On va voir qu'elle avoit raison.  
La cloche sonne , on rentre en classe ;  
Un tel ? dites votre leçon. . . .

Fort bien ! à l'autre.... à merveille.... ! l'on pa  
Ensuite à notre polisson.

Allons, Monsieur la bonté même ,  
A votre tour.... Il n'en sçait pas un mot,  
Avez-vous refait votre thème ?

Monsieur... Non... Mais... Taisez-vous petit f  
Pour vous apprendre... où la Férule est-elle ?

On cherche en vain ; à son défaut  
Verges de Dieu danserent comme il faut.

Ceci de maints Auteurs est le tableau fidèle.  
Rébelles aux conseils d'amis sages , prudens ,  
Et dérochant ce qu'ils viennent d'écrire  
A la Férule du bons sens ,  
Leur sort est de passer , malgré leurs argumens  
Par les verges de la satire.

## QUATRAIN.

**N**ous tromper dans nos entreprises ,  
C'est à quoi nous sommes sujets ;  
Le matin je fais des projets ,  
Et le long du jour des sottises.



M. DE VOLTAIRE  
ÉPIT

## ÉPITRE

L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

LEVE d'Apollon , de Thémis & de Mars ;  
 sur ton trône auguste as placé les Beaux-Arts ;  
 penses en grand homme , & qui permets qu'on  
 pense ;

qu'on voit triompher du Tyran de Byzance ,  
 des sots préjugés , tyrans plus odieux ,

à ma foible voix des sons mélodieux ;

mon feu qui s'éteint , rends sa clarté première :

du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière

On m'a trop accusé d'aimer peu Moustapha ,

Vifirs , ses Divans , son Mouphti , ses Fetfa ; \*

ce mot Arabe est bien dur à l'oreille !

ne le trouve point chez Racine & Corneille ;

Dieu de l'harmonie il fait frémir l'archet.

.....

Oui , je les hais , Madame , il faut que je l'avoue :

je veux point qu'un Turc à son plaisir se joue

les droits de la Nature & des jours des humains ;

un Bacha dans mon sang trempe à son gré ses

maines :

Ordres du Sultan en envoyant le cordon.

Tome III,

O

Que prenant pour sa loi sa pure fantaisie ;  
Le Visir au Bacha puisse arracher la vie,  
Et qu'un heureux Sultan dans le sein du loisir,  
Ait le droit de serrer le col de son Visir :  
Ce Code en mon esprit fait naître des scrupules.

Je ne sçaurois souffrir les affronts ridicules,  
Que d'un faquin châtré les grossières hauteurs,  
Font subir gravement à nos Ambassadeurs ;  
Tu venges l'Univers en vengeance la Russie ;  
Je suis homme, je pense, & je te remercie.

Puissent les Dieux sur-tout, si ces Dieux éternels  
Entrent dans les débats des malheureux mortels  
Puissent ces purs esprits, émanés du grand Être  
Ces moteurs des destins, ces confidens du Maître  
Que jadis dans la Grece imagina Platon,  
Conduire tes guerriers aux champs de Marathon  
Aux remparts de Platée, aux murs de Salamine  
Que, sortant des débris qui couvrent sa ruine  
Athenes ressuscite à ta puissante voix !

Rends-lui son nom, ses Dieux, ses talens &  
loix.

Les descendants d'Hercule & la race d'Homere  
Sans cœur & sans esprit, couchés dans la poussière  
A leurs divins ayeux craignant de ressembler,  
Sont des fripons rampans qu'un Aga fait trembler  
Ainsi dans la Cité d'Horace & de Scévole,

On voit des Récolets aux murs du Capitole ;  
 Ainsi cette Circé qui scavoit dans son temps ,  
 Disposer de la lune & des quatre élémens ,  
 Gourmandant la nature au gré de son caprice ,  
 Changeoit en chiens barbers les compagnons  
 d'Ulysse :

Tu changeras les Grecs en guerriers généreux ;  
 Ton esprit à la fin se répandra sur eux.

Il n'est point le climat qui fait ce que nous sommes.

Pierre étoit créateur ; il a formé des hommes :

Tu formes des héros. Ce sont les Souverains  
 Qui font le caractère & les mœurs des humains.

Un grand homme du temps \* a dit dans un beau  
 livre :

Quand Auguste buvoit , la Pologne étoit ivre ;

Le grand homme a raison ; les exemples d'un Roi  
 Feroient oublier Dieu , la nature & la loi.

Le Prince est un sot , le peuple est sans génie

Qu'un vieux Sultap s'endormé , avec ignominie ,

Dans les bras de l'orgueil & d'un repos fatal ,

Les Bachas assoupis le serviront fort mal.

Mais Catherine veille au milieu des conquêtes :

Tous ses jours sont marqués de combats & de fêtes ;

Elle donne le bal , elle dicte des loix ,

Et ses braves soldats dirige les exploits ,

Par les mains des Beaux-Arts enrichit son empire ,

Le Roi de Prusse dans une Épître à son Frere.

Travaille jour & nuit, & daigne encor m'écrire,  
Tandis que Mouftapha, caché dans son Palais,  
Bâille, n'a rien à faire, & ne m'écrit jamais.

Si quelque Chiaoux lui dit que Sa Hauteſſe  
A perdu cent Vaiſſeaux dans les murs de la Grece,  
Que ſon Viſir battu s'enfuit très-à-propos,  
Qu'on lui prend la Dacie, & Nimphée, & Colchos  
Colchos où Mithridate expira ſous Pompée,  
De tous ces vains propos ſon ame eſt peu frappée  
Jamais de Mithridate il n'entendit parler;  
Il prend ſa pipe, il fume, & pour ſe conſoler,  
Il va dans ſon Harem où languit ſa Maîtreſſe,  
Fatiguer ſes appas de ſa molle foibleſſe.  
Son vieil Eunuque noir, témoin de ſon transport,  
Lui dit qu'il eſt Hercule : il le croit, & s'endort,  
O ſageſſe des Dieux! je te crois très-proſonde :  
Mais à quels plats tyrans as-tu livré le monde?  
Acheve, Catherine, & rends tes ennemis,  
Le Grand Turc & les ſots, éclairés & ſoumis.

M. DE VOLTAIRE.



# LA MORT DE CÉSAR.

TRADUCTION libre de Virgile.

SOLEIL, non, ce n'est point par des présages vains,  
qu'on t'a vu de leurs maux avertir les humains;  
ton front souvent annonce, & les perfides trames,  
les divisions qui couvent dans les ames.

Dans ce jour de désastre où César est tombé,  
ton orbe sans lumière, immobile & plombé,  
sifflant par son deuil notre douleur mortelle,  
te craindre à l'homme impie une nuit éternelle;  
pour nous servit d'augure, & la terre & les eaux,  
les chiens hurlans dans l'ombre, & le cri des  
corbeaux.

Combien de fois d'Etna les fournaises brisées  
vomirent par torrens les cendres embrasées,  
lançant les rochers de ses gouffres ardens,  
une lave brûlante inonderent nos champs!  
Les bruits d'armes dans l'air vers le Rhin s'enten-  
dirent;

Inconnus tremblemens les Alpes tressaillirent;  
les échos prolongés, de lamentables voix  
purent souvent troubler le silence des bois;

Dans les ombres du soir, des fantômes errerent,  
 Prodige encor plus grand, les animaux parlerent.  
 L'airain, le marbre pleure aux Autels de nos Dieux;  
 La Terre ouvre ses flancs; les fleuves à nos yeux  
 S'arrêtent; l'Éridan, leur Monarque superbe,  
 De ses flots orageux entraîne, comme l'herbe,  
 Les pins déracinés, l'étable & les troupeaux.  
 Les viscères flétris dans le flanc des taureaux,  
 Frappent l'œil étonné du Prêtre qui chancelé;  
 Une source de sang au fond des puits ruisselle;  
 Les loups dans nos remparts poussent des hurlemens  
 Vers un Ciel enflammé qui s'ouvre à tous momens.  
 L'éclair presse l'éclair, & la comète ardente,  
 Traîne au loin dans les airs sa queue étincelante.

Aux Champs de Macédoine, aussi l'on vit aux  
 mains,

Une seconde fois Romains contre Romains.  
 Dieux! vous l'avez souffert que deux fois ma Patrie  
 Engraissât de son sang les plaines d'Émathie!  
 Loin de ces temps d'orage, un jour nos descendans  
 Ouvrant avec le soc ces déplorables champs,  
 Heurteront les débris des armures immenses,  
 Et les casques rouillés, & les tronçons des lances  
 Et des grands ossemens qui surprendront leurs yeux.  
 Ils sèmeront ces champs, tombeaux de leurs Ayeux.

M. LEMIERRE

# ÉPITRE

## A M. DORAT,

*Sur sa Tragédie de Zulica.*

P OURQUOI te plaindre, Ami, de tes foibles  
Censeurs ?

Je crois pas que ta gloire en puisse être obscurcie.  
Tu devrois t'applaudir de leurs vaines clameurs :  
Le dépit des jaloux, est l'encens du génie.  
Comus, pour se venger des yeux qui l'ont surpris,  
En riant, en soupirant, les traits de Cythérée.

Par les mortels qu'elle a soumis,

On voit la Beauté censurée ;

Et les plus sublimes Écrits,

Dans leurs admirateurs, trouvent des ennemis.

Sans pouvoir fixer les suffrages,

Souvent on règne sur le cœur :

Pour en suspendre les hommages,

L'esprit vient le tromper, en adroit imposteur.

Sur les transports qu'éprouve l'ame,

D'abord il cherche à réfléchir ;

Il differte, il condamne, il blâme

La cause même du plaisir.

O iv

C'est en vain que le beau nous séduit, nous entraî-

Son orgueil s'arme, il se déchaîne,  
Et veut juger la loi qui nous force à fléchir,  
La gloire, pour hâter les progrès du génie,  
Ne lui prodigue point de tranquilles faveurs;  
Et lorsque sur ses pas elle attache l'envie,

Il vole à de plus grands honneurs.  
Attentive à flatter une ardeur inquiète,  
Dans les cœurs des mortels, qu'elle veut attirer

Ainsi qu'une Amante coquette,  
Au sein du bonheur même, elle fait desirer.

Le talent brille en ton Ouvrage;  
Melpomene sourit à tes premiers travaux:  
Si je ne ferme point mes yeux sur les défauts

C'est pour exciter ton courage  
A triompher de tes rivaux.

Redoute des flatteurs la voix enchanteresse;  
Elle égare, & retient le génie endormi.

Souvent la main qui nous caresse,  
Tend les pièges d'un ennemi.

Une louange simple, au succès assortie,  
Est le mets de l'esprit, par le goût apprêté;

Elle est la céleste ambroisie,  
Qui donne l'immortalité.

M. SABATIER



## O D E

## SUR LA MORT DE MON PERE.

O vous qu'un tendre Amour, bien mieux que  
la Nature ,

fait couler de mes yeux, pour nourrir ma douleur;  
larmes que je chéris ! aigrissez la blessure

Que la mort a faite à mon cœur.

Vous tâchez vainement d'en détourner la source;  
amis officieux, foibles consolateurs.

Le silence & l'ennui sont ma seule ressource;

Tous mes plaisirs sont dans mes pleurs.

Dans l'état déplorable, où m'a mis la tristesse;

le deuil est le seul bien que je puisse goûter.

Ne m'affligez point; si c'est une foiblesse,

L'objet la fera respecter.

Le Ciel, pour mon bonheur, me fit naître  
d'un Pere,

dont j'éprouvai les soins au sortir du berceau.

Le sort me perds pour toujours; un destin trop sévère;

Ouvre loin de moi son tombeau.

Lorsque je me flattois que la bonté céleste;

me feroit cinq lustres encore allonger ses jours;

O V.

D'un Astre empoisonné l'influence funeste,  
De sa vie arrête le cours !

Ainsi vous vous jouez des projets de la terre  
J'adore , en gémissant , vos suprêmes décrets  
Mais souffrez , justes Dieux , que ce coup de  
nerre

Immortalise mes regrets !

Du devoir filial , si suivant les loix saintes ,  
Ma main triste & tremblante eût pu fermer ses yeux  
Le temps & la raison pourroient borner les plaintes  
Dont je fais retentir ces lieux.

Cher Auteur de mes jours , à ton heure dernière  
Je n'ai pu recevoir tes adieux éternels !  
Mes freres plus heureux accompagnent ta bière  
Que l'on porte au pied des Autels.

Du fond de ce tombeau , dans l'horreur  
silence,  
La voix de ton amour parle encore à ton fils  
Reçois-y le tribut de ma reconnoissance,  
Pour tous les biens que tu me fis.

J'aime à me rappeler ce temps de ma jeunesse  
Où de foibles talens tu daignas m'enrichir ;  
Ta douceur me soumit aux loix de la sagesse,  
Dont je cherchois à m'affranchir.

Aurois-je pu sans crime affliger un tel Pere ?  
 Devois-je , fils ingrat , me soustraire au devoir ?  
 Lors même qu'aux dépens de son pur nécessaire ,  
 J'acquérois vertus & sçavoir ?

Ces jours de châtimens , de peines , de contraintes ,  
 Qui du travail classique inspirent le dégoût ,  
 N'exciterent en moi ni murmures , ni plaintes ;  
 Je tâchois de lui plaire en tout.

Virgile , Cicéron , Phédre , (a) Saluste , Horace ,  
 De leurs doctes écrits formerent mes plaisirs ;  
 Descartes (b) m'éclaira ; Thomas (c) qui prit sa place ,  
 Occupa quatre ans mes loisirs.

Animant mes travaux par un flatteur sourire ,  
 A de plus grands succès il vouloit m'amener ;  
 Quels furent ses transports ! quand le Dieu de la lyre  
 D'un laurier (d) vint me couronner.

Cher Pere ! ton plaisir mit le comble à ma gloire :  
 Le jour que je vainquis , pour toi fut un grand jour :  
 Tu m'écrivis : l'amour grava dans ma mémoire  
 Tout ce que te dicta l'amour.

(a) Les basses Classes.

(b) La Philosophie.

(c) La Théologie.

(d) Le Prix de Poésie remporté à l'Académie Française ,  
 en l'année 1735.

Aux regards d'Apollon ta Muse a trouvé grace  
Jamais aux passions ne consacres ta voix ;  
Mon fils , me disois-tu ? sçaches que du Parnasse  
Les mœurs sont les premières loix.

Hélas ! qu'on les suit peu ces loix si respectables  
La licence triomphe : effronté Corrupteur ,  
Quels traits viens-tu m'offrir ? dans tes rimes com-  
pables ,  
Les jeux font rougir la pudeur.

Des Vers sont applaudis : l'envieuse cabale  
Voit tromper son espoir , & sa bile s'aigrit :  
Les traits sont aiguisés : la haine se signale ;  
L'esprit combat contre l'esprit.

De l'Erreur aujourd'hui les eaux sont débordées,  
L'air siffle , la nef penche , & le Pilote craint :  
Cent plumes à l'envi , par l'audace guidées ,  
Attaquent la foi qui s'éteint.

Portant jusques au Ciel leurs efforts téméraires,  
Ils vont faire la guerre à la Divinité :  
Rien n'est sacré pour eux ; ils traitent nos mystères  
De folie & d'absurdité.

De ces hommes pervers , mon fils , fuis le com-  
merce ;

Que leurs tristes écarts te servent de leçon :  
Et que dans les sujets , où ton esprit s'exerce ,  
La foi conduise la raison.

Ne donnes de l'encens que d'une main discrète :  
 Que jamais l'intérêt n'excite tes transports :  
 Le Public indigné méprise le Poète  
 Qui met à l'encan ses accords.

Ne va point, par tes vœux, fatiguer la fortune :  
 Lorsqu'après elle on court par des sentiers tortus,  
 Ses dons coûtent trop cher ; leur remords im-  
 portune,  
 S'ils ne sont le prix des vertus.

Je n'ai point oublié de si saintes maximes ;  
 La décence toujours anima mes pinceaux :  
 Mon respect pour les Dieux a passé dans mes rimes ;  
 J'ai même chanté mes rivaux.

Quelquefois, je l'avoue, au fort de mon délire,  
 Un intérêt de gloire a flatté mon loisir :  
 Que je me sois trompé ! j'ai tiré de ma lyre  
 Un profit réel, le plaisir.

Cher objet de mes pleurs, mânes que j'interroge !  
 Vous ai-je fait rougir dans l'ombre du cercueil ?  
 J'ai cherché, des cœurs droits, à mériter l'éloge ;  
 Et j'en sçais jouir sans orgueil.

Vos vertus ont été mon unique partage :  
 De tous vos autres biens je n'ai point hérité :  
 Je ne m'en plaindrai point : que faut-il donc au Sage ?  
 Le nécessaire & la santé.

326 LE PLUS JOLI DES RECUEILS.

Je coule d'heureux jours dans un état tranquille ;  
Je suis content de peu ; je ne desire rien ;  
Les Muses quelquefois visitent mon asyle :  
Je goûte le souverain bien.

Tous les jours dans un cercle , où de la sym-  
pathie  
La secrette douceur hâte le temps qui fuit ,  
L'amitié , que je trouve à mes goûts assortie ,  
Tour-à-tour m'amuse & m'instruit.

Là , de quelques Auteurs respectant la personne ,  
A notre Tribunal nous citons leurs écrits :  
Mais de tous les Arrêts que la critique y donne ,  
Les tons de Maître sont pros crits.

Ainsi , de la douleur que ta perte me cause ,  
Cher pere , en vain je cherche à repousser les traits :  
Par l'amour emportée , où ta cendre repose ,  
Mon ame exhale ses regrets.

M. l'Abbé CLÉMENT.

*Fin du Tome troisième.*



# T A B L E

## *DES Pièces contenues dans ce Volume.*

|   |        |
|---|--------|
| LE PATRIOTISME , Poëme ,  | Pag. 1 |
| ENTHOUSIASME , Ode ,  | 8      |
| VERS à Mlle. de M***  | 15     |
| EPITRE à M. l'Abbé Poule ,  | 16     |
| VERS à une jolie Femme , en lui envoyant<br>une Brioche ,               | 24     |
| BIBLIS A CAUNUS , Héroïde ,   | 25     |
| MADRIGAL ,  | 42     |
| L'AMOUR DE LA PATRIE , Ode ,  | 43     |
| VERS à Mlle. Clairon , jouant le rôle de<br>Didon ,                     | 48     |
| EPITRE à M. Laurent ,   | 49     |
| EPITRE à Madame * * * qui avoit dit qu'elle<br>vouloit faire des Vers , | 61     |
| A MADAME * * *  | 62     |
| EPITRE à Minette ,  | 63     |
| VERS à M. de Bermann ,  | 75     |
| ODE sur la mort de M. de Crébillon ,                                    | 76     |

|  |     |
|--|-----|
| MORALITÉ,  | 82  |
| EPITRE à M. Gresset,   | 82  |
| BOUQUET,   | 94  |
| HÉCUBE à Pyrrhus, Héroïde,   | 95  |
| PORTRAIT d'un Chevalier François,  | 102 |
| EPITRE à M. de Marville,   | 103 |
| RÉFLEXION MAUSSADE sur l'Amour,  | 110 |
| LE DESPOTISME, Epitre à M. de Voltaire,                                    | 111 |
| VERS à M. Blin de Sainmore, au sujet de l'Héroïde de Gabrielle d'Estrées,  | 114 |
| LA PHILOSOPHIE CHAMPÊTRE, Ode,   | 125 |
| A Madame la Marquise D***  | 130 |
| ESSAI sur la Déclamation Tragique, Poëme,                                  | 131 |
| BOUQUET à Mademoiselle N*** le jour de sa Fête,                            | 151 |
| LE JUGE A LA MODE,   | 152 |
| O DE à la Sagesse,   | 153 |
| L'ABRÉGÉ DE L'OLYMPE,  | 154 |
| EPITRE à M. le C. de B***  | 155 |
| LES ZÉPHIRS ET LE ROSIER, Fable,   | 162 |
| EPITRE à M. de Voltaire, en lui envoyant l'Héroïde de Gabrielle d'Estrées, | 163 |

# T A B L E.

iiij

|        |   |       |
|--------|---|-------|
| 80     | ABRIELLE D'ESTRÉES A HENRI IV, Hé-      | 167   |
| 82     | roïde,                                  | 167   |
| 94     | UR LA CRITIQUE,                         | 181   |
| 95     | E VER-LUISANT, Fable,                   | 182   |
| 102    | PITRE à M. Dulard, sur les mœurs de     | 183 + |
| 103    | Paris,                                  | 183 + |
| 110    | PITRE à Madame du Bocage,               | 191 + |
| e Vol- | E LIVRE DE LA RAISON, Fable,            | 200   |
| 111    | UN AMI, sur l'apparence d'un refroidis- | 201   |
| 124    | sement,                                 | 201   |
| 125    | ONNET sur la Pompe funebre d'Anne       | 202   |
| 130    | d'Autriche, Mere de Louis XIV,          | 202   |
| 131    | PITRE à Mesdames Seymandi, sur l'en-    | 203 + |
| 131    | jouement,                               | 203 + |
| ur de  | MADRIGAL,                               | 215   |
| 151    | M. LE CHEVALIER DE C*** sur des Vers    | 216   |
| 152    | intitulés: <i>Ma Confession</i> ,       | 216   |
| 153    | LE PEINTRE-POETE, ou les Passions,      | 217   |
| 154    | ETRENNES à Voline,                      | 226   |
| 155    | L'ENFANT DANS LE BATEAU, Fable,         | 227   |
| 162    | EPIGRAMME,                              | 228   |
| 163    | LE MATIN, Ode,                          | 229   |
|        | VERS à Madame Gauffin,                  | 236   |
|        | STANCES à Charles XII,                  | 237   |

|                                       |   |
|---------------------------------------|---|
| IN-PROMPTU à M. de Fontenelle, sur    |   |
| phénomènes de la Nature ,             | 2 |
| CONTE ,                               | 2 |
| LA MORT DE L'AMIRAL BYNG , Poëme ,    | 1 |
| EPITRE à mon Ami ,                    | 1 |
| IMITATION d'une Idylle de Théocrite , | 2 |
| VERS à M. Gerbier ,                   | 3 |
| STANCES à mon Fils ,                  | 3 |
| L'AMOUR PUR ,                         | 2 |
| LE RUISSEAU , Idylle ,                | 2 |
| L'ENFANT SUR UNE TABLE ; Fable ,      | 2 |
| L'ACCORD PARFAIT , Stances ,          | 2 |
| MADRIGAL ,                            | 3 |
| EPITRE à M. le Comte D***             | 2 |
| VERS à Orosmane ,                     | 2 |
| ODE SUR LE TEMPS ,                    | 2 |
| LA FORCE DE L'EXEMPLE , Fable ,       | 2 |
| EPITRE à M. l'abbé Aubert ,           | 3 |
| PORTRAIT de Sophronie ,               | 3 |
| ADIEUX à MEUDON , Epître ,            | 3 |
| VERS à M. de Fénélon ,                | 2 |
| A. M. LE COMTE DE***                  | 2 |
| LES DEVOIRS DE LA SOCIÉTÉ , Ode ,     | 2 |
| EPITRE à M. le Comte D***             | 2 |

# T A B L E.

v

|       |                                       |       |
|-------|---------------------------------------|-------|
| sur   | LA FAUSSE AVARE,                      | 299   |
| 2     | LE VOLEUR SCRUPULEUX, Conte,          | 300   |
| 2     | ÉPIQUE au Roi de Danemarck,           | 301 + |
| me, 2 | L'AIGLE ET LE CERF-VOLANT, Fable,     | 308   |
| 1     | VERS à Madame A*** pour le jour de sa |       |
| te, 2 | Fête,                                 | 309   |
| 3     | LE SCOLIER ET LA FÉRULE, Fable,       | 311   |
| 1     | QUATRAIN,                             | 312   |
| 2     | ÉPIQUE à l'Impératrice de Russie,     | 313   |
| 2     | LA MORT DE CÉSAR,                     | 317   |
| , 1   | ÉPIQUE à M. Dorat, sur sa Tragédie de |       |
| 2     | Zulica,                               | 319   |
| 1     | ODE sur la mort de mon Pere,          | 321   |

*FIN de la Table.*

|                                   |     |
|-----------------------------------|-----|
| TABLEAU AVANT D'ENTRER EN MATIERE | 1   |
| VOLONTÉ DE L'ÉCRIVAIN             | 2   |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 3   |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 4   |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 5   |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 6   |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 7   |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 8   |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 9   |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 10  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 11  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 12  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 13  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 14  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 15  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 16  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 17  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 18  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 19  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 20  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 21  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 22  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 23  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 24  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 25  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 26  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 27  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 28  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 29  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 30  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 31  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 32  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 33  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 34  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 35  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 36  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 37  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 38  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 39  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 40  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 41  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 42  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 43  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 44  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 45  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 46  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 47  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 48  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 49  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 50  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 51  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 52  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 53  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 54  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 55  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 56  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 57  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 58  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 59  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 60  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 61  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 62  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 63  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 64  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 65  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 66  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 67  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 68  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 69  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 70  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 71  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 72  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 73  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 74  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 75  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 76  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 77  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 78  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 79  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 80  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 81  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 82  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 83  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 84  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 85  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 86  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 87  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 88  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 89  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 90  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 91  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 92  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 93  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 94  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 95  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 96  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 97  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 98  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 99  |
| ÉTAT DE L'ŒUVRE                   | 100 |

## FIN DE LA TABLE